

RICHARD BODLEY,

O U

LA PRÉVOYANCE

MALHEUREUSE.

Par Madame DE MALARME.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM'S.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au-dessous de la
Place Cambray.

1785.



1



M
an
re
pa
fo
co
le
à
da
gl
E
qu
s'e
au
Co
ch



XLII^e LETTRE,

Milord BODLEY,

à Monsieur JARVIS,

à la Haye.

MES recherches sont vaines , mon ami : rien ne m'indique où je pourrai retrouver l'objet de mes adorations. Je parcours le pays avec le plus grand soin. Chaque jour fait naître dans mon cœur un rayon d'espoir , & , quand le soir arrive , je me livre de nouveau à mes justes sujets de peine. Cependant *Nancy* ne peut être qu'en Angleterre. Elle n'étoit connue d'aucun Etranger. C'est sur-tout les Châteaux que je m'applique à visiter. Celui qui s'en est emparé l'a sûrement dérobée aux regards curieux. Pauvre infortunée ! Combien elle doit souffrir ! Hélas ! chère *Nancy* , je partage tes maux

sans pouvoir les alléger ; & , pour surcroît de chagrin , je ne reçois point de nouvelles de ma mère. Voilà la troisième Lettre que je lui écris, sans obtenir une réponse. Son silence me fait craindre pour sa santé. Je ne suis pas non plus sans inquiétude sur la vôtre , quoique vous m'ayez marqué qu'elle étoit beaucoup meilleure. Si dans quelques mois je ne découvre point ma tendre amie , je retournerai en France. J'irai vous retrouver , & nous continuerons nos voyages. Il me seroit impossible d'habiter *Londres* après la perte cruelle que je viens d'y faire. J'y passerai seulement pour voir *Milady Bodley* : je saurai en même tems si les démarches du Chevalier *Hill* auront été aussi infructueuses que les miennes. Adieu , mon aimable Mentor : quelque soit mon sort , il ne diminuera pas l'attachement que je vous ai voué pour la vie.

RICHARD BODLEY.

De Longhborow * , ce..... 17

* Gros Bourg dans la Province de *Leichester*.

 XLIII^{me} LETTRE.

GEORGES BURLINGTON.

à Miss SARRA FLEMING.

à Yorck.

MILLE remerciemens, aimable *Miss*, ce dernier véhicule m'étoit singulièrement nécessaire. Les détails de ma Lettre * vous ont donc beaucoup amusée : ceux que j'ai à vous faite aujourd'hui ne sont nullement divertissans ; mais il faut vous obéir, & ne vous rien cacher.

Apprenez donc que *Milady Bodley* est morte : on assure que c'est de chagrin d'avoir perdu sa chère *Nancy*. Tous les honnêtes gens la regrettent.

* Il paroît que Burlington a écrit à Miss Sarra de Leichester, & que dans la réponse de celle-ci elle lui a tenu parole, relativement aux 500 guinées.

Serons-nous du nombre ? Heim
 qu'en pensez-vous , *Mifs* ? Je ne porterai aucun jugement sans avoir votre avis. Voilà déjà un grand événement. En voici un autre qui vous touche de plus près. La pauvre *Lady Wallis* est allée aussi faire sa résidence en l'autre monde. Chacun glose à sa manière sur cette mort imprévue ; il paroît même qu'on se réunit pour croire qu'elle est la suite du dépit que lui a causé l'indifférence du Chevalier *Hill* ; pour moi je prends la liberté d'être d'une opinion contraire , & certes j'ai bien mes raisons ; car si le dépit occasionnoit un pareil accident , il y a long-tems que je n'existerois plus.

Mon sort continue à être affreux. La trop inhumaine *Nancy* ne se lasse pas de me donner des preuves du plus souverain mépris. La petite masque espère se tirer de mes griffes : c'est justement là son expression. Voilà plusieurs fois qu'elle tente de corrompre la femme qui la sert. Heureusement elle n'a pas réussi. Une fois seulement j'ai osé proposer de réparer ma faute en offrant ma main. — Miséricorde ! s'est écriée la belle *Nancy* , j'aimerois mieux mourir !

La préférence, comme vous voyez , n'est pas flatteuse pour mon amour-propre. Je pourrois essayer de la violence ; mais , vous le dirai - je , *Miss* , cette fière personne m'en impose. Dans mon cabinet je forme les plus beaux projets du monde. Hélas ! je n'ai de courage que dans la spéculation ; dès que je la vois , je deviens d'une timidité qui m'outre contre moi-même. Je n'ai vu dans aucune femme cette noblesse , cet air imposant qu'elle possède au suprême degré.

D'un autre côté je suis tourmenté par cette petite *Fanny* ; elle m'aime à la fureur , & me reproche sans cesse mon indifférence. Est-ce ma faute à moi , si je lui préfère un objet mille fois au-dessus d'elle ? Son enfant est mort ; elle le pleure tous les jours : pour lui plaire , il faudroit mêler mes larmes aux siennes : je suis bien le serviteur très-humble de sa sensibilité : il faudroit être fou pour gémir sur la perte d'un embryon de qui je n'avois encore obtenu , pour réponse à mes caresses , que des braillemens continuels qui m'assurdissoient.

Apprenez-moi donc , *Miss* , ce que

vous espérez de votre singulier voyage. Il faut vous avouer que je n'ai jamais cru que l'amour fut capable de faire faire de semblables extravagances. Pardon de l'expression ; mais , comme elle m'a paru analogue à l'action , & qu'elle s'est présentée au bout de ma plume , il a bien fallu l'écrire. Au reste , croyez que je ne prétends nullement fronder votre conduite : celui qui a tant besoin d'indulgence pour lui-même , n'a garde de vouloir donner des conseils aux autres. Permettez , *Miss* , que je termine ma Lettre par les assurances d'une éternelle reconnoissance.

GEORGE BURLINGTON.

De Londres , ce.,..... 17



XLIV^{me} LETTRE.

Miss SARRA FLEMING,
à *Milord BURLINGTON;*
à *Londres.*

JE suis complètement la dupe de mon stratagème, *Milord* ; *Richard* m'a échappé. J'ai perdu ses traces , & je prends le parti de porter mon chagrin dans ma terre près de *Portsmouth*. C'est-là où je vous prie d'adresser désormais vos Lettres. Si vous avez des nouvelles de *Bodley* , faites partir un exprès pour me les apprendre. Je ne présume pas qu'il retourne à *Londres*. Qu'y feroit-il ? puisque sa mère est morte , & qu'il croit sa *Nancy* à l'extrémité de cette Ville ?

Vous désirez , sans doute , savoir comment j'ai pu , malgré mes précautions , me trouver séparée de lui ? Je n'ai sur ce sujet que des présomptions , & les voici.

Quelques jours après avoir reçu la Lettre où vous m'apprenez la mort de *Milady Bodley*, j'ai remarqué sur le visage de *Richard* un redoublement de tristesse, ce qui m'a fait penser qu'il étoit informé de cette mauvaise nouvelle. Un jour que le mauvais tems l'avoit engagé à faire halte de très-bonne - heure, *Dick* fut se promener dans les environs de l'Auberge. Il fut accosté par un des gens du jeune *Lord*, qui lui demanda fort insolemment s'il étoit payé pour suivre son Maître. — Voilà plusieurs fois, ajouta-t-il, que je vous entrevois à nos mêmes auberges, cela me déplait, ainsi changez de route, ou craignez une correction. *Dick* naturellement violent, riposte par un mauvais propos : la querelle devint vive de part & d'autre, & , selon l'ordinaire de cette canaille, ils *boxèrent* * de tout

* Le Peuple Anglois se bat à coup de poing : cela s'appelle boxer; & , pour prouver que les deux partis sont d'accord, ils mettent chacun sur la place une pièce quelconque, & ils commencent leur batterie,

leur cœur. Bientôt le monde s'attroupe ; je fus du nombre des curieux. Malheureusement je n'eus pas la précaution de mettre mon chapeau. En voulant gagner le lieu de la dispute , je rencontrai *Bodley*. Ma blancheur , ma jeunesse le frappèrent : il me fixa , rougit , & continua son chemin. Incertaine s'il m'avoit reconnue , je rentrai avec précipitation , me reprochant vivement mon étourderie. Peu d'instans après on rapporta *Dick*. Son mauvais état me fit présumer qu'il n'étoit pas le vainqueur. J'ordonnai qu'on en eût soin , & je me proposai de continuer seule ma route. Comme j'étois aux aguêts , j'entendis demander les chevaux pour le lendemain neuf heures , c'étoit l'ordre accoutumé , ainsi je crus n'avoir point été reconnue. Je signifiai aux valets de l'Auberge que je partirois à neuf heures un quart. A sept j'étois levée , & mon premier soin fut de voir si *Richard* étoit déjà parti. En mettant la tête à la fenêtre , je ne vis point la voiture. La crainte s'empara de moi : je descendis , je questionnai ; *Richard* étoit parti pendant la nuit. S'il avoit continué à prendre la poste , je l'aurois suivi ;

mais il avoit eu la précaution d'acheter des chevaux dans l'Auberge, & un de ses gens lui servoit de postillon. En apprenant ce funeste événement, je me sentis défaillir ; je regagnai ma chambre pour cacher ma douleur. Désespérant de le rattraper, ignorant la route qu'il avoit prise, je me suis décidée à attendre la guérison de *Dick*. Il ne lui a fallu que trois jours. Il est levé d'aujourd'hui, & je pars demain.

Mon histoire, comme vous voyez, a une triste conclusion. Plaignez-vous encore. En conscience, vous croyez-vous plus malheureux que moi ?

La mort de *Lady Wallis* me fait beaucoup de peine, & je suis bien de l'avis de ceux qui prétendent qu'on peut mourir du chagrin d'être méprisée : l'expérience que je viens d'en faire me prouve que c'est le plus grand des malheurs.

Je ne désapprouve point le conseil que renferme votre dernière Lettre : il est certain que je me suis conduite comme une insensée ; mais tel est l'effet de l'amour, & l'on ne sent sa faute que quand il n'est plus tems de la réparer. Des réflexions de moi ! voilà qui vous étonne.

Eh ! pourquoi n'en seriez-vous pas surpris , puisque j'ai de la peine à me le persuader moi-même ? Je m'écarte de mon objet ; car je voulois user de représailles , en vous donnant à mon tour des avis. La malheureuse fuite de votre amour pour *Nancy* devoit vous engager à renoncer à toutes vos prétentions sur elle. Tenez , *Mylord* , si vous m'en croyez , vous rendrez la liberté à cette pauvre prisonnière. Le sacrifice ne sera pas pénible , puisque vous n'êtes pas aimé , & je vous avoue que cette action me réconciliera avec moi-même. Le mal que nous avons fait , en pure perte , m'a causé de fréquentes & cruelles humeurs. Je crains d'être accusée , avec justice , de la plus noire trahison ; & , quoique vous partagiez ma faute , je ne la trouve pas plus légère. Adieu , *Mylord* , j'espère , par votre première Lettre , apprendre que vous avez rempli mes desirs.

SARRA FLEMING.

Mon adresse sera désormais à *Stawn* , près de *Portsmouth*.

X L V^{me} LETTRE.

Mylord BURLINGTON,
à Miss SARRA FLEMING;
à Strawn.

LE malheur qui me poursuit, *Miss*, vous a beaucoup mieux servi que je ne l'aurois fait moi-même. *Nancy* n'est plus en ma disposition. Non, grand Dieu, elle n'y est plus ! mais ce n'est ni l'effet de vos conseils, ni celui du repentir. Jamais je n'aurois consenti à me dessaisir de ce précieux trésor. *Misérable Malle !* Elles ont fui ensemble ; créature abominable, tu m'as joué ! malheur à toi ; je te retrouverai, au moins je l'espère ; crains tout de ma fureur, elle est à son comble. Malgré l'indifférence de *Nancy*, je trouvois de la douceur à la voir, à lui parler. Son départ me rend le plus malheureux des hommes. Que je m'en veux de ma confiance en cette perfide *Malle !* Lui

avoir laissé les clefs de la maison ! Cette étourderie n'est pas excusable.

La fille à qui j'ai donné la garde de *Fanny* a été sollicitée par sa maitresse pour faciliter son évation. La petite commère vouloit aussi me quitter. Son Cerbère n'a voulu entendre à rien , fort heureusement pour moi , car je restois sans maitresse. Que dis-je ! que m'importe la perte de celle-ci , puisque me voilà séparé de la seule pour qui j'aurois donné ma vie ! Rien n'est comparable aux chagrins que j'éprouve. La vue de cette maison de *Chelsea* augmente mes regrets : aussi y vais-je rarement. Depuis l'absence de *Miss Bodley* , je n'y ai paru qu'une fois. La triste contenance de *Fanny* , le changement total de sa conduite , me prouvent que son amour a passé comme le mien ; avec cette différence , qu'il y a long-tems que j'en suis avec elle à la satiété. Je suis presque tenté de lui donner la volée : elle me coûte beaucoup & ne m'est d'aucune ressource contre l'ennui que j'éprouve.

My lord Bodley a passé ici , mais il étoit déjà reparti quand j'ai reçu votre Lettre ; ainsi je ne puis remplir vos

ordres à ce sujet. Il est arrivé avec le Chevalier *Hill*. *Richard* n'a vu personne, & n'est resté que deux jours. Le Chevalier *Hill* n'a pas demeuré plus longtemps. J'ignore s'ils sont repartis ensemble. J'ai fait quelques démarches pour retrouver mon idole ; jusqu'ici elles ont été vaines, & je n'en espère pas grand succès, parce que je n'ose les faire ouvertement. On vient m'interrompre ; je continuerai ma Lettre après le départ de l'importun Étrange nouvelle ! *Fanny* n'est plus chez moi. Quatre hommes armés se sont présentés à la maison ce matin. La fille qui vient de m'apprendre ce vacarme étoit seule, & n'a pu faire aucune résistance. Un des hommes l'a gardée à vue, pendant que les trois autres sont montés chez *Fanny*, qui les a promptement suivis. La Gardienne a été enfermée dans une chambre pour éviter ses cris. Après une heure de travail elle est parvenue à jeter la porte en dedans, & son premier soin a été de m'avertir, pour que je puisse courir après les ravisseurs.

Moi les poursuivre ! le Ciel m'en garde ! je les aurois payés pour cette

heureuse expédition. En me délivrant de *Fanny* , ils ont servi mes desirs.

Je vais me défaire de ma maison de *Chelsea* ; elle me devient inutile. Je ne fais si je resterai en *Angleterre* : ce séjour renouvelle sans cesse mes douleurs. En voyageant , peut-être un autre objet chassera un souvenir trop cher à mon cœur. Je ne l'espère pas , mais je le tenterai. Adieu , *Miss* ; à la mort de mon oncle je vous rembourserai les quinze cens *guinées* que je vous dois. En attendant , recevez les assurances de ma sincère reconnoissance ,

GEORGE BURLINGTON.

De Londres , ce..... 17



XLVI^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY

à Miss NANCY BODLEY;

à Bath.

GRACE à vos soins, aimable *Miss*, j'ai quitté le lieu de ma honte éternelle. *Mistress Pikin*, mon ancienne Gouvernante, à qui vous avez fait passer ma Lettre, a tout mis en usage pour hâter le moment de ma délivrance. L'absence de *Burlington* a rendu l'exécution facile. Ma Gardienne étoit seule : quatre hommes l'ont effrayée, & je suis sortie le plus aisément du monde. Heureusement j'avois soustrait à la voracité de *Georges* vingt-cinq guinées, & quelques bijoux. J'ai donné deux bagues à mes Libérateurs. C'étoient des Porteurs de chaises de la connoissance & du pays de *Mistress Pikin*. Cette généreuse femme m'a reçue comme sa fille : elle est pauvre, & cependant

elle n'a rien négligé pour me fêter. Lorsque je lui ai parlé de ma sœur, elle a paru surprise que je ne fusse pas informée qu'elle avoit quitté *Londres* depuis quelques mois. Me voilà donc tombée des nues, isolée, ne tenant plus à rien, & réduite à chercher dans mon travail une ressource contre la misère. Ma sœur m'aimoit ; elle m'auroit pardonné : mais tous mes autres parens sont durs ; je n'en recevrois que des reproches ; & , quoique mérités , je n'y survivrois pas.

Mistrees Pikin veut que je lui laisse le soin de subvenir à mes besoins : je ne consentirai jamais à être à charge à une infortunée dont le travail suffit à peine aux siens. Je vais employer mon argent à acheter de la mousseline & du coton. Je brode assez bien : je travaillerai , & ma bonne Gouvernante ira vendre en ville mes ouvrages.

Selon vos desirs , ma chère *Miss* , je l'ai envoyé s'informer si l'on avoit eu quelques nouvelles de votre frère : on lui a dit qu'il étoit venu à *Londres*, mais qu'il n'y étoit resté que deux jours. Personne n'a pu lui apprendre où il est allé. L'hôtel qu'occupoit *Milady Bo-*

dley , appartient depuis sa mort à un grand Seigneur qui y loge.

Je ne suis point étonnée de vos regrets relativement à la mort de cette respectable Dame : on perd toujours beaucoup en perdant une mère , à plus forte raison quand cette mère étoit notre meilleure amie. On ignore ce qu'est devenue *Mistrees Hanson* depuis la mort de *Milady*. Je tâcherai de la découvrir , & si je l'apprends vous le saurez aussitôt. N'avez-vous donc pas , aimable *Nancy* , quelques parens chez qui vous puissiez trouver un asile respectable ? Eh , quoi ! vous qui n'avez jamais cessé d'être vertueuse , vous éprouveriez un sort semblable au mien ? Le ciel m'inflige la cruelle punition de craindre les regards des honnêtes gens. Que je sois abandonnée , rien de plus juste ; mais vous ! Ah ! *Nancy* , votre position aggrave le supplice de la mienne.

Les remords me consomment , ils troubleront sans cesse mon repos & ma tranquillité. Je fais que je pourrois me venger en faisant punir le misérable auteur de mes infortunes , mais mon cœur est incapable d'un pareil procédé , & , quoique le plus grand mépris ait

pris la place de l'ardent amour qu'il m'avoit inspiré, il n'aura jamais à me reprocher son malheur. Ne court-il pas de lui-même à sa perte ? Dieu embrassera notre cause commune : c'est à lui que je remets mes droits.

Hélas ! *Miss*, vous ne savez encore qu'une partie de mes fautes ; je n'ai point ôté en faire la confession entière à votre fidelle *Mallé*. Apprenez qu'en me donnant à *Burlington*, à cet homme vil, à cette ame de boue, j'ai fait l'affront le plus sanglant au plus honnête des hommes, que j'aimois, & de qui j'étois adorée. Son absence, celle de ma sœur, voilà l'époque de mon malheur. J'ignore le lieu qu'habite à présent cette victime de mon aveuglement. Mais quand il seroit à *Londres*, je me garderois bien de me montrer à lui. Irai-je offrir à ses regards une fille qui s'est déshonorée, qui a porté la honte dans sa famille, & qui peut-être a causé la mort d'une sœur de qui elle n'avoit jamais reçu que des preuves de la plus grande tendresse ?

Si les regrets les plus amers, si le repentir le plus sincère, peuvent rendre moins criminelle, j'ai quelques

droits à l'indulgence. Les pleurs que je verse nuit & jour peuvent-ils effacer des torts aussi énormes ? Je n'ose le penser, & cette juste défiance redouble mes peines. Votre amitié, chère *Miss*, pourroit les alléger ; l'exemple de vos vertus me rendra meilleure. Daignez donc m'aider de vos conseils. Foible & sans expérience, j'ai pu m'égarer une fois, mais je vous promets de suivre désormais le chemin duquel vous ne vous êtes jamais écartée. Permettez que je vous écrive quelquefois ; veuillez me faire réponse ; ne ménagez pas les reproches ; je fais que j'en mérite beaucoup ; soyez certaine qu'ils seront reçus avec reconnoissance. Adieu, *Miss*, disposez de mes soins & de mes démarches ; trop heureuse que vous me mettiez à portée d'être utile à la femme de l'univers que j'estime le plus !

FANNY RAMCEY.

De Londres, ce..... 17.



XLVII^{me} LETTRE.

RICHARD BODLEY,

*au Chevalier HILL ;**à Little-Word.*

IL faut que je succombe sous le poids de mes maux , mon cher Chevalier ; je ne faurois le supporter. Epouse , mère , amis , je perds tout à la fois , & je survis à tant de peines ! Quel sort est donc le mien ? Quand le penchant de mon cœur , si long-tems contraire aux loix de la nature , devient légitime ; quand je touche au moment d'être l'homme le plus heureux , par le sentiment qui devoit me rendre le plus malheureux , c'est dans les bras d'un lâche ravisseur que je dois chercher celle qui fut dès mon enfance l'objet de mes adorations. Ah ! fût-elle dans les miens , ses tendres caresses ne seroient-elles pas empoisonnées par un souvenir amer ? Mon bonheur ne seroit-il

pas troublé par l'idée qu'il nuit au vôtre , puisque vous aimez *Nancy* ? & si je juge votre cœur d'après le mien , je sens que le sacrifice des sentimens qu'elle vous a inspirés vous coûteroit le repos éternel. Ami tendre & généreux , mon ame est toute entière à vous ; mais , vous le dirai-je , renoncer à ma *Nancy* , à ma sœur , à celle que le destin sembloit m'avoir réservé , eût été au-dessus de mes forces.

J'ai trouvé Monsieur *Jarvis* marié. Il part sous quelques jours pour *l'Irlande*. Sa femme , dont le père résidoit à *Dublin* , & qu'elle a perdu depuis son mariage , veut aller s'établir dans cette Ville. Ils m'ont engagé vainement à les accompagner. Je quitterai la *Hollande* le même jour qu'eux , & j'irai fixer , jusqu'à nouvel ordre , ma demeure à *Bruxelles*. C'est là que j'attendrai de vos nouvelles.

Monsieur *Jarvis* , à qui j'ai fait part de l'attachement que nous avons l'un pour l'autre , a été très-lié avec un de vos proches parens. Il vous a vu , & s'intéresse à ce qui vous concerne. Je n'ai point jugé à propos de l'instruire de vos malheurs : je ne veux pas disposer du

du secret que vous m'avez confié, sans votre permission.

Adieu, mon cher Chevalier, aimez-moi, & écrivez-moi souvent.

RICHARD BODLEY.

De la Haye, ce..... 17

P. S. Comme vous êtes peu éloigné de *Londres*, vous me feriez plaisir de vous faire informer si le nommé *Williams Husk*, que j'ai chargé de payer à *Mistrees Hanson* une somme de cent guinées par an, est exact à remplir mes ordres; il demeure en *Cheapside Street**, & *Hanson* dans le *Strand***.

* Rue de Londres dans la Cité.

** Quartier très-marchand. Il est peu éloigné de la Cour. Les gens qui ont éprouvé des malheurs s'y retirent. Le lieu est privilégié.

XLVIII^{me} LETTRE.

NANCY BODLEY,
à *Miss FANNY RAMCEY*;
à Londres.

JE suis charmée, *Miss*, que vous ayez recouvré votre liberté; &, ce qui vaut mille fois mieux, que vous ayez fait de sages réflexions sur votre conduite passée. Elle étoit si peu digne de vous! Ne craignez pas d'avoir perdu mon estime, elle vous est rendue du moment où vous avez cessé d'être criminelle. Votre foiblesse m'inspire de la pitié, mais non pas du mépris. Je vous plains d'avoir été victime d'un scélérat, & j'approuve votre modération à son égard. Vous l'avez aimé, cela doit vous suffire pour éloigner de vous toute idée de vengeance. D'ailleurs, la publicité augmenteroit vos maux, loin de les guérir. Il ne faut pas oublier entièrement vos fautes, ce sera le moyen d'être en garde contre les illusions de votre

cœur. Quant à moi, je vous promets de ne jamais m'en souvenir que pour vous plaindre, & maudire le misérable qui vous a si cruellement abusée.

Je ne puis vous donner aucun conseil relativement à l'honnête homme dont vous me parlez. Chacun a sa manière de penser : cependant, si j'étois à votre place, je sens que j'aurois le courage de le voir ; je dis plus, de lui avouer mes torts. Ce moyen réussiroit s'il vous aime véritablement. Je conviens que cette démarche est extrêmement pénible, humiliante même, & c'est pour cette raison que je me déciderois à la faire. Le sacrifice de mon amour-propre feroit honneur à ma sincérité, & me serviroit bien aux yeux d'un homme délicat.

Vous avez trouvé dans *Mistrees Pickin* une femme honnête & obligeante. N'oubliez jamais ce qu'elle fait pour vous. On a bien raison de dire qu'il faut descendre dans la classe des malheureux, pour trouver de la sensibilité. Il vous faudra travailler pour vivre ! est-ce donc un si grand mal ? Dans quelque état que le sort nous place, ne devons-nous pas toujours nous occuper ? Quelle diffé-

rence trouvez-vous dans un travail nécessaire ou un travail d'agrément. Le mot & la chose se ressemblent; il ne faut donc pas s'affliger d'un changement qui n'en apporte que dans nos plaisirs. Regrettons nos parens , nos amis , mais ne regrettons pas notre opulence.

Vous desirez , chère *Fanny* , que je vous écrive souvent ; j'y consens de grand cœur. Je vous aime , quoique nous ne nous soyons jamais parlé ; mais je vous ai vue. La douceur de votre figure annonce celle de votre ame. Dès cet instant je me suis sentie pour vous un penchant irrésistible , & vos remords m'engagent à m'y livrer entièrement.

Vous avez raison d'être étonnée de l'embarras où je me trouve. La vérité est qu'il ne me reste aucun parent à qui je puisse m'adresser. Ma Patrie est un désert pour moi. Je suis absolument isolée. La seule *Mallé* me guide , me conseille. En quittant l'abominable maison de *Chelsea* , je me suis rendue à *Londres* , & suis descendue à l'Hôtel de ma mère. Tous les visages étoient nouveaux pour moi. Croyant que *Milady* avoit changé de Valets , j'allois

droit à son appartement sans parler à personne, quand le Portier m'arrêta en me demandant ce que je voulois. — Parler à *Milady Bodley*. — Elle ne loge point ici. Je voulois répliquer, la parole expira sur mes lèvres : une foule d'idées sinistres se présentant à mon imagination, les forces me manquèrent. J'entrai chez un Marchand peu éloigné, & qui étoit un des fournisseurs de la maison de *Milady*. Je l'interrogeai en tremblant ; chaque mot étoit un coup de poignard pour moi ; enfin il m'apprit la mort de ma respectable mère : je tombai sans connoissance : *Mallé* envoya chercher une chaise à porteurs, & me fit conduire dans la Cité, chez une femme de ses amies. Il y avoit plus d'une heure que j'y étois, quand je revins de mon évanouissement. Je ne vous peindrai pas mon affliction ; vous jugez quel dût être le tableau qui se présenta sous mes yeux.

Nous passâmes quelques jours chez l'amie de *Mallé* : nous y étions si mal logées, qu'elle me décida à aller à *Bath* chez une de ses cousines, qui y faisoit un petit commerce de mercerie. C'est, me dit-elle, mon amie depuis l'en-

fance ; je suis sûre qu'elle nous recevra bien. — Mais qu'y ferons-nous ? — Elle nous procurera de l'ouvrage : nous sçavons toutes deux travailler. — Et de l'argent pour nous y rendre ? — J'ai dix *Guinées* ; il ne nous en faut pas rant.

Notre voyage fut fixé au lendemain. J'eus soin d'envoyer le même soir la Lettre que vous m'aviez fait remettre par *Mallé*, à l'adresse de *Mistrees Picken*, & j'en joignis une autre pour vous, afin que vous sçussiez où m'écrire, dans le cas où la démarche de cette bonne femme auroit le succès que vous en attendiez. Je me suis aussi informé de *Lady Wallis* & de *Miss Fleming*. La première étoit morte, & l'autre retournée dans son pays. Comme je vous priois de savoir si mon frère étoit revenu, & si *Mistrees Hanson* étoit à *Londres*, je partis sans autre recherche. Nous prîmes le carrosse public : il étoit plein, suivant l'usage, de gens de toute espèce, tous fort curieux de savoir le sujet de notre voyage, & l'endroit où nous comptions descendre à *Bath*. Le laconisme de mes réponses n'arrêtoit pas la prolixité de leurs ques-

tions ; mais , pour détourner entièrement ces importuns , nous descendîmes avant que la voiture entrât dans la Ville.

Mallé , qui étoit déjà venu à *Bath* , me conduisit chez *Mistrees Grafs*. Nous la trouvâmes dans sa boutique : elle accueillit au mieux sa cousine , & me fit toute sorte de politesses. Comme c'étoit l'instant où elle étoit le plus occupée , elle nous pria de monter dans sa chambre , & de permettre qu'elle vacquât à ses affaires.

Quand nous fûmes seules , je dis à *Mollé* que sa cousine me paroissoit une bonne personne. — Telle vous l'avez vue aujourd'hui , *Miss* , & telle vous la verrez toujours ; c'est un Roger-Bontems qui rit de tout & ne s'afflige de rien : elle est veuve depuis quatre ans ; son travail & une petite rente que lui a laissée son mari , la font vivre fort à son aise.

Mallé finissoit ces paroles , quand *Mistrees Grafs* entra. — Eh bien ! ma cousine , vous voilà donc des nôtres ? & cette belle *Miss* vient-elle pour prendre les eaux ? Elle a pourtant l'air d'avoir une bonne santé. *Mallé* lui

raconta en racourci mon histoire. — Pauvre jeune *Miss*, s'écria-t-elle, être si jeune, si jolie, & si malheureuse ! Il ne faut pas vous affliger. Imaginez, charmante enfant, que la fortune a précisément la forme d'une roue, & que l'on n'est jamais plus près de remonter que lorsqu'on a atteint le dernier rayon. Je vous dis là ce que vous sçavez sûrement mieux que moi ; mais dame, voyez-vous, j'aime à causer, sans indiscretion, pourtant ; demandez à tout le quartier ; on aime, on estime la bonne *Grass*. Au surplus, mes amis, agissez ici comme si vous étiez chez vous. Parcourez la maison ; elle m'appartient ; j'y loue des chambres garnies ; aujourd'hui elles sont toutes vuides : choisissez celle qui vous conviendra le mieux : restez-y fix mois, un an, cinq, dix, toute la vie, à votre volonté : jamais la maitresse ne vous dira vous êtes de trop ; mais bien au contraire, vous me faites grand plaisir.

La franchise, la bonté de cette femme, me firent verser des larmes. Je pris sa main, & la pressai contre mon sein. — Finissez donc, *Miss*, vous allez me faire pleurer ; est-ce que j'ai dit

que
pe
Mo
rec
pla
pas
pla
pay
j'ou
& n
van
tea
qua
avo
L
cet
bien
être
P
cha
Gra
l'ha
une
trou
Cet
état
moi
L
me

quelque chose qui vous ait fait de la peine ? — Oh ! non , ma bonne Dame. Mon attendrissement est causé par ma reconnoissance. — Jamais , s'il vous plaît , de ce vilain mot là ; il ne convient pas dans votre bouche. En ayant le plaisir de votre fociété , on est plus que payé. Parlons d'autres choses. A propos , j'oubliois : elle sortit comme un éclair , & reparut de même , suivie d'une servante qui portoit de la bière & des gâteaux. — Mangez ceci avant dîner ; quand on vient de voyager on doit avoir faim.

D'après l'idée que je vous donne de cette excellente personne , vous jugez bien qu'il ne faut pas un long tems pour être à son aise avec elle.

Par discrétion , j'avois choisi la chambre la moins belle , mais *Mistrees Grays* n'a pas voulu consentir que je l'habitasse ; & elle m'a conduite dans une des plus jolies ; un cabinet qui se trouve à côté , est occupé par *Mallé*. Cette fille , malgré l'égalité de nos états actuels , conserve toujours pour moi des égards & du respect.

Dès le lendemain de mon arrivée , je me suis mise à faire des glands , des

gances , & des franges. J'ai appris tout cela pour mon plaisir , & je m'en félicite aujourd'hui. Notre aimable hôtesse m'a avancé l'argent pour l'achat des soies & des métiers. *Mallé* prépare l'ouvrage , & je le perfectionne. Je gagnerois beaucoup s'il y avoit plus de monde ici. Heureusement la saison des eaux approche , elle en attirera , & comme *Mistrees Grass* a un détail de commerce qui la met à même d'avoir affaire à tout le monde , & qu'elle est fort aimée , j'espère à sa recommandation être sans cesse occupée. Au reste , je ne serai connue de personne. J'évite de paroître dans les lieux fréquentés. Pour me promener & prendre l'air , je choisis l'instant où le jour commence à tomber , ou le matin de très-bonne heure. La vie sédentaire que je mène seroit fort ennuyeuse pour quelqu'un qui aimeroit le brouhaha du grand monde ; quant à moi je préfère la tranquillité.

Je profite de votre bonne volonté , & de vos offres de services , en vous priant de vous faire informer exactement du retour de mon frère. Je ne me connois aucun parent , comme je

vou
que
che
abse
pas
plus
Mis
plai
de

De

vous l'ai déjà dit ; c'est de lui seul
 que j'attends des secours ; il me cher-
 che sans doute , & gémit de mon
 absence. *Fanny*, vous ne le connoissez
 pas ; c'est bien le meilleur , comme le
 plus aimable des hommes. Adieu ,
Miss, croyez que j'ai le plus grand
 plaisir à vous écrire & à vous assurer
 de ma sincère amitié.

NANCY BODLEY.

De Bath , ce..... 17



XLIX^{me} LETTRE.

Le Chevalier HILL,
à Mylord BODLEY;
à Bruxelles.

ECRIVEZ - MOI souvent , mon cher *Richard*, vos Lettres charmeront mes ennuis : ainsi que vous , je suis bien malheureux. Ma femme a perdu la raison sans retour. A mon arrivée elle m'a reconnu , & s'est précipitée sur moi , les bras entrelassés autour de mon col. J'étois sur le point d'être étranglé , lorsque *Mistrees Brown* s'est mise à contrefaire le chien dans un coin de la chambre. *Amélie* m'a quitté sur le champ , & courant où elle entendoit le bruit , elle appelloit de toute sa force , *mi dear King* * ; c'est ainsi qu'elle nommoit un chien qu'elle aimoit beaucoup & qu'elle a perdu il y a quelques mois.

* Mon cher Roi.

Lorsqu'elle s'est apperçue que c'étoit une tromperie, elle est entrée dans une fureur capable d'effrayer ceux qui n'ont pas l'habitude de vivre auprès d'elle. Ma nourrice a appelé du monde, on a saisi l'infortunée, &, avec des lisières, on l'a attachée aux bras de son fauteuil. Oh ! combien je souffrois pendant cette cruelle opération ! Dès qu'elle s'est vue liée, elle a poussé de douloureux gémissemens ; ses larmes rouloient sur ses joues ; elle nous nommoit tous ses bourreaux. Je voulois qu'on la déliât : *Mistrees Brown* s'y opposa, en m'assurant que la crise n'étoit pas encore passée. Croiriez-vous, mon ami, qu'elle étoit belle malgré son état. Les mouvemens qu'elle s'étoit donnés avoient animé son teint : ses yeux, quoique fixes, répandoient une brillante clarté : je l'admirois sans dire un mot : tout-à coup elle jeta un cri ; je crus qu'il lui étoit arrivé quelque chose, & m'en approchai. Son changement de couleur m'effraya, mais on me rassura en me disant qu'elle alloit recouvrer sa raison pour quelques instans. Elle avoit les yeux fermés, & sembloit recueillie ; enfin elle les ouvrit & les

porta sur moi, ensuite sur elle. — O ciel ! dans quel état me voilà ! & c'est ainsi que me revoit mon cher mari ! Je m'empressai à couper ses liens. — Je te devrai toujours de la reconnaissance. Tu ne me dis rien ! tu m'abhorres, sans doute ! — Chère *Amélie*, chasse ces noires idées : je t'aime de tout mon cœur. — S'il est ainsi, je ne suis pas si malheureuse que je croyois. Mais, mon ami, où as-tu donc été ? Ton absence a été bien longue ? compte-tu rester quelques tems avec moi ? — J'y demeurerai tant que cela te fera plaisir. — En ce cas, tu ne t'en iras jamais.

Des bâillemens continuels annoncèrent qu'elle avoit envie de dormir : je lui donnai le bras pour la conduire à son lit de repos, & je m'assis à côté : bientôt le sommeil s'empara de ses sens. Je fis rester dans sa chambre ma sœur de lait, & je passai dans la suivante avec *Mistress Brown*. — La voilà, lui dis-je, absolument dans son bon sens. — Hélas ! *My lord*, ce n'est pas pour long-tems ; à son réveil sa folie la reprendra. Ce que vous venez de voir se renouvelle tous les jours. Sans mon

attachement pour vous , je ne pourrois rester dans cette maison. Je souffre des maux de *Milady* , plus que s'ils m'étoient personnels. Son triste état me perce l'ame. — Croyez-vous donc la maladie incurable ? — Je le crains : les Médecins l'ont abandonnée.

Notre conversation avoir à peine duré une demi-heure , quand nous entendîmes appeler : c'étoit la jeune personne qui gardoit *Amélie*. Celle-ci venoit de s'éveiller , & recommençoit ses fureurs. Il fallut la lier de nouveau. A l'heure du souper , on lui donna à manger en lui rendant l'usage de ses mains. Elle dévora tout ce qui lui fut présenté. On la porta ensuite dans son lit , où elle resta liée jusqu'au lendemain matin.

Voilà l'existence de cette pauvre femme , & c'est moi qui suis la cause de tous ses maux : quoique ce soit bien involontairement , je ne m'en fais pas moins de reproches.

Il m'est impossible d'avoir sans cesse un pareil spectacle sous les yeux. Je vais partir pour d'*Orchester* , où habite un de mes parens. Chaque année je viendrai passer quinze jours avec l'in-

fortunée *Amélie*. Je suis sûr que mon absence n'apportera pas de négligence dans les soins nécessaires à son état ; ma nourrice n'a pas besoin de surveillans pour remplir son devoir.

Je vous laisse absolument le maître de confier l'histoire de ma vie à M. *Jarvis* ; adieu , mon cher *Bodley* , soyez heureux ; oubliez la confiance que je vous ai faite des sentimens que j'ai voués à celle que je croyois votre sœur. La raison , le tems , & mon amitié pour vous , en changeront la nature. Je le souhaite trop pour ne pas l'espérer. Que ne dépend il de moi de pouvoir contribuer à votre félicité , en remettant entre vos bras l'objet de votre amour ! Je ne cesserai de faire des vœux pour cette réunion que je desiré de tout mon cœur.

Le Chevalier HILL.

De Little-Word , ce..... 17

P. S. J'ai vu moi-même ce *Williams Huske*. *Mistrees Hanson* est morte depuis deux mois. Adressez vos Lettres à *Bir-lay* chez *Mylord Damby*.

L^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY,
à Miss NANCY BODLEY;
à Bath.

C HÈRE *Miss*, malgré la sagesse de vos conseils, je ne puis me décider à les suivre : non, je ne pourrai jamais envisager l'homme que j'ai si cruellement offensé. Il est ici ; je l'ai vu de ma fenêtre. Il avoit l'air triste ; mais qu'il étoit bien ! C'est alors que j'ai vivement senti ma faute ! O Dieu ! comment ai-je pu lui préférer un monstre, dont l'extérieur même perdrait à la comparaison ? Funeste aveuglement ! Il est inutile, mon amie, de m'engager à me souvenir de ma foiblesse : elle m'est, & me sera toujours présente. Je ne cesserai jamais de m'en faire des reproches. Si l'on sçavoit combien l'oubli de la vertu laisse de remords après lui, comme on feroit en défense contre soi-même ?

La vie que je mène ici est à peu-près semblable à la vôtre , avec la différence , pourtant , que mon gain est si médiocre , qu'il suffit à peine à mon existence.

Mistrees Pikin est fort liée avec une Marchande de Modes : cette femme m'a proposé d'entrer chez une Dame de sa connoissance , qui travaille dans le même genre que moi ; elle en fait tant d'éloges que je suis presque tentée d'accepter ; d'autant plus que , quoique vivant très-sobrement , je m'apperçois que je coûte beaucoup à la bonne *Pikin*. Je lui vois vendre peu à peu ses petits meubles , ses habits , &c. La plupart des mouffelines que j'ai brodées sont encore à la maison : on ne trouve à les vendre qu'à moitié perte. Toutes ces considérations me décideroient à quitter cette généreuse femme , mais elle s'y oppose : ne connoissant pas la personne dont il est question , elle craint que je n'y sois pas bien : c'est son attachement pour moi qui la fait parler ; par discrétion , je ne dois pas l'écouter. La première fois que je verrai la Marchande de Modes , je la prierai de me conduire chez son amie.

Fiez-vous à moi du soin d'être infor-

mée
Mi/
fau
l'in
vou
m'a
m'e
féli
si d

Gr
de
l'es
peu
les
Ce
fuj
po
ton
mo
lia
reg

De

mée de l'arrivée du *Milord Bodley*, *Mistrees Pikin* ne passe pas une semaine sans visiter votre ancien quartier. Dès l'instant qu'on en aura des nouvelles, vous en serez instruite. La renommée m'avoit appris de lui tout ce que vous m'en dites de favorable, & je vous félicite, aimable *Nancy*, d'avoir un frère si digne de vous.

L'accueil que vous a fait *Mistrees Grasse* me donne la meilleure opinion de la bonté de son cœur : je l'aime & l'estime, sans la connoître. Il existe si peu de semblables caractères, qu'il faut les révéler par-tout où ils se trouvent. Cette *Mallé* paroît aussi un excellent sujet. Quand on se trouve dans notre position, on est bien heureux d'être tombé en aussi bonnes mains. Adieu, mon amie, la nouveauté de notre liaison n'empêche pas que je ne la regarde comme bien précieuse.

FANNY RAMCEY.

De Londres, ce..... 17



L^{me} LETTRE.*Mylord BODLEY,**à M. JARVIS;**à Dublin.*

LA douleur dont je vous ai vu pénétré lors de votre départ, mon cher mentor, a doublé le chagrin que me caufoit notre féparation. Croyez que je partage bien fîcèrement la peine que vous fait éprouver le caractère hautain & impérieux de votre épouse. Plus vous en êtes épris, & plus fa dureté doit vous être fenfible. Efpérez pourtant, mon ami, que votre douceur la ramènera à des fentimens plus modérés : fon cœur eft bon ; c'eft une excellente reffource. Une éducation trop négligée lui a fait contracter de mauvaifes habitudes ; vos confeils, & la raifon, l'aideront à s'en corriger. Sa charmante figure doit être l'enfeigne d'une belle ame. Patientez, mon ami, le bonheur luira pour vous : la poffeffion d'une jolie femme,

que vous adorez , vous en est un sûr garant.

Comme vous avez désiré savoir les particularités de la vie du Chevalier *Hill* , je lui ai demandé la permission de vous les communiquer. Il y consent : ainsi je vais m'occuper à vous satisfaire : voici son histoire telle qu'il me l'a racontée. Je vais le laisser parler.

H I S T O I R E

Du Chevalier HILL, fils de Milord HILL.

« Je suis né dans la ville de *d'Orchester* , capitale de la Province de *Dorset* , située , comme vous savez , à l'Ouest de l'Angleterre. Ma mère est morte en me donnant le jour. Mon père qui lui étoit fort attaché fit un vœu de ne pas se remarier , quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans , & de donner tous ses soins à mon éducation. A peine avois-je atteint sept années , que *Mylord* me retira des mains des femmes pour me garder dans les siennes. Il étoit fort instruit , & voulut me servir lui-même de maître. Je n'en eus d'étranger que pour m'enseigner la danse & la musique.

Ma docilité me fit apprendre très-promptement tout ce qu'on me montra. Mon caractère plut beaucoup à mon père ; je devins son meilleur ami , même avant l'âge où l'on est ordinairement raisonnable. Ma tendresse pour lui étoit si vive , que je mourois d'inquiétude quand il étoit hors de la maison sans moi. Je me figurois toujours qu'il alloit lui arriver quelque accident que ma prévoyance auroit empêché.

Nous habitions souvent une terre située à neuf milles de *d'Orchestre*. Alors les exercices de corps étoient nos plaisirs favoris. Nous chassions , nous montions à cheval , mais presque toujours tous les deux seuls.

Un jour que nous nous étions plus éloignés que de coutume , nous rencontrâmes un *Phaéton*. Il étoit occupé par des Dames , dont une de la plus grande beauté , vêtue en amazone , conduisoit elle-même quatre chevaux qui y étoient attelés. Des valets suivoient à cheval. La belle amazone nous fit la plus gracieuse révérence : nous la lui rendîmes. Dans le même instant je vis mon père frissonner & changer

de couleur. Surpris & effrayé de ce changement subit , je me hâtois de lui demander s'il se trouvoit mal ; il ne me répondit pas , chancela , & tomba de cheval. Comme je le fixois , j'eus le tems de prévoir sa chute : je sautai de mon cheval à terre , & le reçus dans mes bras. La voiture de ces Dames n'étoit pas encore éloignée : elles virent cet accident , & , descendant du *Phaéton* , elles vinrent nous offrir leurs services. Malgré mes soins , mon père , en tombant , s'étoit foulé le pied. La douleur qu'il en ressentit l'empêcha de se trouver mal ; mais il ne pouvoit se soutenir. La belle amazone , qui me parut être la maitresse , l'engagea à monter dans sa voiture , & lui proposa de venir dans son château , qui étoit peu éloigné. Mon père la regardoit & ne répondoit pas. J'acceptai pour lui , & , aidé des gens , je parvins à le porter dans le *Phaéton*. La Dame prit place à côté de lui , & sa suivante monta le cheval de *Mylord*. Pendant le petit trajet que nous eûmes à faire , je repassois dans ma tête quelle pouvoit être la cause d'un pareil accident. J'avois souvent entendu dire que l'a-

mour produisoit des effets sympathiques ; je conclus donc que la sympathie venoit d'opérer sur mon père , & qu'il étoit amoureux de sa conductrice. Est-ce un bien , me disois-je , est-ce un mal ? Ma trop grande jeunesse ne me permit pas de résoudre ce problème ; d'ailleurs , mes réflexions furent interrompues par notre arrivée. Nous entrâmes dans une grande & belle Cour ; le plus magnifique château s'offroit à nos yeux : dans l'instant plusieurs domestiques se présentèrent ; je voulus aider & soutenir mon père pour gagner une chambre basse que la Dame nous indiqua. Elle ordonna qu'on nous servit avec le plus grand soin , & monta dans son appartement pour se reposer. Dès que *Mylord* fut au lit , il me chargea de m'informer du nom de la personne chez qui nous étions. Je fus remplir ses ordres. On me dit qu'elle s'appelloit *Milady Monfort* ; qu'elle étoit veuve depuis deux ans ; qu'elle jouissoit d'une grosse fortune , & qu'elle étoit aussi bonne que belle. Je vins rendre compte à *Mylord* de ma commission. Au mot de veuve je le vis tressaillir ; mais il ne prononça pas une parole.

parole. Comme je remarquai qu'il vouloit reposer, je pris un livre qui se trouva sur une commode, & m'éloignai de son lit. Son sommeil fut très-agité. De tems en tems il prononçoit quelques mots; je ne pus distinguer que ceux ci : *Dieux ! qu'elle est belle !* Il les répéta souvent : je ne pus douter qu'il ne fût question de *Milady Monfort*, & je ne concevois pas comment, en si peu de tems, on pouvoit être si vivement épris. En se réveillant, il se trouva en état de pouvoir marcher. Il étoit sept heures du soir ; sa toilette fut bientôt faite ; il s'appuya sur moi, & nous gagnâmes une salle où se tenoient les domestiques. Il en chargea un de demander à sa maitresse la permission de la saluer avant de partir. Elle lui fit répondre qu'il lui étoit impossible de le voir le soir même ; qu'elle espéroit qu'il lui feroit l'honneur de coucher au Château, & que le lendemain nous déjeunerions ensemble. Mon père hésita ; cependant il accepta, & nous retournâmes dans une chambre, où l'on nous servit peu de tems après une magnifique collation. *My lord* n'y toucha pas ; mais comme je n'étois ni malade,

ni amoureux , je me mis à table , & mangeai de fort bon appétit. On me prépara un lit dans un cabinet voisin de la chambre qu'occupoit mon père. Je voulois le veiller ; il s'y opposa : je me couchai donc , & dormis comme j'avois mangé.

Dès le matin nous descendîmes dans les jardins : leur beauté me charma , & je ne pouvois me lasser d'en faire l'éloge. Mon père , que je consultois , me répondit d'un air distrait. A tout moment il regardoit à sa montre. — Je ne sçais pas , disoit-il, quelle est l'heure du déjeûné de *Milady Monfort* ; je ferois fâché de la faire attendre. — Mais , mon père , il n'est que six heures & demie. — Ma montre peut retarder. — La mienne marque la même heure. — Promenons-nous donc encore quelques instans. A sept heures il ne fut plus le maître de contenir son impatience ; il prit le chemin de la maison ; je le suivis : tout reposoit encore ; il fallut revenir sur nos pas. Nous nous assîmes sur un banc de gazon. *Mylord* tomba dans une profonde rêverie , qu'interrompoient de fréquens soupirs. Son état me faisoit la plus grande peine.

Cependant je n'ôsois lui faire appercevoir que je l'avois remarqué. Notre silence dura long-tems. Tout-à-coup je le vis se lever. — Mon parti est pris , dit-il , je veux partir sans la revoir. Je ne pus m'empêcher de le regarder : il rougit de ce qui venoit de lui échapper , & , revenant à lui , il continua : — Je crains qu'on ne soit inquiet sur notre compte ; il ne faut pas chagriner les gens qui nous aiment ; retournons , mon fils , à *Thekey* , (c'est le nom de la terre que nous habitons.) nous reviendrons un autre jour chez *Milady Monfort*. Nous allions donner ordre qu'on préparât nos chevaux , lorsqu'un valet-de-chambre vint nous avertir que sa maitresse nous attendoit pour déjeuner. Il ne fut plus question de partir ; nous suivîmes le valet-de-chambre.

Milady étoit déjà dans la salle , & se disposoit à faire le thé. Elle nous reçut d'un air gracieux. Mon père n'ôsoit lever les yeux : elle s'en apperçut , & , comme elle avoit beaucoup d'esprit , elle sçut , par degrés , lui ôter son embarras. La conversation devint fort gaie. *Mylord* , moins timide , se livra au plaisir que lui causoit la vue de la

belle *Lady*. Elle nous témoigna le plus grand desir de cultiver une connoissance qu'elle ne devoit qu'au hasard. Cette agréable invitation fut reçue par mon père avec transport. Je parlai peu : *Milady* m'adressa souvent la parole , & complimenta mon père sur ma modestie & sur ma douceur. Elle nous pria instamment de rester à dîner , & , qu'en ce cas , elle s'engageoit à nous reconduire jusqu'à moitié chemin. Le moyen de résister à une pareille proposition ! Mon père l'accepta. Malgré mon peu d'expérience , je voyois à merveille que *Mylord* s'enivroit d'amour à la vue des charmes de *Milady*. Il faut dire aussi qu'il est peu de femmes qui puissent lui être comparées. Une taille svelte portoit une tête divine ; le teint , les dents , les cheveux , chacun de ses traits méritoit un éloge. Joignez à tout cela un sourire enchanteur , & vous conviendrez qu'il étoit fort aisé , avec un cœur sensible , de devenir amoureux. Il me sembla aussi que la belle n'avoit pas été percée du même trait : elle eut pour moi des attentions qui m'embarassoient. Heureusement qu'on n'exige pas dans un

enfant (je n'avois que seize ans) une suite de discours naturelle aux autres hommes. Sur les cinq heures du soir nous nous mîmes en route. *Milady* monta dans son *Phaéton* avec sa suivante favorite , & nous l'accompagnâmes à cheval. Au bout de six milles , qui faisoient précisément la moitié du chemin , nous nous séparâmes. Mon père baïsa la main de *Milady* : elle me la tendit ensuite. Je la sentis presser doucement la mienne : cette action étoit absolument sans conséquence vis-à-vis de moi : cependant elle en rougit , & j'en rougis moi-même , sans sçavoir pourquoi. On se promit mutuellement de se voir souvent , & nous nous quitâmes. Tant que dura notre petit voyage , mon père n'ouvrit pas la bouche.

En arrivant à *Thekey* , nous trouvâmes nos gens dans la plus grande inquiétude. Le plaisir de revoir *Mylord* leur fit oublier la peine que leur avoit causé son absence. Sa bonté le faisoit généralement adorer. Cependant l'on s'apperçut depuis ce tems d'un changement total dans son caractère ; il devint triste & mélancholique ; il ne se plaisoit qu'à être seul ; ma présence

même sembloit l'importuner. Loin d'être rebuté par cette humeur , on doubla de soins pour la faire passer. Plus de parties de cheval , plus d'exercices d'aucun genre. J'essayai toutes sortes de moyens pendant quinze jours , pour dissiper son chagrin : enfin je proposai d'aller à *Spark*. — Chez *Milady Monfort* ! dit-il précipitamment. Puis continuant doucement : — Mais , oui , je pense qu'il seroit de la politesse de lui faire une visite. Ne le crois-tu pas ? — Oui , mon père , elle vous a fait tant d'honnêtetés. — C'est la plus aimable femme que je connoisse. — Et la plus belle. — Elle est charmante. — Ses gens paroissent l'aimer beaucoup. — C'est qu'elle est douce , & qu'elle les traite avec bonté. Leur reconnoissance est un devoir qu'ils acquittent avec plaisir. Je trouve que *Milady* ressemble à ta mère ; ce sont les mêmes traits. — Ma mère étoit brune , & *Milady*.... — Est blonde ; aussi je ne parle pas de la couleur. — Il pourroit y avoir un peu de ressemblance. — Tu sembles le dire par complaisance ; mais cela m'est égal. Mon fils , ton caractère change : je te trouve contrariant. — Pardonnez ,

mon père, si j'ai dit quelque chose qui vous déplaît ; je ne croyois pas..... — Vous vous êtes trompé ; finissons sur ce sujet. — Dirai-je, mon père, qu'on prépare les chevaux pour aller à *Spark* ? — Tu as donc bien envie d'y aller ; j'y consens : je prendrai un carrosse ; je ne suis pas encore assez bien remis de ma foulure, pour supporter le mouvement du cheval.

Je sortis pour dire qu'on préparât une voiture. Nous trouvâmes beaucoup de monde chez *Milady*, la plupart habitans de la ville de *Lyme*, assez voisine de sa terre. Elle nous fit beaucoup d'accueil. Cette femme avoit l'art de se rendre agréable à tout le monde ; elle prenoit l'air & le ton convenable au caractère des gens à qui elle s'adressoit. On la voyoit parler science avec celui-ci, politique avec celui-là ; pompons avec une femme, raison avec une autre ; aimable avec tout le monde, on ne remarquoit jamais en elle, ni humeur, ni tristesse. Voilà quelle étoit la femme qui a fait le malheur éternel de *Mylord Hill*.

Parmi plusieurs jeunes gens qui étoient chez *Milady*, nous en vîmes

un plus empressé auprès d'elle que les autres. Il étoit jeune , & bien fait ; mais sa figure sombre & dure ne prévenoit pas pour lui : au reste , il avoit de l'esprit , & parloit avec facilité. *Milady* nous engagea à rester plusieurs jours ; mon père y consentit , sous la condition que toute la société viendrait passer quelque tems à *Thekey*. Les uns refusèrent , les autres acceptèrent. Monsieur *Karpell* , (c'étoit le nom du personnage dont je viens de parler) fut du nombre de ces derniers ; & , certes , il pouvoit bien s'en dispenser , car c'étoit celui dont on se soucioit le moins : je veux dire , *Mylord*.

Il se trouve toujours dans la société des gens officieux qui se font un plaisir d'instruire ceux qui ne le font pas. Nous apprîmes donc par un de ces indiscrets , que ce Monsieur *Karpell* étoit fort amoureux de *Milady Monfort* ; qu'il lui faisoit une cour assidue , & qu'on croyoit que la Dame le voyoit d'assez bon œil pour en faire bientôt son époux. Cet éclaircissement fut un coup de foudre pour mon père. Pour moi , je scus fort mauvais gré à l'homme qui vouloit paroître si bien instruit. J'eus

même l'imprudence de lui dire que je supposois trop de goût à *Milady* pour imaginer qu'elle pût faire un choix aussi ridicule. — Ridicule ! Monsieur, & pourquoi ? *Karpell* est immensément riche. Sçachez qu'il pourroit choisir parmi les plus belles femmes de toute l'Angleterre. Mon père prit alors la parole, pour dire qu'il ne croyoit pas que *Milady*, dans le choix d'un époux, bornât son ambition à une grande fortune. Dans tous les cas, reprit l'autre, mon cousin est son fait ; il a de l'esprit, de la tournure, &

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'une dame. J'aurois oublié ce qui venoit de se passer, si je n'avois vu que mon père en étoit beaucoup plus affecté que moi.

Le soir avant de rentrer dans ma chambre, on me remit un billet qui contenoit ces mots :

Vous êtes jeune, & dans le cas d'apprendre : quelqu'un qui voudroit vous donner une leçon, vous engage à vous trouver demain, à cinq heures du matin, sous les murs du parc, à droite ; munissez-vous de deux pistolets.

Le domestique attendoit une réponse, je dis qu'on pouvoit compter sur moi. Je ne doutai pas un instant, que cet appel ne fût le fruit du propos rendu à Monsieur *Karpell*. Quoique cette affaire fut, comme vous le pensez bien, la première de ma vie, je n'en fus point intimidé, j'avois trop d'honneur, pour hésiter à satisfaire le donneur de défi. Je ne redoutois pas qu'en instruisant *Mylord* de cette aventure, il s'opposât à mes desirs : je connoissois sa façon de penser, mais je voulus lui épargner des inquiétudes ; en conséquence, je ne lui en parlai pas. Craignant de n'être pas éveillé à l'heure convenue, & ne voulant pas mettre le laquais de mon père dans ma confiance, je ne me couchai point ; à quatre heures & demie j'étois au lieu du rendez-vous, avec les deux pistolets de *Mylord*, que j'avois chargés également. *Karpell* ne me fit pas attendre. Nous prîmes le champ convenable ; je lui dis de tirer le premier, il ajusta son coup, & me manqua ; je tirai le mien, & fus plus adroit, il tomba sans vie. Le bruit des deux coups porta jusqu'au château. *Milady* étoit

levée, & se dispoſoit à aller ſe promener. Elle accourut vers la porte d'où partoît le bruit. L'action que je venois de faire, quoique dictée par les loix de l'honneur, m'effraya au point que, ne pouvant me ſoutenir, je fus obligé de m'aſſeoir, peu éloigné du corps du malheureux *Karpell*; *Milady* arrivoit dans l'inſtant où je me trouvai mal : elle me crut mort, & jettâ des cris épouvantables. Cependant elle avança juſqu'à moi, ſe mit à genoux, & me prenant dans ſes bras, elle m'accabla de careſſes, qui me firent ouvrir les yeux. Je ne pus la voir dans un ſemblable état, ſans en être vivement ému. — Chèr enfant, me diſoit-elle, tu vis, que je ſuis heureuſe ! ta mort auroit infailliblement cauſé la mienne, mais dis-moi par quel haſard ? Je lui montrai le corps de *Karpell*. — Malheureux ! qu'avez-vous fait ? — J'ai défendu ma vie. Liſez. Je lui préſentai le billet qu'il m'avoit écrit la veille, & que j'avois dans ma poche. Ses yeux ſe radoucirent. — Tu n'es pas coupable, non, tu ne l'es pas. Mais quelle imprudence ! rentrons vite ; il faut partir. La famille de *Kar-*

pell est puissante par sa richesse, vous avez tout à craindre; consultons *Mylord Hill*, venez, ne perdez pas un tems précieux ».

Au premier mot, mon père demanda ses chevaux. Tout le monde dormoit encore. *Milady* écrivit à un de ses amis à *Newmarket*, une lettre qu'elle me remit, pour que je m'y rendisse aussi tôt. — Vous ferez, me dit-elle, en sureté chez lui, & nous allons, votre père & moi, travailler à vous justifier. Puis, profitant d'un moment où *Mylord* avoit le dos tourné, elle me dit tout bas. — Oubliez ce que le désespoir m'a fait dire. Je répondis en rougissant que je tâcherois de lui obéir. Elle me ferra la main, & nous montâmes en voiture. Nos chevaux nous conduisirent à la poste où mon père les fit rester, jusqu'à son retour; car il voulut m'accompagner.

L'ami de *Milady Monfort*, étoit dans une terre qu'on appelloit *Feru*, à six milles de *Newmarket*, nous y fûmes: il nous reçut parfaitement, & nous assura qu'il sçavoit un gré infini à *Milady*, d'avoir songé à lui dans cette circonstance. Il tranquillisa entièrement mon père, par la

certitude que j'étois chez lui aussi en sûreté que dans un pays étranger. Il eut la bonté d'approuver ma conduite, ce qui me fit grand plaisir. *Mylord Hill* étoit très-fâché de l'accident qui m'étoit arrivé ; mais il ne put dissimuler le plaisir qu'il éprouvoit , d'être défait d'un rival , & sur-tout , de voir par le peu de regrets que lui avoit donnés *Milady* , combien il lui étoit peu cher. Nos adieux furent tristes , & nous nous promîmes de nous écrire souvent.

En réfléchissant sur les événemens précédents , je ne pus me dissimuler que j'étois aimé de la belle *Monfort*. Si d'un côté mon amour-propre en fut flatté , de l'autre , je m'affligeois d'être le rival de mon père ; je ne pouvois douter qu'il n'en fût très-amoureux. Comme il étoit encore d'âge à plaire , & qu'il en avoit tous les moyens , je crus qu'il réussiroit facilement à me chasser du cœur de *Milady* , & à s'y placer lui-même.

La maison de *Mylord Sidley* ; chez qui j'étois , me parut extrêmement agréable ; il y rassembloit les gens les plus aimables des environs , il étoit veuf , sans enfans , & jouissoit d'un

assez gros revenu. Quoique n'étant plus de la première jeunesse, il en aimoit les plaisirs, & donnoit souvent des fêtes. J'étois connu chez lui, sous le nom de *M. Doubt*, fils d'un Négociant. On me donnoit dix-huit ou dix-neuf ans, parce que j'étois très-formé pour mon âge. Comme on me disoit riche, les jeunes demoiselles me voyoient de très-bon œil, & me faisoient même des avances. Naturellement froid, je voyois leur petit manège avec indifférence, & je m'en amusois.

Cependant mon affaire de *Spark* prenoit la plus mauvaise tournure. Les parens de *Karpell*, & sur-tout ce Cousin, qui étoit la première cause de tout le mal, demandoient justice à grands cris. Les sollicitations de mon père, celles de *Milady* restoient absolument sans succès. On menaçoit même mon père de lui intenter un procès, s'il ne me représentoit pas en tems & lieu. *Milady Monfort* en m'écrivant ces affreuses circonstances me faisoit sentir à combien de repentir expose une imprudente démarche : elle finissoit par me prier en grace de me cacher avec le plus grand soin, & de ménager des

jours qui lui étoient infiniment chers ; & , par apostille , vous trouverez ci-joint , me disoit - elle , un billet de banque , de trois cents livres *sterlings* , les pères se refusent quelquefois aux désirs de leurs enfans ; les meres sont plus tendres & plus indulgentes. Je veux vous servir de mère , j'en ai déjà la tendresse , & prétends en remplir les devoirs.

A - peu près dans le même tems , je reçus une lettre de mon père. Il me marquoit la même chose relativement à mon affaire , ensuite il entroit avec moi dans les détails de sa passion pour *Milady* dont j'avois vu aussi bien que lui les progrès. Si je n'avois juré , me mandoit-il , de ne jamais me remarier , & que *Milady* voulut accepter ma main , je regarderois le jour de mon union avec elle comme le plus beau de ma vie.

Dans ma réponse à *Milady*, je lui renvoyai son Billet , en lui disant que mon père fournissoit abondamment à mes besoins , que je n'en étois pas moins reconnoissant de son attention. Je la remerciai du soin qu'elle vouloit bien prendre pour moi , & j'ajoutai , que tant qu'elle s'intéresseroit à mon

fort, je ne perdrois pas l'espoir, puisqu'il étoit impossible qu'elle ne réussit pas dans toutes les affaires, dont elle vouloit bien se charger. Quant à *Mylord Hill*, je cherchai de mon mieux à lever son scrupule sur le vœu indiscret qu'il avoit fait, & qu'aucune considération ne l'obligeoit à tenir. Je le priai de tout employer pour faire son bonheur, en l'assurant que ce seroit contribuer au mien.

Je continuois à mener une vie très-douce chez *Mylord Sidley*. La saison des courses de *Newmarket* arriva; il ne voulut point y aller à cause de moi, prétendant que, si je l'accompagnois, je serois trop en vue dans un lieu où l'on abonde des Provinces même les plus reculées. Trouvant qu'il avoit raison, j'insistai pour qu'il me laissât seul dans sa terre, & qu'il ne se privât pas d'un plaisir, d'autant plus vif pour lui, qu'il possédoit les chevaux de la meilleure race, & qu'il étoit un des plus gros parieurs. Il céda à ma prière avec assez de peine; c'étoit sans doute un pressentiment de ce qui m'ariveroit pendant son absence.

J'étois seul depuis deux jours, lorsque je reçus une Lettre de mon père; elle sembloit être dictée par le plus

vio
aux
fac
son
Spa
fait
la
rép
un
j'es
pas
de
plu
un
jam
vou
acc
plai
pré
voi
l'éco
per
pos
revi
la p
mon
ress
le
train

violent désespoir. D'après mes conseils, auxquels il avoit cédé d'autant plus facilement qu'ils étoient d'accord avec son inclination, il s'étoit rendu à *Spark*, & sans autre préambule, il avoit fait à *Milady* l'aveu de son amour, en la priant de lui accorder sa main. Sa réponse fut désespérante. — Vous êtes un galant homme, lui dit-elle, que j'estime infiniment; je ne veux donc pas vous tromper : il m'est impossible de vous donner ma main : je ne suis plus maitresse de mon cœur; il est à un autre. N'espérez pas que je change jamais de sentiment. Je sçais ce que vous valez, aussi je vous offre mon amitié : acceptez-la, & vous me ferez grand plaisir; mais renoncez à toute autre prétention, ou nous cesserons de nous voir. Elle avoit fini de parler, & *Mylord* l'écoutoit encore. Son discours lui avoit percé l'âme; il lui promit de faire son possible pour remplir son ordre, & il revint chez lui le cœur nâvré, & dans la plus profonde tristesse : c'est en ce moment qu'il m'écrivait : sa Lettre se ressentait de sa position; elle me causa le plus violent chagrin; pour le distraire, je fus me promener dans la

campagne; je marchois la vue baissée, & tout entier à mes réflexions; le bruit de quelqu'un qui venoit derrière moi me fit lever les yeux; je vis une femme encore jeune, mais qui portoit sur sa figure l'empreinte de la douleur; elle marchoit avec peine quoiqu'assez vite. — Pourriez-vous me dire, *Mistrees*, le nom de ce Village que nous appercevons d'ici? — Il se nomme *Pool*. — Est-ce là où vous conduisez vos pas? — Oui, Monsieur, ou *Mylord*; car je ne sçais pas qui vous êtes. — Je ne suis pas *Mylord*; mais, ma Bonne, vous me paroissez bien pressée. — On ne sçauroit aller trop vite quand il s'agit de remercier sa bienfaitrice. — Quelqu'un de *Pool* vous a donc rendu un service? — Un service! Monsieur, la vie; & celle de mes trois petits enfans! Mon mari étoit en prison pour vingt livres, jamais je n'aurois pu payer une aussi forte somme: la fille du Vicaire de *Pool* a appris notre malheur; elle est venue elle-même à la prison de mon mari, a donné les vingt livres, & il a eu sa liberté. J'étois absente pour obtenir quelques secours d'un de nos parens, riche Marchand

de
me
que
gen
aise
pas
obli
J'al
lorf
mar
me
avo
de v
repe
bien
que
not
I
en f
de p
Vol
c'ef
E
tra
est
ma
jeu
elle
pay

de *Newmarket*. J'avois intéressé vainement sa sensibilité, & n'en avois obtenu que ces mots vagues, si usités par les gens qui n'ont jamais connu le malaise : *cela est malheureux, il ne falloit pas faire des dettes ; je ne puis vous obliger, étant moi même dans l'embarras.* J'allois revenir la mort dans le cœur, lorsque je reçus hier une Lettre de mon mari ; elle étoit datée de *Pool*, & il me marquoit que l'aimable *Miss Amélie* avoit satisfait son Créancier. Impatiente de venir la remercier, je n'ai pris aucun repos, & j'arrive bien fatiguée ; mais bien satisfaite de pouvoir dans quelques minutes embrasser les genoux de notre bienfaitrice.

L'action de la jeune *Amélie* m'intéressa en sa faveur, & je priai la bonne femme de permettre que je l'accompagnâsse. — Volontiers, Monsieur, vous la verrez ; c'est un ange pour la figure & le caractère.

Elle me raconta encore plusieurs traits de sa bienfaisance. — Le Vicaire est donc à son aise ? — Non, Monsieur, mais sa fille se prive de tout ce que les jeunes Demeiselles ont à profusion : elle est vêtue aussi simplement qu'une paysanne ; & quand son père lui donne

de l'argent pour s'habiller , elle regarde sa robe. — Elle n'est pas encore usée , dit-elle , ainsi je puis m'en passer dans ce moment ; & , sur le champ , elle va porter à des malheureux l'argent qu'elle a reçu de son père.

Nous arrivâmes à *Pool* : je suivis ma conductrice chez le Vicaire. *Miss Amélie* étoit dans le parloir. Dès que ma compagne l'aperçut , elle se jeta à ses genoux. — Vous n'y pensez pas , *Mistrees* , dit *Amélie* toute honteuse , relevez-vous donc , ou vous me ferez beaucoup de peine. — Je vous obéis , *Miss* , mais comment vous témoigner toute ma reconnoissance ? — En allant vite embrasser votre mari , qui se meurt d'envie de vous voir. — J'y cours , *Miss*.

Elle lui baïsa la main , & sortit. L'action de cette femme avoit empêché *Amélie* de me voir. Jugez quelle dû être sa surprise en se trouvant seule avec un jeune homme qu'elle ne connoissoit pas. Je m'approchai d'elle très-respectueusement ; je la priai de m'excuser si j'avois pris la liberté de venir chez elle : j'ajoutai que , d'après les éloges que la femme qui venoit de

fortir m'avoir faits d'elle, je n'avois pu résister au desir de connoître une personne aussi parfaite. — Cette femme exalte beaucoup trop, Monsieur, une action simple, & que tout le monde eût faite à ma place. — Une pareille modestie, *Miss*, augmente mon estime & mon admiration. Elle me fit un salut, puis se levant : — Monsieur desirerois sans doute parler à mon père, je vais le faire avertir ; il n'est qu'à deux pas.

Elle me quitta sans me donner le tems de répondre. J'étois fort embarrassé de ma personne. En effet, disois-je, ma visite est fort ridicule : cependant l'état du Vicaire le met dans le cas de recevoir tout le monde, même les étrangers ; je me décidai donc à lui dire la vérité. Il arriva : son accueil dissipa mon embarras. Je n'ai, de ma vie, vu une figure plus faite pour inspirer la confiance. Sa fille lui avoit sans doute appris le hazard qui m'avoit amené chez lui ; il ne m'en parla pas : nous fîmes quelques tours de jardin, puis il m'engagea à prendre quelques rafraîchissemens : j'acceptai un verre de syrop de groseilles, que la belle

Amélie me présenta elle-même Dans ma conversation , je témoignai à Monsieur *Blanfort* mon étonnement de ce que je ne l'avois point vu chez *Mylord Sidney*. — Rien pourtant de plus simple , Monsieur , ma fortune est si médiocre , qu'elle ne me permet pas de frayer avec les grands Seigneurs des environs. *Mylord Sidley* nous a fait l'honneur de nous prier d'assister aux fêtes qu'il donne : j'ai proposé à *Amélie* de l'y conduire , mais heureusement elle pense comme moi ; elle manque de tous les attirails de toilette ; il eût fallu se les procurer ; cette dépense extraordinaire l'auroit privée de mille plaisirs qu'elle prise beaucoup plus que les fêtes. Elle danse les soirs avec les filles du village ; ces bals , pour n'avoir point d'apprêts , n'en sont pas moins agréables. — Cette manière de penser , dis-je à Monsieur *Blanfort* , fait honneur à la raison de *Miss Amélie*.

Ma visite duroit depuis une heure : je pris congé du père & de la fille , en leur demandant la permission de les voir quelquefois. — J'ai si bonne opinion de votre caractère , me dit Monsieur *Blanfort* , que je consens de grand

cœ
nou
tou
nou
teau
tou
que
les
Vo
tel
à M
je n
vou
Vo
—
de
salu
con
fanc
J
à lu
pas
rois
vis
pas
My
qu'e
con
diso

cœur à votre proposition. Venez chez nous , venez-y souvent ; vous y ferez toujours reçu avec plaisir ; mais évitez-nous les visites des personnes du château. Je le rassurai , en lui disant que tout le monde étoit à *Newmarket* , & que j'avois préféré , au plaisir de voir les courses , celui de rester seul. — Voilà qui prouve assez que vous êtes tel que je vous ai jugé : refuser d'aller à *Newmarket* dans le tems des courses ! je n'en veux pas sçavoir davantage : vous ferez mon ami , mon bon ami. Votre nom , s'il vous plaît. — *Doubt*. — Mon cher *Doubt* , je vous aime déjà de tout mon cœur : il m'embrassa. Je saluai *Amélie* , & revins à *Féru* , bien content de mes nouvelles connoissances.

Je répondis à mon père , & cherchai à lui donner un espoir que je n'avois pas ; car la réponse de *Milady* me paroissoit positive & sans appel. J'écrivis aussi à *Milady* ; je ne lui cachai pas que j'étois instruit de l'amour de *Mylord* , de sa demande , & du refus qu'elle lui avoit fait de sa main. Je la conjurai , au nom de l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi , de ne pas rendre

mon père malheureux ; que d'ailleurs , puisqu'elle vouloit que je la regardâsse comme ma mère , il falloit donc commencer par en prendre le titre.

Je n'espérois pas grand succès de ma Lettre , mais je regardois comme un devoir de l'écrire.

J'allois tous les deux jours à *Pool* ; bientôt j'y fus tous les jours. Monsieur *Blanfort* me regardoit comme son fils , & *Amélie* me traitoit comme son frère. Cette jeune personne , quoique belle , ne m'avoit point inspiré d'amour ; cependant je la voyois avec plaisir ; de son côté , elle me témoignoit tant d'amitié , que j'aurois regardé comme une ingratitude de ne pas la payer de retour. L'habitude de nous voir fit naître la familiarité ; je lui dérobois innocemment de légères faveurs ; avec la même innocence elle m'agaçoit : devois-je craindre que de pareils jeux fussent un jour la cause des regrets les plus vifs ?

Monsieur *Blanfort* fût mandé par l'Évêque d'*Ély* , pour lui rendre compte d'un objet dont il étoit chargé. Il croyoit être assez sûr de la sagesse de sa fille , pour ne pas m'interdire sa maison

maison pendant son absence. J'y fus donc comme à mon ordinaire. Je m'aperçus avec inquiétude que *Miss Blancfort* devenoit triste. Je crus que l'absence de son père caufoit son chagrin, & je ne lui en parlai pas.

Un jour que j'avois précédé l'heure à laquelle j'avois coutume de venir, je la trouvai à quelques pas de chez elle, qui aidait la marche d'un homme yvre. Je voulus me charger de ce malheureux. — Non, non, me dit-elle, il faut épargner à sa femme l'humiliation de voir un étranger instruit de la conduite de son mari. Allez m'attendre à la maison, je serai bientôt de retour.

Je m'y rendis. En entrant dans la salle, je vis l'écritoire sur la table, & à côté une Lettre qu'*Amélie* avoit commencée. Un mouvement de curiosité, dont il me fut impossible de me défendre, me porta à la lire. Jugez quel fut mon étonnement, quand je vis qu'elle n'avoit que moi pour objet. *Amélie* m'y faisoit l'aveu du plus tendre amour. Je descendis au jardin, pour qu'elle ne crût pas que j'avois touché à ses papiers, & j'y étois depuis une demi-

heure, quand elle vint m'y trouver. Elle étoit rouge, & sembloit chercher à deviner dans mes yeux si j'avois vu sa Lettre. J'étois un peu ému; elle s'en apperçut, & me demanda, en tremblant, si j'étois venu de suite au jardin? J'ai toujours eu le mensonge en horreur; j'hésitai à répondre: enfin, je lui dis que j'avois passé dans la salle. — Et vous y êtes - vous arrêté? — Oui, *Miss*. — O ciel! vous avez donc lû.... — Oui. — Vous allez me mépriser! Et elle se mit à pleurer. Je tombai à ses genoux, en la priant d'oublier mon indiscretion. — Oubliez plutôt mon égarement.

Ses larmes l'embellissoient: j'étois jeune, elle m'aimoit; que de raisons pour être foibles! Nous le fûmes. Hélas! pourquoi des momens si doux font-ils suivis de regrets?

En revenant à nous j'aurois peine à dire lequel des deux se livra le plus au désespoir. *Amélie* ne me fit aucun reproche, elle s'accusoit d'être seule coupable. Pour moi, je me regardois comme un monstre abominable. Nous gémîmes ensemble sur notre égarement. *Amélie* avoit dans son amour un sujet

de consolation qui n'existoit pas pour moi ; je n'avois pour elle que le sentiment d'une amitié fraternelle. Afin d'expié en quelque façon l'énormité de notre faute, nous nous imposâmes la privation de ne pas nous voir jusqu'au retour de Monsieur *Blancfort*.

Trois jours étoient à peine écoulés quand je reçus une Lettre d'*Amélie*. Elle me marquoit qu'en renonçant à me voir elle avoit promis plus qu'elle ne pouvoit tenir, & que si je ne venois pas le même jour, je la trouverois malade, & peut-être morte. Je m'y rendis au même instant : *Amélie* me fit toutes sortes de remerciemens, d'avoir acquiescé à ses desirs ; tant il est vrai, que le violent amour change absolument le caractère. *Miss Blancfort*, la modeste *Miss Blancfort*, que l'on citoit à toutes les filles des environs comme un modèle de sagesse, étoit devenue l'amante la plus emportée.

Monsieur *Blancfort* revint au bout de trois semaines, il me revit avec plaisir & me combla d'amitié. L'infortuné ne sçavoit pas qu'il caressoit un serpent qui venoit de lui percer le sein. Quel changement son absence

avoit causé dans sa maison ! Il y avoit laissé une fille vertueuse , un ami sincère ; il y retrouvoit une fille qui ne reconnoissoit plus que les loix de l'amour , & un perfide qui avoit abusé de sa confiance.

Rarement un crime reste impuni. Notre faute eut une suite terrible , quoique naturelle. *Amélie* me fit en pleurant l'aveu de son état. Cette découverte me fit faire de sérieuses réflexions. Je ne voyois de réparation que la proposition de ma main , & j'y avois la plus grande répugnance ; ce n'étoit ni l'état de *Monsieur Blancfort* , ni son peu de fortune qui m'arrêtoit ; mais il me sembloit que pour être heureux en ménage , il falloit avoir plus que de l'amitié pour sa femme ; & *Amélie* , comme je l'ai déjà dit , ne m'avoit inspiré que ce dernier sentiment.

L'arrivée de *Milord Sidley* m'empêchoit d'aller aussi souvent à *Pool* que pendant son séjour à *Newmarket*. *Miss Blancfort* s'attristoit de ne pas me voir , & se désoloit de sa situation. Le moyen d'alléger ses maux , étoit de mettre auprès d'elle une personne en qui elle put avoir confiance : en conséquence je

jettai les yeux sur ma nourrice : elle demeuroit chez mon père , & l'amitié qu'elle avoit pour moi me fit présumer, avec raison, que je pouvois entièrement disposer d'elle. Je lui écrivis , & l'engageai à chercher un prétexte pour quitter *Mylord* , fans qu'il put ſçavoir où elle alloit ; & de ſe rendre ſur le champ à *Feru*. Cette bonne femme, qui m'avoit toujours aimé comme ſon propre fils , n'héſita pas à me ſatisfaire : peu de jours après , je la vis arriver. Au récit de ma malheureuſe aventure, *Mifrees Brown* leva les yeux & les mains au Ciel. — Quelle faute , mon cher Maître , quelle faute ! Pauvre fille ! la voilà déshonorée , perdue , ſi vous ne l'épouſez pas. — Mais , ma Bonne , je ne l'aime point aſſez pour lier mon fort au ſien. — C'étoit avant d'abuſer de ſa foibleſſe , mon cher fils , qu'il falloit faire ces réflexions. — Je ſens que j'ai commis une grande faute. — Oh ! oui , bien grande ; mais puifque vous dites que la Demoifelle eſt belle & vertueuſe , que ſon père a un état honnête ; je ne vois pas pourquoi vous ne voudriez pas en faire votre femme. — Je vous répéterai ce que je viens

de vous dire : *Amélie* ne m'inspire que de l'amitié. — Ce sentiment peut lui suffire. — Mais il ne me suffit pas à moi ; ainsi toutes remontrances feroient inutiles ; elles ne feroient qu'aggraver mes tourmens , sans remédier au mal. Tout ce que j'exige de vous , chère nourrice , c'est de consoler *Amélie* , & de lui dire que je ne suis pas libre de disposer de ma main : sur-tout , cachez son état à son père ; je vous présenterai dans leur maison comme une veuve qui desire se mettre en pension chez des gens honnêtes & doux.

Dès le même jour je me rendis à *Pool*. Ma proposition fut acceptée de Monsieur *Blancfort* sans aucune difficulté. *Amélie* , que je prévins , me remercia de lui procurer une amie qui l'aideroit à supporter ses chagrins. *Mistrees Brown* fut installée dès le lendemain dans la maison du Vicaire.

Mylord Hill m'écrivait souvent. Il lui avoit été impossible de vaincre son amour pour *Milady Monfort* ; & , comme il ne pouvoit s'empêcher de lui en parler , elle avoit pris le cruel parti de se soustraire à sa vue. Ce dernier événement , en lui ôtant tout es-

poir, le rendoit le plus malheureux des hommes. Il me mandoit aussi que mon affaire prenoit une bonne tournure, quoiqu'elle fût encore loin d'être terminée.

Milady Monfort, de qui je reçus aussi plusieurs Lettres, me marquoit qu'elle étoit très fâchée de l'amour de mon père, puisqu'il lui seroit impossible de pouvoir jamais y répondre. Sans me dire précisément que j'étois l'obstacle aux desirs de *Mylord*, il m'étoit facile de le deviner; j'éluois toujours de répondre aux phrases trop claires : elle s'en appercevoit ; mais imaginant, sans doute, que mon indifférence provenoit de ma grande jeunesse, elle attendoit patiemment que l'expérience développât mes idées : elle se flattoit qu'alors je sentirois le prix de sa conquête.

Je n'étois pas, comme vous voyez, dans une position très-tranquille. D'un côté, tourmenté par mes remords, & ayant sans cesse sous les yeux le spectacle d'une jeune infortunée qui gémissoit continuellement : d'un autre, mon père malheureux par moi ; car, quoique je fusse la cause innocente de

ses peines , je ne me les reprochois pas moins. Tant de tribulations prîrent enfin sur mon caractère. *Mylord Sidley* , qui m'aimoit beaucoup , chercha à en pénétrer le sujet. Ma confiance ne put aller jusqu'à le lui apprendre : je me contentois de lui dire que la lenteur de mon affaire , qui me forçoit à vivre séparé de mon père , étoit la cause de ma tristesse. Il me crut , ou feignit de me croire.

Je n'étois point encore au terme de tous mes maux : il me manquoit de perdre l'auteur de mes jours : ce malheur m'arriva. *Mylord Hill* ne put supporter les refus de *Milady* : son cœur , vivement ulcéré , communiqua son venin à tout l'individu ; une jaunisse affreuse se répandit dans son sang , déjà brûlé par l'ardeur de sa passion : il succomba , & mourut généralement regretté. Ce fut son valet-de-chambre qui vint m'apporter cette terrible nouvelle. Je ne puis exprimer à quel point j'y fus sensible. Plusieurs jours se passèrent sans que mes idées pussent se fixer sur aucun objet. Cet état fit place à un plus cruel. Je pleurai ; je m'arrachai les cheveux : on fut obligé de

me garder à vue. *Mylord Sidley*, qui ne m'avoit point quitté d'une minute, essaya de me consoler. Sa tentative fut long-tems vaine. Le tems, pourtant, & les sages leçons de mon hôte, calmèrent un peu mon désespoir.

Il étoit nécessaire de mettre de l'ordre dans mes affaires : je consentis à en faire l'examen ; mais comme je ne pouvois pas vérifier les choses par moi-même, je donnai une procuration au valet-de-chambre de mon père, homme honnête & sûr, pour faire en mon nom tout ce qui seroit convenable. Je lui enjoignis de vendre tout le bien que j'avois dans la province, ne voulant pas retourner dans un lieu qui me rappelleroit sans cesse un souvenir trop cher.

Les tribulations que je venois d'éprouver, m'empêchèrent de pouvoir aller à *Pool*. *Amélie* s'imagina que je l'avois oubliée, & se livra aux tourmens que pouvoit faire naître une pareille idée, dans une imagination vive & exaltée. *Mistrees Brown* ne put parvenir à la calmer, encore moins à lui donner de l'espoir. Sa tête se dérangeoit. Tour-à-tour, furieuse ou mé-

lancolique , elle n'écoutoit rien. Enfin , sans consulter son amie, elle fut se jeter aux genoux de son père , & lui avoua notre faute & son état. Ce coup fut terrible pour Monsieur *Blancfort* : il voulut cacher l'impression qu'il recevoit , & s'employa à consoler sa fille qu'il voyoit hors d'elle-même. Les grandes douleurs concentrées causent un très-pernicieux ravage. Monsieur *Blancfort* en fut la preuve. En quittant *Amélie* , une fièvre ardente s'empara de lui , il se retira dans sa chambre , où ayant fait venir *Mistrees Brown* , il lui raconta le malheur qui venoit de fondre sur sa maison. Il ne lui échappa pas une plainte contre moi, pas un murmure contre sa fille. — Chère *Mistrees Brown*, je sens que je ne pourrais survivre à ce funeste accident : avant ma mort veuillez me promettre que vous n'abandonnerez pas l'infortunée..... Une foiblesse lui coupa la parole. *Mistrees Brown* courut chercher le Chirurgien du village : mais , Dieu ! à son retour , quel spectacle s'offrit à ses yeux ! *Amélie* sur le lit de son père , où il la retenoit de toutes ses forces. L'une & l'autre couverts

du sang qui sortoit d'une blessure qu'*Amélie* avoit au sein. — Au nom de Dieu, s'écrioit Monsieur *Blancfort*, venez sauver ma fille de son désespoir. Mes forces m'abandonnent : je succombe.

Le Chirurgien s'empara de la jeune *Miss*, dont les yeux ouverts & fixés, annonçoient l'égarement. On la conduisit dans une chambre séparée ; & le Chirurgien s'occupa de l'état de Monsieur *Blancfort*.

Mistress Brown m'envoya au même instant un exprès, & m'engagea à le suivre, sans perdre de tems ; son récit me fit frémir : Je lui donnai à peine le tems d'achever. J'envoyai chercher le Chapelain de *Lord Sidley*. Dès qu'il fut arrivé, je montai avec lui dans la chambre d'*Amélie* ; elle étoit revenue à elle. Je lui expliquai les raisons qui m'amenoient à *Pool*, & le suppliai de m'accompagner chez son père. Dès qu'il m'aperçut, il frémit. Je conduisis *Amélie* devant son lit, & nous mettant l'un & l'autre à genoux, je lui demandai comme une grace de vouloir bien m'accorder la main de

sa fille. A ces mots , sa physionomie sombre & pâle prit le caractère de la joie. Il fixa sa fille ; & lui tendant sa main : — *Amélie* , c'est à toi de répondre. Monsieur nous fait beaucoup d'honneur. L'acceptes-tu ? — De tout mon cœur , si mon père y consent. — Hé bien , mes enfans , soyez unis.

Je fus chercher le Chapelain qui étoit resté dans une chambre. *Mistrees Brown* profita de ce moment pour instruire le Vicaire de mon véritable nom , & de mes qualités. — Un moment , reprit-il , en me voyant rentrer. Êtes-vous libre de disposer de vous ? — Absolument : la mort de mon père me rend maître de mes actions.

Le Notaire qu'on avoit fait appeller entra dans ce moment : je lui dictai ce qui suit :

Edward , Chevalier *Hill* , libre par la mort de son père , héritier du nom , des titres & de la fortune de sa famille , épouse *Miss Amélie Blancfort* , & lui donne en Douaire sa terre de *Neill* , située dans la Province de *Gall* , rapportant huit cents livres *sterlings* de revenu , & estimée douze milles livres. Il s'engage en outre , à

faire par chaque année , deux cens livres à Monsieur *Blancfort* , son beau-père. Je signai cet acte : *Amélie* en fit autant. Monsieur *Blancfort* ouvroit les yeux avec un air d'étonnement , & d'incertitude. — Croyez , mon père , que je n'en impose sur rien : finissons maintenant la cérémonie du mariage. Le Chapelain s'approcha , & m'unit pour jamais à *Amélie*.

Dès que tout fut terminé , je priai qu'on me laissât seul avec ma femme & son père. Je leur racontai mon histoire & la raison qui m'avoit fait changer de nom. *Amélie* m'écoutoit : tout-à-coup je la vis changer de couleur ; puis entier dans un excès de fureur difficile à concevoir.

Depuis ce jour elle n'a recouvré la raison que par intervalles , encore ont-ils été très-courts. L'enfant qu'elle portoit dans son sein est venu mort au monde ; mon beau-père n'a survécu que trois mois à l'accident arrivé à sa malheureuse fille. En quittant la vie , il m'a prié d'avoir pitié de cette infortunée , & de ne jamais l'abandonner. J'ai promis , & tiendrai parole. J'ai acheté un bien dans les environs

de *Newmarket*. Sa situation est agréable : j'y ai conduit moi-même *Amélie*. L'espoir de la voir guérir m'avoit décidé à rester quelque tems avec elle ; mais comme son mal augmentoit , plutôt que de diminuer , j'avois pris le parti d'aller à *Londres* ; je pouvois y paroître sans crainte. Mon affaire avec *Karpell* étoit arrangée depuis quelque tems , grace aux soins de *Milady Monfort*. Cette femme aimable avoit été informée de mon mariage ; son zèle à me servir n'en étoit pas diminué. Elle m'avoit écrit qu'elle attendoit avec impatience que je fusse hors de toute inquiétude , pour aller voyager en France , dans l'espérance que l'éloignement me chasseroit de son souvenir.

Joignez à ce que vous venez d'entendre , mon cher *Bodley* , l'amour que m'a inspiré *Nancy*. Ce sentiment , que ma raison condamne , puisque lié déjà par des liens indissolubles , je ne pouvois pas lui en faire l'aveu ; & jugez à quels affreux tourmens mon cœur est livré ».

Je ne connois point d'être , mon cher *Jarvis* , plus intéressant que ce malheu-

reux Chevalier. Sa franchise , sa douceur , son honnêteté , le font aimer au premier abord ; je suis certain que vous le jugerez comme moi ; il ne faut qu'un instant pour l'apprécier.

Cette Ville est beaucoup moins propre que je le croyois à la solitude , si nécessaire à ma position. Les promenades sont très-fréquentées , & la curiosité fort grande : mon titre d'*Anglois* me donne de l'importance aux yeux de tous les habitans. Si je paroissais quelque part , on me regarde avec une attention qui me fâche ; en sorte que je me suis décidé à ne plus me promener que de grand matin.

Les malheurs dont je suis assailli depuis un certain tems , m'ont tellement absorbé , ils ont tellement pris sur mon humeur , qu'il me seroit impossible de vivre dans aucune société. Tout le monde m'est à charge. Je ne goûte pas un plaisir ; je n'en connois pas un : enfin , mon aimable Mentor , sans le peu d'espoir qui me reste , la vie me seroit un fardeau dont je me déferois bien vite. Je conçois facilement qu'on puisse désirer & se donner la mort , quand la source du bonheur

est tarie. Je me garderois bien d'écrire ainsi à un François ; ils ne combinent pas comme nous , & regardent comme une lâcheté de ne pouvoir supporter de grands maux. Un Anglois , au contraire , croit commettre un acte de bravoure , en terminant des jours qui lui sont insupportables. Sur cet article , je ne démens pas ma patrie. Chère *Nancy* , c'est à toi que je sacrifie le desir que j'ai de mourir ! Puissai-je un jour pouvoir te dire : c'est de toi que je tiens la vie & le bonheur.

Adieu , mon cher *Jarvis* ; si vous voulez charmer mes douleurs , écrivez-moi souvent ; sur-tout apprenez-moi que vous êtes heureux.

RICHARD BODLEY.

De Bruxelles , ce.....17



LII^{me} LETTRE.

NANCY BODLEY,
à Miss FANNY RAMCEY;
à Londres.

MON fort est encore changé , ma chère *Fanny* ; je ne suis plus chez la bonne *Mistrees Grays* : il a bien fallu céder aux instances de *Milady Granby* , qui desiroit m'avoir avec elle à titre d'amie. Voici le hasard qui m'a procuré cette agreable connoissance.

Mallé fut un jour chargée par sa cousine d'aller porter chez *Milady Granby* , des glands & des cordonnets de Polonoises qu'elle avoit commandés. Comme on l'annonçoit , *Milady* ordonna qu'on fit entrer. — Approchez , ma fille : cela est parfaitement fait. Quel en est le prix ? — Une demi-guinée , *Milady*. — Assurément , vous mettez votre travail à une valeur bien médiocre. Recevez cette *guinée* comme un encouragement à vos talens. — Je

remettrai la gratification de *Milady* à celle qui l'a méritée. — Comment, ce n'est donc pas vous qui faites ces jolis ouvrages ? — Non, *Milady*, ils sont d'une jeune personne qui les avoit appris pour un tout autre usage. — Elle a donc éprouvé quelques révolutions dans sa fortune ? — Oui, *Milady*. — Si je pouvois lui être utile, je le ferois de grand cœur ; amenez-la. — Il me seroit impossible ; elle ne sort jamais, & je suis sûre qu'elle ne me pardonneroit pas le peu que je viens de dire à *Milady*. — En ce cas, j'irai moi-même la voir : procurez-moi l'occasion de l'entretenir : elle est malheureuse, c'est une raison pour m'intéresser. Où loge-t-elle ? — Chez *Mistrees Grasse*. — Cela suffit, ma fille, elle aura ma visite aujourd'hui.

A son retour, *Mallé* me raconta ce qui venoit d'arriver. Je la réprimandai très-fort sur son bavardage, en l'assurant que je voulois me cacher à tout le monde.

Nous étions dans la chambre de *Mistrees*, & je me disposois à monter chez moi, lorsque la porte s'ouvrit, & me fit voir l'hôtesse avec une très-belle

Dar
Gra
ou
con
s'ap
mai
siég
—
Mif
là l
fille
heu
de v
s'il
cha
& j
parl
enc
vrai
droi
don
ne f
fi p
Je v
figu
faite
tre
Je n
vous

Dame. *Mallé* s'écria : — C'est *Milady Granby* ! Incertaine si je m'en irois , ou si je resterois , je dûs avoir ma contenance bien embarrassée. *Milady* s'approcha de moi , & , me prenant la main d'un air caressant , elle avança un siège , & me fit asseoir à côté d'elle. — Ma présence semble vous gêner , *Mifs* , croyez pourtant que ce n'est pas là le but que je m'en propose. Cette fille m'a dit que vous n'étiez point heureuse ; j'ai , sur le champ , désiré de vous connoître , pour partager , ou , s'il étoit possible , pour alléger vos chagrins. — *Milady* est bien bonne.... & je suis reconnoissante..... — Vous parlez de reconnoissance , & je n'ai encore rien fait pour la mériter : il est vrai que je serois fort aise d'avoir des droits à la vôtre. Voulez-vous m'en donner ? — En vérité , *Milady*..... je ne sçais que répondre.... je m'attendois si peu.... Excusez mon embarras. — Je veux le faire cesser : votre aimable figure , la modestie charmante que vous faites paroître , en un mot , toute votre personne m'inspire un vif intérêt. Je ne vous demande pas le hasard qui vous a fait tomber dans un état si peu

digne de vous ; par la suite , & quand nous nous connoîtrons davantage , si vous me croyez digne d'avoir votre confiance , j'en recevrai les preuves avec empressement : en attendant , belle *Miss* , venez loger avec moi ; songez bien que je vous offre une amie , & non une maitresse. — Mille remercimens , *Milady* , je sçais apprécier l'agréable invitation que vous voulez bien me faire ; mais je ne puis l'accepter. Ma position actuelle ne me permet pas de vivre dans le grand monde. Mon sort peut changer ; alors je pourrai vous prouver qu'en voulant m'obliger , vos bienfaits n'étoient ni perdus , ni mal placés. — Vous ne vous refuserez point à mes desirs en alléguant une raison qui ne peut être d'aucune valeur à mes yeux. Qui vous parle du grand monde ? D'abord , ce n'est point là mon genre de vie ; ici comme ailleurs , je me suis faite une société choisie & peu nombreuse. En outre , vous ferez maitresse de vivre à votre fantaisie. Si vous vous décidez à une grande solitude , je vous proteste d'avance qu'elle ne sera troublée que par moi. Allons , *Miss* , acquiescez à ma de-

mar
—
Gra
très
vou
de
Hé
dan
rois
clin
reut
ami
une
fille
garc
c'est
cont
fir !
Adie
& j
E
Dan
noit
vez
Gra
ses b
enco
lady
quit

mande, &, dès ce soir, je vous emmène.
 — Comment, *Miss*, dit alors *Mistrees*
Grafts, vous hésitez ? Je serois sûrement
 très-fâchée de vous perdre, mais je dois
 vous représenter le tort que vous avez
 de refuser l'offre de *Milady Granby*. —
 Hé bien, *Mistrees*, je n'en aurai pas
 dans cette occasion ; aussi-bien, au-
 rois-je trop de peine à résister à l'in-
 clination qui me porte vers la géné-
 reuse *Lady*. — En ce cas, ma bonne
 amie, je viendrai vous prendre dans
 une heure. Puis montrant *Mallé* : cette
 fille semble vous être fort attachée ;
 gardez-la à votre service. — *Milady*,
 c'est trop de bonté : vous me voyez
 confuse. — De me faire un grand plai-
 sir ! cela n'est pas généreux à vous.
 Adieu, *Miss*, je ne vais qu'à deux pas,
 & je suis à vous.

En la reconduisant, cette aimable
 Dame me remit une bourse qui conte-
 noit vingt-cinq *guinées*. — Vous pou-
 vez devoir quelque chose à *Mistrees*
Grafts ; d'ailleurs, il faut récompenser
 ses bons procédés pour vous. Je répéterai
 encore en rougissant : — En vérité, *Mi-*
lady, c'est trop. Comment jamais m'ac-
 quitter ? — En ne m'en parlant de la vie,

Elle étoit déjà au bas de l'escalier :
— Voilà bien , s'écria *Mallé* , la plus
charmante personne que je connoisse !

Sa cousine nous assura que cette
grande Dame étoit connue par ses gé-
nérosités. — Elle vient ici tous les ans ,
& y laisse toujours des preuves de sa
bienfaisance.

Je m'attendois si peu à un semblable
événement , que je ne pus que garder le
silence. — Allons donc , *Miss* , dit en
sautant *Mallé* , réjouissez-vous de votre
bonne fortune. Que signifie cet air pen-
sif ? — Il signifie ma surprise & mon
admiration. Tenez , *Mistrees* , voilà ce
que *Milady* m'a chargée de vous re-
mettre , comme une preuve de ma
reconnoissance ; c'en est une , non équi-
voque de ses bontés. — Gardez , *Miss* ,
ce généreux don ; je n'en ai que faire.
— Mais , je vous dois beaucoup d'ar-
gent. — Eh ! non , vous ne m'en devez
point du tout. Je n'ai jamais été assez
heureuse pour pouvoir vous en faire
accepter. — Mais , *Mistrees* , ces em-
plettes. — Elles sont si peu consé-
quentes. — Mais , la chambre que j'oc-
cupe , vous l'auriez louée à un autre.
— Mais , mais ; combien vos mais

m'in
pas
pu
l'exi
plus
Il
ne f
dite
rosse
votr
Wil
je ne
M
effet
en c
j'en
Mist
M
me
au fi
com
Miss
ai an
une
les
donn
nous
expo
voye

m'impatientent. Vous ne voulez donc pas pas me laisser la satisfaction d'avoir pu vous être utile. *Miss*, puisque vous l'exigez, je prends une guinee; c'est plus qu'il me revient.

Il fallut bien en passer par-là. *Milady* ne se fit point attendre. Avant l'heure dite, elle étoit de retour. — Mon carrosse est là-bas; venez, chère *Miss*; quel est votre nom, ma bonne amie? — *Nancy Wilking*, (ce nom me vint à la bouche; je ne voulois pas dire le véritable.)

Mistress voudra bien envoyer vos effets. — Hélas, *Milady*, ils consistent en ce que j'ai sur moi. — Tant mieux, j'en aurai plus de plaisir à.... Adieu, *Mistress*, vous viendrez nous voir.

Milady se fit conduire chez elle, & me montrant un appartement contigu au sien : — Voilà, me dit-elle, le plus commode qu'il y ait ici. Songez, chère *Miss*, que vous êtes chez vous. Je vous ai annoncée dans ma maison comme une de mes parentez qui vient prendre les eaux pour sa santé. Cette porte donne dans ma chambre à coucher; nous pourrons nous voir sans vous exposer à la vue des Étrangers. Vous voyez que vous pourrez choisir le genre

de vie qui vous conviendra le mieux. Voulez-vous bien que votre Femme-de-Chambre me suive un moment ?

Une demi-heure après je vis rentrer *Mallé*. Elle étala à mes yeux une poignée d'or. — Voilà ce qu'on vient de me donner, *Miss*, pour monter votre garde-robe. On m'a chargée de ne rien ménager, pour que les emplettes soient riches & de bon goût. Je dois ensuite enfermer le tout dans un coffre, & le faire apporter comme venant de la diligence. Ce sont mes ordres ; &, certes, je ne les passerai pas.

Comblée des attentions de *Milady*, j'engageai *Mallé* à ménager la bourse de cette respectable Dame, & à ne prendre que des choses modestes, & de peu de valeur. Ne vous mettez pas en peine, *Miss* ; je défie à une Princesse d'être mieux mise que vous le ferez dans trois heures.

La folle ne voulut pas m'écouter, & sortit en courant de toutes ses forces.

A l'heure du dîner *Milady* vint elle-même me chercher. Nous sommes seules, ma bonne amie, & nous le ferons jusqu'à l'instant où le monde
ne

n
M
de
fa
m
Na
be
fer
ma
fa
fâ
I
ren
gen
cou
Ja
ma
E
press
E
à M
Nanc
mais
d'une
Et
ment.
toilette
la vôtr
agissez
II.

ne vous fera pas de peine. — Bon Dieu, *Milady*, que je suis honteuse de vous donner tant d'embarras ! Suis-je donc faite pour que vous vous gêniez pour moi ? — Je ne me gêne pas, chère *Nancy*, le monde n'est nullement un besoin pour moi ; mais, venez, on a servi. N'allez pas oublier que vous êtes ma cousine. Plus de *Milady*. Je pressai sa main contre mon sein, & nous passâmes dans la salle à manger !

Le titre de parente de *Milady* me rendit un objet important pour ses gens. — *Jacques*, je vous donne à ma cousine, songez à la servir avec zèle.

Jacques se plaça sur le champ derrière ma chaise.

Et il faut voir le respect & l'empressement avec lequel il me servit.

En sortant de table on remit un billet à *Milady*. — Je me proposois, belle *Nancy*, de passer la journée avec vous ; mais, *Milady d'Aigremont*, m'a mise d'une partie ; un refus pourroit la fâcher.

Et ce seroit me désobliger sensiblement. — En ce cas, je vais faire ma toilette. Regardez cette maison comme la vôtre. Lisez, travaillez ; en un mot, agissez en maîtresse. — Je demandai à

II. Partie.

E

Milady la permission d'écrire à une amie de *Londres*. — Permission ! *Milady* ! Ma cousine , vous me traitez avec un grand cérémonial ; cela me fait de la peine. — Je tâcherai d'oublier les mots qui vous déplaisent.

En rentrant dans ma chambre , je trouvai *Mallé* occupée à faire passer deux coffres , & tout de suite elle les ouvrit pour en tirer une grande quantité de linges , de dentelles , d'étoffes , &c.... J'ai averti une Couturière , me dit-elle , elle viendra demain ; elle nous livrera deux robes , & le reste dans deux jours. — *Mallé* , vous êtes folle ; voilà une pacotille énorme , *Milady* peut , avec raison , m'accuser d'indiscrétion. — Vous n'y pensez pas vous même , *Mifs* ; songez bien , je vous prie , que c'est moi qu'on a chargée de la commission , & que vous n'êtes pour rien dans tout ceci. Comment ! Vous faites la mine ? Voilà ce que c'est que de trop bien faire. On vous gronde. — Allons , *Mallé* , ne vous fâchez pas. J'approuve tout , êtes - vous contente ? — Bon cela ! encore passe quand on parle ainsi. — Allez dîner , ma chère , je vais écrire. — Dîner ! j'ai bien autre chose à faire !

C
d
v
pa
je

re
fir
he
con
m'e
sca
Ma
l'ob
suis
cont
dit
Car
& ce
pou
accue
incon
rente
de M
suade
Au
de ma
Pourqu
Si elle

Qui est-ce donc qui arrangera tout cela dans les armoires ? Tenez , passez dans votre cabinet , vous y trouverez plume , papier & encre , &c. ; aussi-bien serois-je plus libre.

Me voilà donc à vous écrire. Félicitez-moi , ma chère *Fanny*. Dans la position où j'étois , c'est un grand bonheur d'avoir rencontré une femme comme *Milady Granby*. Sa réputation m'étoit connue , car qui est-ce qui ne sçait pas mille traits de sa générosité ? Mais , comment ai-je mérité d'en être l'objet ? N'ignore-t-elle donc pas qui je suis ? *Mallé* lui auroit-elle fait plus de confidences sur moi qu'elle ne me l'a dit ? C'est ce que j'espère sçavoir. Car enfin , la bienfaisance a ses bornes , & celle de *Milady* , avec juste raison , pourroit passer pour une imprudence ; accueillir avec un intérêt aussi vif une inconnue , lui donner le titre de parente ! plus je réfléchis sur la conduite de *Milady Granby* , plus je me persuade que *Mallé* a beaucoup parlé.

Au reste , mon projet est de l'instruire de ma naissance & de mes malheurs. Pourquoi lui en ferois-je un secret ? Si elle est déjà instruite , elle me

sçaura toujours gré de ma confiance ; puisque la confiance est la preuve la plus certaine de l'amitié ; & je vous avouerai qu'il est impossible de voir *Milady Granby* sans avoir pour elle ce tendre sentiment. Sa charmante figure annonce la plus grande douceur : quoique veuve , elle n'a guères que vingt-sept ans : ses yeux , les plus beaux que j'aie vus , ne se fixent sur vous qu'avec bonté.

J'écris depuis deux heures , & je n'ai parlé que de moi. Pardon , aimable *Fanny* ; j'aurois dû m'occuper de tout ce qui vous regarde. Attendez-vous de moi des conseils relativement au nouvel établissement qu'on vous a proposé ? Mon amie , il faut céder à la nécessité ; puisque vous êtes à charge à cette bonne *Mistrees Pikin* , vous ne pouvez rester chez elle. L'offre qui vous est faite ne sçau-
roit vous être défavorable : d'ailleurs , dans le cas où le caractère de cette femme ne vous conviendrait pas , vous seriez à même de revenir chez *Mistrees Pikin*. Tel est mon avis ; il me semble qu'il se trouve conforme au vôtre.

Je ne vous blâme pas de ne pouvoir suivre mon conseil relativement à la personne que vous avez offensée ; mais je vous plains. Je suis certaine , s'il vous étoit véritablement attaché , qu'il pardonneroit ce moment d'erreur. Les gens sensibles sont indulgens. Au reste , quoique vous fassiez , j'ose espérer que vous ne me le laisserez pas ignorer. Vous devez cette confiance à la rendre amitié de

NANCY BODLEY.

De Bath , ce..... 17.



LIII^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY

à Miss NANCY BODLEY;

à Bath.

AVANT l'arrivée de votre Lettre, aimable *Miss*, j'avois accepté l'offre qu'on m'avoit faite. Me voilà donc fille de boutique ! quel état en comparaison de celui que je devois avoir ! *Mistress Pikin* m'a vu quitter sa maison, avec le plus grand regret. Je n'ai pu retenir mes larmes à l'instant de notre séparation. La figure de ma maîtresse n'est nullement propre à me rassurer sur mes craintes. Je lui ai été présentée par la marchande de modes. — Vous me paraissez bien jeune, *Miss* ? — J'ai dix-neuf ans. — A cet âge on est voyage : on n'aime point à travailler ; & l'on a dû vous prévenir qu'il ne me faut point une paresseuse : j'ai beaucoup d'ouvrage, & fort peu d'ouvrières. — Je ferai mon possible pour

vous fatiguer. — Elle est très-sédentaire, dit alors la marchande de modes. — C'est ce qu'il me faut. Je ne donne que deux *schellings* par jour. — C'est bien peu. — Si cela ne vous convient pas, n'en parlons plus. — Je m'en contenterai; mais je voudrais seulement obtenir, qu'il me fut permis de travailler dans ma chambre, & non dans la boutique. — Impossible; votre chambre est très-sombre; d'ailleurs je ne prends des filles que pour garder & garnir ma boutique; ainsi mon enfant il faut en passer par-là, ou rompre notre marché. — Puisque vous l'exigez, *Mistrees*, il faut bien y consentir. — Apportez votre paquet, vous entrerez demain.

Je sortis la mort dans le cœur. — Quelle femme, disois-je à la marchande de modes! — Hélas! *Miss*, je sens combien son abord a dû vous humilier; mais, mon enfant, cela vaut encore mieux que rien: du moins vous n'êtes à charge à personne. J'ignore qui vous êtes, cependant, je vois bien qu'un pareil état n'est pas digne de vous. C'est sans doute à des malheurs que vous devez l'embarras où

vous vous trouvez : il est beau de sçavoir se plier aux circonstances : Tout ce monde n'a pas cette force d'esprit , ce courage que vous montrez dans l'adversité. Croyez que le ciel vous en recompensera ; plus votre position est critique , & plus vous devez espérer. *Mistrees Pikin* n'est pas en état de vous soutenir ; elle est si pauvre. — Je sens bien que j'augmente ses besoins , c'est pourquoi je n'hésite pas à prendre ce qui se présente , malgré les désagrémens que j'attends.

Je n'eus garde de dire à ma chère hôtesse l'accueil disgracieux que m'avait fait *Mistrees Goodat*. Jamais elle n'aurait consenti à me laisser aller chez elle. Elle m'y conduisit le lendemain : nous ne trouvâmes que son mari. — Je vous recommande , lui dit-elle , Monsieur , cette chère enfant , elle mérite des égards. — Croyez , lui répondit celui-ci , qu'elle sera traitée comme l'enfant de la maison.

Dès que la bonne *Pikin* m'eut quittée , Monsieur *Goodat* me conduisit dans la chambre qui m'étoit destinée ; & voulut se charger d'y porter lui-même mon paquet. Il me parut doux & beau-

coup plus honnête que sa femme. J'en reçus des excuses sur ma triste demeure — Comme vous n'y ferez que pour coucher , me dit-il , elle vous sera moins désagréable.

La marchande rentra & me donna de l'ouvrage.

J'habite cette maison depuis huit jours , la maitresse semble contente de moi , & me traite plus doucement que mes compagnes , qui sont au nombre de trois. Pour Monsieur *Goodat* , je suis très-fâchée qu'il s'occupe tant de moi : ses soins m'ennuyent , & ses prévenances m'embarassent. Il est beaucoup plus jeune que sa femme , à qui je ne le crois pas fort attaché. Les filles de boutique m'ont dit que ce jeune homme étoit garçon de magasin chez le père de *Mistrees Goodat* , que celle-ci l'avoit toujours beaucoup aimé , mais que ses parens l'avoient forcée à donner sa main à un marchand de toile , fort riche & fort agé ; que ce dernier étant mort , sa veuve s'étoit hâtée de profiter de sa liberté , pour épouser celui qu'elle préféroit , quoiqu'il n'eut rien. Ce mariage n'en fut pas un d'inclina-

tion pour Monsieur *Goodat* ; le mauvais caractère de son épouse l'en avoit encore plus éloigné. Cependant il cache autant qu'il lui est possible son dégoût, & ne manque à aucuns égards envers elle. Au reste, excepté l'humeur aigre de ma maitresse, (combien ce mot est facheux à prononcer !) je ne suis point trop mal ici. Le quartier que nous habitons est si éloigné, & la boutique de si mince apparence, que nous sommes visités très-rarement. Nos plus forts ouvrages sont de commande ; & *Mistrees* les porte, ou les envoie. J'ai obtenu d'elle de n'être jamais chargée de ces commissions-là.

Je vous félicite de grand cœur, chère *Nancy*, de votre heureuse rencontre. J'ai beaucoup entendu parler de *Milady Grandby* : j'ai même l'honneur de lui appartenir, ainsi prenez garde de prononcer mon nom vis-à-vis d'elle. J'ai bien d'autres raisons que les vôtres pour me cacher. Gardez donc soigneusement mon secret. J'en reviens à ma respectable parente : on m'en a dit tout le bien imaginable. Je ne sçavois point son mari mort. Il étoit beau, jeune, riche, mais il étoit fui &

d
P
de
R
fe
m
G
tin
d'a
tre
on
avo
le p
Mil
dres
terr
elle
Bath
me
baiss
m'êt
quan
la pa
pris.
repro
Nancy
ce qu

De Lon

détesté des honnêtes gens. On lui reprochoit de donner dans tous les excès de la débauche. J'ai ouï dire à *Miss Ramcey*, ma sœur, qu'il rendoit sa femme très-malheureuse : elle en gémissoit, parce qu'ayant connu *Milady Grandby* étant fille, elle l'aimoit & l'estimoit infiniment. Je ne suis pas fâchée d'apprendre quelle soit veuve, & maîtresse d'une fortune considérable. Quand on en use aussi bien, on ne sçauroit en avoir trop. Je n'aurai pas de long tems le plaisir de vous voir, mon amie, car *Milady Granby* ne vient jamais à *Londres*. Elle habite ordinairement une terre dans la Province de *Worcester*; elle s'y rendra sûrement en quittant *Bath*. J'espère que l'éloignement ne me nuira pas dans votre esprit; l'abaissement de mon état ne sçauroit m'être défavorable à vos yeux; quand on pense aussi bien que vous, la pauvreté n'est pas un titre de mépris. Puissé je n'avoir jamais eu d'autre reproche à me faire ! Adieu, ma chère *Nancy*, croyez que je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

FANNY RAMCEY.

De Londres, ce..... 17

E 6

LIV^{me} LETTRE.

Miss NANCY BODLEY,
à *Miss FANNY RAMCEY;*
à Londres.

Vous avez bien fait, mon amie, de me prévenir sur votre parenté avec *Milady Grandby*; car j'aurois pu vous nommer, sans croire commettre une indiscretion. Nous voilà donc aussi parentes, puisque *Milady* persiste à vouloir que je sois sa cousine. Le desir de me rendre agréable à cette aimable Dame, m'a engagée à vivre moins retirée. Je ne fors point; je ne cours ni les bals, ni les fêtes; mais je cesse de m'absenter quand il entre du monde. *Milady* enchantée, de ce qu'elle nomme une complaisance, m'en témoigne sans cesse sa reconnoissance.

Ces jours passés nous étions à peine sorties de table qu'on annonça à *Milady* un Monsieur qu'on nomme *Sir Edward*

Alworthy — Faites vite entrer ; c'est le frère de mon intime amie.

Je vis un jeune homme d'une figure charmante , il salua *Milady* avec intérêt , & s'inclina profondément vers moi. — Comment se porte *Sophie* , mon cher *Edward* ? — Parfaitement bien , *Milady* , voici une Lettre qu'elle m'a chargé de vous remettre. — Pour la lire plus librement , je passe dans mon cabinet ; cousine , vous voudrez bien tenir compagnie à ce beau garçon.

Dès que nous fûmes seuls , il vint se placer à côté de moi. Je ne sçavois pas à *Milady* une aussi jolie parente. Dans quel lieu , *Miss* , vous êtes-vous donc cachée jusqu'ici ? — Je ne sçais point , *Milord* , répondre à un compliment. — Un compliment ! Sur mon ame , je n'ai de ma vie rien dit de plus vrai. Vous êtes céleste , &..... Ce discours semble vous être importun , parlons d'autre chose. Vous vous amusez sans doute beaucoup ici. — Lorsqu'on est avec *Milady* , *Grandby* , on ne sçauroit s'ennuyer. — Oh ! oui , cela est certain ; mais je parle des plaisirs que procure la multitude des gens

qui viennent aux eaux. — Je déteste le grand monde , & *Milady* m'aime assez pour ne pas forcer mon inclination. — Elle vous aime ! voyez le bel effort ! Je suis sûr que c'est le fort de tous les gens qui vous voyent. Quand on est aussi belle , on plaît généralement..... Pourquoi cette petite moue ? ce langage doit vous être familier. — Vous m'excuserez , *Mylord* , c'est la première fois que je me vois contrainte de l'entendre. Voilà ma cousine — *Milady* , vous avez là une parente bien singulière : elle est charmante , mais elle ne veut pas qu'on le lui dise. — Elle ne défend pas de le penser. — A la bonne heure ! Faites donc ma paix , je vous en supplie , car il me paroît que j'ai bien mal débuté avec cette belle *Miss*. — Cessez vos folies , *Mylord* ; ma cousine , qui ne connoît pas la gaîté de votre caractère , pourroit s'en scandaliser. — Moi , *Milady* , vos amis ne pourront jamais me déplaire. — Je reconnois le bon cœur de ma chère *Nancy*. Votre sœur , *Mylord* , restera donc éternellement dans sa terre ? — Ne lui en faites point un

cri
be
tre
cre
le
j'ir
Av
l'es
jam
pas
me
dem
que
D
lui
Seig
sonn
gère
exce
des a
que
me v
lui re
lui fa
suffit
leurs
tems
Le fie

crime , c'est son mari qui le veut. J'ai beau dire qu'une femme doit être maîtresse , il m'est impossible de la convaincre de cette vérité. — Elle a raison : le devoir doit passer avant les plaisirs. j'irai la voir le printems prochain. — Avec votre aimable parente ? — Je l'espère ; ma cousine m'a juré de ne jamais me quitter. — Et je ne serai pas parjure. *Milady* me baïsa tendrement le front. *Mylord* nous quitta , en demandant permission de nous voir , ce que *Milady* lui accorda sans peine.

Dès qu'il fut parti , elle me pria de lui dire ce que je pensois de ce jeune Seigneur. — Il est très bien de son personnel , mais je lui crois la tête fort légère. — Dites l'esprit , car il a le cœur excellent , l'ame belle ; c'est le meilleur des amis. Ceux qui ne le connoissent que superficiellement , le jugent comme vous. Mon amie , par la suite vous lui rendrez plus de justice ; sa gaieté lui fait tort. — L'opinion de *Milady* suffit pour changer la mienne ; d'ailleurs , je conviens qu'il faut plus de tems pour connoître le caractère. — Le sien est excellent , ma chère *Nancy* ,

& j'ai cru devoir lui accorder mon estime : il a partagé mes peines , car j'en ai eu ; j'en ai encore , mon amie , vous les connoîtrez un jour. Ma vie n'est pas aussi tranquille que vous le pourriez croire : je vous paroissais gaie , insouciant même ; c'est à la philosophie que je me suis faite que je dois cette apparence de tranquillité ; en effet , à quoi bon porter par-tout la tristesse & l'ennui ? Ceux qui nous entourent sont-ils faits pour supporter le poids de nos chagrins ? C'est au fond du cœur qu'il faut les conserver. Nos véritables amis doivent seuls connoître nos plus secrètes pensées. C'est à ce titre , aimable cousine , que je prétends vous instruire de mes peines ; je les déposerai dans votre sein : la confiance que vous m'avez témoignée mérite la mienne. Sous peu de tems nous quitterons ce lieu pour aller dans une de mes terres ; c'est là où je vous ferai lire dans les replis les plus cachés de ce cœur vivement ulcéré.

Je lui témoignai beaucoup de desir d'apprendre ses malheurs ; non par un motif de curiosité , mais pour les partager , & la consoler s'il étoit possible.

—
vous
mai
dron
quik
je v
prop
des
les i
M
pou
de n
réflé
fort
qu'u
pect
exen
cour
chag
le sui
trées
cher
chère
repro
peu
pour
moi-r
dema

— Mon amie , ma tendre amie , si vous m'aimez , vous me plaindrez ; mais laissons ce sujet ; nous le reprendrons quand nous serons plus tranquilles. En attendant , oubliez ce que je vous ai dit ; vous avez assez de vos propres tourmens , sans vous affecter des miens , du moins tant que vous les ignorerez.

Milady passa dans son appartement pour faire sa toilette. Ce qu'elle venoit de m'apprendre me donna beaucoup à réfléchir. Pourquoi me plaindre de mon sort , me disois-je à part moi , puisqu'une femme aussi belle , aussi respectable que *Milady Granby* , n'est pas exempte des misères humaines ? Son courage la porte à surmonter de violens chagrins. Quel exemple pour moi ! Je le suivrai ; mes peines resteront concentrées au fond de mon cœur ; je ne chercherai plus à me cacher : ma chère bienfaitrice n'aura plus à me reprocher ma solitude. C'est faire bien peu pour une personne qui fait tout pour moi. Cet arrangement pris avec moi-même , je l'exécutai dès le lendemain. *Milady* eut du monde ; je ne

m'absentai pas de la salle de compagnie. Je reçus mille honnêtetés de toutes les connoissances de *Milady*. La parente aimée d'une personne généralement chérie, étoit un objet intéressant pour tout le monde.

Nous voyons souvent *Sir Alworthy*, il gagne effectivement à être connu : en lui passant quelques plaisanteries, c'est l'homme du monde le plus aimable, même le plus instruit. Il parle de tout avec facilité & connoissance. Si on l'écoute d'abord par complaisance, on finit par l'entendre avec plaisir.

Le caractère de *Mistrees Goodat* me semble peu compatible avec le vôtre ; mais, ma chère *Fanny*, il faut faire de nécessité vertu. Les conseils de la marchande de modes sont dictés par la raison, & le bon sens ; suivez-les, mon amie, & sur-tout croyez que je désire ois ardemment pouvoir diminuer vos embarras. Ne livrez pas votre cœur à l'amertume & à la douleur. La providence sert presque toujours bien ceux qui ont en elle une entière confiance. Gardez-vous de penser que l'éloignement peut changer la tendre amitié que je vous ai jurée. Je serai toujours la même pour

vous. C'est donc en toute assurance
que vous pouvez compter sur l'atta-
chement éternel de

NANCY BODLEY.

De Bath , ce..... 17

P. S. Je puis encore recevoir de
vos nouvelles ici ; car je ne crois pas
que *Milady* parte avant quinze jours
ou trois semaines.



L V^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY,
à Miss NANCY BODLEY;
à Bath.

JE ne puis qu'applaudir à toutes les actions de ma chère *Nancy*. Sa retraite m'avoit parue bien vue : sa rentrée dans le monde me semble aussi devoir être approuvée. Telle est ma confiance, & la bonne opinion que j'ai conçue de vous : jamais je ne me persuaderai que *Miss Bodley* puisse avoir un tort. Combien il est doux de pouvoir dire comme vous : je puis servir d'exemple à toutes les jeunes personnes de mon sexe ; chacune de mes démarches a toujours été dictée par la vertu. Oui , mon amie , je ne cesse de vous admirer & de désirer pouvoir un jour vous imiter.

Sans doute c'est un bonheur pour vous d'avoir rencontré une amie dans votre protectrice ; mais n'en est-ce

pas un plus grand encore pour *Milady Grandby* de se dire, je suis utile, je rends service à une jeune personne charmante, & de qui la société m'est infiniment agréable. Il faut pourtant lui rendre justice. Le seul plaisir de servir une infortunée, l'a conduite vers vous ; devoit-elle imaginer que le mérite & l'amabilité étoient cachés sous le masque d'une condition servile. C'est donc la bonté de son cœur & son naturel bienfaisant qui dictèrent ses démarches. Plus elle mérite l'admiration, & plus je m'afflige de la sçavoir malheureuse. O bonheur ! bonheur ! sur quelle âme répands-tu tes dons précieux, si la vertu, la douceur, l'esprit & la beauté, ne peuvent espérer d'y avoir part. C'est à vous, chère *Miss*, qu'il est réservé de consoler cette respectable femme, que ne puis-je y travailler aussi ! Cette tâche me sembleroit bien douce, sur-tout en la partageant avec vous.

Je n'ai point entendu parler de *Sir Alworthy*. Il est fâcheux que ses aimables qualités soient obscurcies par cette grande légèreté. Son début avec vous ne me plaît point du tout. Est-ce ainsi

qu'on doit en agir avec la parente d'une femme qu'on respecte ? Il vous trouvoit aimable ! Voyez le grand effort ! C'est une chose si naturelle , & si générale , que je ne lui en fais pas un crime : mais il est tant de moyens de le prouver ! & le respect n'est-il pas le premier de tous ? Avec de l'esprit il est aisé de dire des choses flatteuses , sans avoir le ton d'un affecté complimenteur.

Mon état est toujours à peu près le même. Travailler beaucoup , ne jamais sortir , être exacte à mes devoirs , & attentive envers ma maitresse ; voilà où se bornent toutes mes occupations. Je vis assez tranquille , sans être heureuse. Le souvenir de ce que j'ai perdu par ma faute , & par quelle faute , grand Dieu ! ne peut que remplir mon ame de remords.

Lundi dernier , sur les dix heures du matin , comme j'étois à la boutique fort appliquée à broder un bouquet assez difficile , il entra un homme qui demanda des vestes. Frappée du son de sa voix , je lève les yeux , & ne connoissant pas sa figure , je continuai mon ouvrage. Cette même voix,

si p
coré
part
orei
ture
cont
sonn
je cr
atte
côté
Enco
n'a
de c
le ne
beau
nonc
porti
belle
teint
femm
grave
taille
penfo
connu
ses en
une c
coute
rendre

si présente à mon esprit, se faisant encore entendre, nouvel examen de ma part, nouvelle certitude que mes oreilles me trompent, ou que la nature s'est pluë à former une étonnante conformité dans l'organe de la personne que je vois, & dans celui que je croyois entendre. Cependant je fixe attentivement l'inconnu, qui de son côté me regarde, mais sans affectation. Encore un sujet de surprise, ce visage n'a ni les charmes, ni la délicatesse de celui de qui je n'ose prononcer le nom : il y a de la ressemblance, & beaucoup ; les traits sont fortement prononcés, mais ils ont la même proportion ; cependant il avoit la peau belle, & celui-ci est fort noir : son teint étoit uni comme celui d'une femme, & celui-ci est extrêmement gravé de la petite vérole. Quant à la taille, c'est absolument la même. Je pensois tout cela en considérant l'inconnu, qui disparut sitôt qu'il eut fait ses emplettes. Je le vis s'éloigner avec une certaine peine : j'éprouvois à l'écouter une émotion que je ne puis rendre. Je le suivis des yeux le plus

qu'il me fut possible. Heureusement , du moins je l'espère , il ne s'est point apperçu du plaisir que je trouvois à le voir. La nuit qui suivit ce jour se passa sans pouvoir dormir. Cette voix , cette taille , enfin cette ressemblance , étoient toujours présentes à mon esprit & , depuis , cette idée ne m'a pas abandonnée. Est-ce une faute encore , dites , mon amie ? En est-ce une ? Dois-je renoncer même au plaisir de me faire illusion ? Si vous sçaviez tout ce qui me passe par la tête !.... Mais je dois vous le taire ; ce sont des extravagances , des invraisemblances ; vous me croiriez folle.

Cet homme n'a plus reparu. Il ignore sans doute qu'il ressemble infiniment au plus aimable des hommes ; je pourrois dire , ma chère *Nancy* , au plus aimé : oui , il l'est ; je dis plus , il l'a toujours été. L'égarement de mon esprit n'a jamais eu l'approbation de mon cœur. Le premier a été séduit ; mais l'autre n'a point participé à son égarement. Je me suis rendue indigne de l'homme qui m'étoit destiné. J'ai fait peut-être son malheur , car il m'aimoit.

Mais

M
je
de
mo
pas
dan
dur
tot
est
je f
l'on
cear
pose
prom
tant
mod
posi
d'ac
aprè
viv
gout
moi.
M
souve
ches
votre
sçavo
de m
II

Mais le tems peut le guérir, & moi, je souffrirai toujours.

Mes compagnes sont très-surprises des égards que *Mistrees Goodat* a pour moi. Effectivement je ne la reconnois pas moi-même. Lors de mon entrée dans sa maison, elle me traitoit assez durement : depuis quelques jours elle a totalement changé de conduite. Elle est devenue polie, prévenante ; à table, je suis toujours la première servie, & l'on me présente les meilleurs morceaux. Quelquefois aussi elle me propose de sortir avec elle. — Venez vous promener, *Miss Fanny*, il ne faut pas tant travailler ; cela pourroit vous incommoder. Monsieur *Goodat* appuie la proposition de sa femme, que je n'ai garde d'accepter. Oserois-je me montrer, après ma cruelle aventure ? Je dois vivre ignorée : j'adopte la retraite par goût : le monde n'est plus fait pour moi.

Mistrees Pikin, qui vient me voir souvent, ne cesse de faire des démarches pour découvrir *Mylord Bodley*, votre frère. Jusqu'ici elle n'a pu en sçavoir des nouvelles, non plus que de ma sœur.

II. Partie.

F

Adieu, mon aimable amie, conservez toujours une place dans votre souvenir à l'infortuné

FANNY RAMCEY.

De Londres, ce..... 17

LVI^{me} LETTRE.

Miss NANCY BODLEY,
à *Miss FANNY RAMCEY;*
à Londres.

QUE je vous plains, chère amie, jamais vous ne serez heureuse. Votre cœur trop prompt à s'enflammer vous causera bien des tourmens. Un inconnu vous tourne la tête ! Le léger prétexte d'une ressemblance peut-il vous excuser à vos propres yeux ? Fuyez le monde, *Fanny*, car vous y trouveriez votre perte. Parlez de bonne foi. Croyez-vous aimer l'homme dont vous m'entretenez souvent ? S'il est ainsi, désabusez-

vous ; car je suis certaine que vous ne l'aimez pas. Le souvenir de sa tendresse vous intéresse en sa faveur ; voilà tout, & pour preuve de ce que j'avance, j'en appelle à vous seule. Vous parlez de votre amour, & vous êtes l'esclave de votre amour-propre. Doit-on en avoir avec l'être qu'on chérit & qu'on a offensé ? Vous n'avez pas rougi d'avoir des torts ; pourquoi rougiriez-vous de les avouer à l'homme de qui l'attachement vous assure l'indulgence ? La seule démarche qui pourroit vous remettre à votre place & vous racommoder avec vous-même, vous paroît humiliante. Non, mon amie, vous n'avez jamais aimé véritablement. Ce qui vous est arrivé doit vous mettre sans cesse en garde contre votre cœur : il se laisse aisément séduire, (Pardon, si je parle si librement ; mais vous m'avez permis d'être sincère), & votre sensibilité est peu difficile sur le choix. Cet inconnu ! Fuyez, fuyez sa présence ; il a fait une vive impression sur votre ame. Vous en parlez avec une véhémence qui m'effraye. Gardez-vous de penser que votre attention à le considérer lui ait échappée.

Les hommes sont naturellement enclins à se flatter ; à bien plus forte raison ne laissent-ils pas échapper ce qui porte l'apparence de la vérité. Une jolie fille de votre état paroît une proie facile à saisir : on ne voit point d'obstacle que les soins & l'argent ne puissent surmonter. D'ailleurs , que risque-t-on à sonder le terrain ? Doit-on des égards à ceux que leur naissance ou leur état a placés au - dessous de nous ? Voilà le langage de la plupart des jeunes gens ; de là leur ton familier : on commence à s'en amuser ; on finit par les écouter , & les écouter avec plaisir. Évitez ce danger , mon amie , si vous ne voulez pas y succomber. Ces conseils me sont dictés par l'amitié tendre que j'ai pour vous : quel autre motif pourroit me faire agir ? Je vous aime trop , ma chère *Fanny* , pour ne pas desirer pouvoir vous estimer toujours.

Vos remarques , au sujet de *Sir Alworthy* , sont très-judicieuses ; cependant il faut lui passer ce léger défaut , en faveur des qualités solides qu'il possède dans un degré éminent ; & puis je crois qu'il travaille lui-même à s'en

P
bi
pa
po
co
qu
de
des
tou
tr
d'av
rois
celu
fère.
P
Gran
ment
Mon
ma d
la co
Bodle
prit.

corriger. Je le trouve fort changé depuis son séjour ici ; son caractère , naturellement gai , a pris une teinte de tristesse ; il est souvent rêveur. *Milady* craint qu'il ne soit malade , & lui en fait sans cesse la question.

J'ai remarqué que ma chère bienfaitrice prend à ce jeune Seigneur un intérêt bien vif. Depuis son arrivée , elle me paroît plus contente. Ses yeux , qu'elle porte souvent sur lui , s'y fixent avec complaisance. Si elle l'aime , pourquoi ne l'épouse-t-elle pas ? Libres tous deux , qui peut mettre obstacle à leurs desirs ? Car sûrement il la paye de retour : elle n'est pas faite pour rencontrer des ingrats. Oh ! qu'il me tarde d'avoir sa confiance ! je lui conseillerois de faire bien vite son bonheur , & celui de l'homme aimable qu'elle préfère.

Point de nouvelles de *Bodley* ! Grand Dieu ! feroit-il donc éternellement perdu pour sa malheureuse sœur ? Mon amie , je ne sçaurois me jouer de ma douleur : je n'ai pas le courage de la concentrer au fond de mon ame. *Bodley* est toujours présent à mon esprit. Tems heureux de notre enfance ,

qu'êtes-vous devenu ? Il me juroit alors de me chérir éternellement. La plus légère absence lui caufoit un violent chagrin , & même , lorsqu'il partit pour ses voyages , (funeste départ , c'est à toi que je dois tous mes maux !) il ne passoit pas une semaine sans m'écrire. Ses Lettres m'affuroient toujours d'une vive tendresse. Je les ai conservées , ces précieuses Lettres ; je les relis sans cesse. Comme il me peignoit sa tendre amitié ! Je ne crois pas qu'un amant puisse écrire plus tendrement à sa maîtresse. Quelquefois je me persuade qu'il me croit coupable , & qu'il rougiroit de me revoir. Cependant les preuves de mon innocence sont bien claires. *Miss Fleming* , qui m'accompagnoit , a pu dire la vérité. Ses gens , les miens , ont dû déposer en ma faveur. Ce misérable *Burlington* ! qu'a-t-il retiré de son indigne action ? ma haine , mon mépris , & des remords qui le poursuivront sans cesse. Et l'on se félicite d'avoir un peu de beauté ! Quel funeste avantage ! il est presque toujours la source de nos peines. Avec une figure moins régulière , je n'aurois pas inspiré des desirs à l'infâme *Burlington* ; je serois

encore dans le sein de ma famille ; ma pauvre mère vivroit ; car c'est moi , c'est mon enlèvement qui lui a porté le coup de la mort ; mon frère seroit à la veille de revenir dans sa patrie : nous nous aimerions , nous pourrions nous le dire , nous le prouver. Tant de bonheur a fui loin de moi. Isolée au milieu du monde , je n'ai plus personne qui soit obligé de me protéger : je dois mon existence. j'allois dire à la pitié.... c'eût été blasphémer les sentimens que *Milady Granby* a pour moi : mais enfin je ne la dois pas à une source naturelle.

La conformité de nos positions , chère *Fanny* , vous rend encore plus chère à mon cœur. Si jeunes toutes les deux , & si malheureuses ! Veillez sur vous , vous pourriez l'être encore davantage. Maîtrisez votre sensibilité ; elle est souvent une illusion des sens. Quel chagrin vous me causeriez , si j'apprenois qu'une seconde fois victime de votre cœur.... Je n'ose le penser.... Songez qu'on pardonne une première faute , mais une seconde nous couvre , avec justice , du mépris général. Pensez bien

à ce que mon amitié me force à vous dire. Adieu, chère *Miss*, le contenu de ma Lettre vous prouve que je vous aime bien véritablement.

NANCY BODLEY.

De Bath, ce..... 17

P. S. Adressez votre première au château de *Wilton*, Province de *Worcester*, chez *Milady Granby*.



à

V
ven
Na
on
a n
feu
mo
Vo
atta
né.
que
mo
de
ne
Vo
est
Pou
vou
Mis

LVII^{me} LETTRE.

Miss FANNY RAMCEY,
à *Miss NANCY BODLEY;*
à *Wilton.*

VOTRE dernière Lettre m'a fait verser bien des larmes. O, ma chère Nancy! vos cruels soupçons! ah! qu'ils ont attristé mon cœur! Votre amitié a mal interprété mes sentimens. La seule ressemblance de l'inconnu avec mon amant, avoit fixé mon attention. Vous doutez que je sois véritablement attachée à l'homme qui m'étoit destiné. Ma faute justifie vos doutes; mais que ne pouvez-vous lire au fond de mon ame! Combien vous changeriez de façon de penser! ou plutôt, que ne connoissez-vous celui dont je parle! Vous verriez, chère Nancy, qu'il est impossible de pouvoir l'oublier. Pourtant vous l'avez fait, me direz-vous; j'ai donné les droits de le croire. Misérable *Burlington*! détestable fé-

ducteur ! tu as détruit pour jamais mon bonheur : tu m'as couverte de honte : je suis devenue pour moi-même l'objet du plus profond mépris. Mes erreurs passées vous donnent des craintes sur l'avenir ; je ne vous en fais pas un crime : je me suis rendue si coupable , qu'il vous est bien permis d'avoir des doutes sur votre amie : c'est à ma conduite à les effacer.

Mistrees Goodat continue à me bien traiter. Je suis même quelquefois confuse de ses prévenances. Tant d'attentions ne diminuent pas mon zèle. Je travaille avec assiduité. Les personnes qui nous donnent de l'ouvrage sont contentes de celui que je fais. C'est sans doute à mon adresse que je dois les égards de *Mistrees* : jamais, dit-elle, elle n'a eû une aussi bonne Ouvrière que moi. Je me trouverois parfaitement chez elle, si je n'étois tourmentée par son mari. Toutes les fois qu'il peut me trouver seule , ce qui arrive rarement , par les soins que j'y apporte , il m'en faut essuyer les plus fâcheuses , & les plus ennuyeuses déclarations. Hier encore la maîtresse étoit sortie avec deux de mes compagnes ; celle qui

restoit avec moi fut obligée d'aller porter des marchandises chez une femme de qualité. Comme je sçavois Monsieur *Goodat* absent, je ne m'effrayai pas de ma solitude. J'étois très-appliquée à mon ouvrage, lorsqu'il rentra avec l'air fort échauffé. — Quoi! seule, aimable *Miss*. — Ce n'est pas pour long-tems : *Sarra* n'est allée qu'à deux pas. — Je me sçais bien bon gré de mon retour; je vous tiendrai compagnie. — Cela n'est pas nécessaire : vous me voyez occupée. — Tant pis, *Miss*, vous travaillez trop; votre santé peut en être altérée : d'ailleurs, j'ai à vous entretenir; depuis long-tems j'en cherche l'occasion; la voilà, permettez que j'en profite. Belle *Fanny*, rebuterez-vous toujours le plus tendre des amants? — Si votre conversation doit traiter un pareil sujet, souffrez, Monsieur, que je me dispense de l'écouter. — Hé bien! je garderai le silence sur un point qui vous fait tant d'horreur; mais veuillez m'écouter. Depuis votre arrivée ici, vous avez dû remarquer dans ma femme un changement visible, ou plutôt dans ses procédés avec vous. J'en connois la cause,

& , d'après votre façon de penser , je suis certain qu'elle n'aura pas votre approbation. Apprenez , *Miss*.....

L'arrivée de *Sarra* l'empêcha de continuer : il n'eut que le tems de me dire — Au nom de votre repos , *Miss* , procurez - moi l'occasion de vous instruire.

Croyez-vous , chère *Nancy* , que je me hâte de satisfaire son désir ? Jamais la présence d'un tiers ne me fit plus de plaisir. Que vouloit-il me dire ? Du mal de sa femme. Que m'importe , s'il a à s'en plaindre : & puis je n'entendrois pas , sans peine , médire d'une femme qui me traite comme sa fille. En rentrant *Mistrees* me parut extrêmement contente. Je lui en fis mon compliment. — C'est , me repondit-elle , que je viens de toucher une assez grosse somme d'argent. — Sans vendre beaucoup de marchandises , n'est-ce pas , lui dit son mari ? Elle lui lança un regard terrible. — Voilà , Monsieur , un bien mauvais propos , que prétendez-vous faire entendre à ces Demoiselles ? — Que vous avez vendu fort cher : en conséquence on vous a donné beaucoup d'argent , pour peu

de
&
pr
ran
en
dés
Inc
sa
cin
ma
con
l'ou
de
acc
voi
tres
gen
l'en
légè
c'est
que
de
mér
fité
por
vous
Ce
je ne

de marchandises. — A la bonne-heure, & vous avez raison ; ma foi , il faut profiter de l'occasion : l'argent est si rare ! *Miladi Spicclair* avoit si grande envie de ma piece de mouffeline brodée en or , & de mes tabliers des Indes , que j'ai cru devoir lui faire payer sa fantaisie. Je gagne vingt *guinées* sur cinquante : ce gain n'est pas exorbitant , mais l'on peut s'en contenter ; au reste , comme il est juste que celle qui a fait l'ouvrage , se ressente de la libéralité de *Milady* , *Miss Fanny* voudra bien accepter la moitié du profit ; ma chère , voilà dix *guinées*. Je remerciai la maîtresse , & ne voulus pas accepter l'argent qu'elle m'offroit. — Vous faites l'enfant, *Fanny*, pourquoi refuser cette légère preuve de ma reconnoissance ? Car c'est à vous que je dois l'admiration que causent les ouvrages qui sortent de ma boutique. — Ces demoiselles méritent plus que moi cette générosité puisqu'elles prennent la peine de porrer en ville ; d'ailleurs que voudriez-vous que je fisse d'une pareille somme ? Ce que je gagne suffit à mes besoins : je ne desire rien de plus.

Mistrees reprit les dix guinées , & il n'en fut plus question.

Cependant , je remarquai sur la figure de Monsieur *Goodat* , un certain air d'ironie qui ne lui est point ordinaire. Il me semble qu'il a bien mauvaise opinion de sa femme , & je l'en estime moins. Elle a tout fait pour lui : la reconnoissance devroit imposer silence à sa causticité.

L'inconnu n'a pas reparu ; mais s'il revient , soyez tranquille , mon amie : je ne lui donnerai aucune raison pour concevoir des idées défavantageuses sur mon compte.

Milady Granby a , sans doute , des raisons pour ne point donner sa main à *Sir Alworthy* ; du moins faut-il le présumer ; car libre de sa personne & de son bien , qui pourroit l'arrêter dans un établissement qui assureroit son bonheur ?

Adieu , mon aimable Mentor. Je me livre absolument à vos conseils : en effet , puis-je mieux faire que de les suivre ? Il me sont donnés par une amie sincère & vertueuse.

J'attends de vos nouvelles avec

grande impatience. Que *Milady Granby* est heureuse ! elle est toujours avec vous , & peut vous dire sans cesse combien elle vous aime : je ne puis que vous l'écrire , il est vrai que je me dédommage un peu en le pensant à tous les momens du jour.

FANNY RAMCEY.

De Londres , ce..... 17



 LVIII^{me} LETTRE.

Miss FANNY RAMCEY,
à *Miss NANCY BODLEY;*
à *Wilton.*

JE suis née pour souffrir : oui , mon amie , il est dit que je ne jouirai jamais d'aucune tranquillité. Apprenez le comble de mes malheurs. *Mistress Goodat* ! la misérable. Elle avoit résolu ma perte ; & son mari, homme affreux : ils causent l'un & l'autre le désespoir où je suis. Ma plume a peine à tracer toutes les horreurs dont j'ai pensé être la victime ; il faut pourtant vous expliquer le sujet de mes nouveaux chagrins.

La demi-confiance de Monsieur *Goodat* m'avoit fait naître des soupçons. Ils étoient bien loin de la vérité ; par mes soins j'évitois l'occasion de me trouver seule avec lui , car , quoique désirant sçavoir ce qu'il avoit voulu me dire relativement à sa femme , je redoutois un tête à tête.

Mistrees Goodat n'ayant pu me faire prendre les dix *guinées*, imagina que je serois sensible à la parure; en conséquence, elle me fit cadeau d'une très-belle robe, & d'une garniture en belle dentelle. La crainte de lui déplaire me força d'accepter, me proposant bien de ne pas mettre des choses qui ne convenoient pas à ma position actuelle. Le même jour je fus attaquée d'un très-grand mal de tête, qu'accompagnoit la fièvre. *Mistrees* me força de me coucher & vaqua elle-même à me procurer les remèdes qui convenoient à mon état. Ma nuit fut très-agitée, & le lendemain matin on m'annonça un Médecin. — Voilà, lui dit ma maîtresse, l'intéressante malade. Voyez si son état est dangereux. Il s'approcha pour me tâter le poul : ma maladie lui parut légère, & n'exiger que des ménagemens. Il me défendit de quitter mon lit de la journée : ensuite il écrivit une ordonnance, promit de revenir le soir, & sortit. *Mistrees* l'accompagna, & m'apporta une heure après un verre rempli d'une liqueur blanche qu'elle me fit avaler. Je trouvai ce breuvage fort agréable. — Il faudra en

prendre encore autant sur les quatre heure du soir, me dit-elle en souriant. Je l'assurai qu'on me trouveroit toujours très-docile quand les drogues ne seroient pas plus répugnantes. Peu de tems après avoir bu mon second verre, je me sentis une légère envie de dormir. Je m'y livrai. Mon sommeil fut interrompu par une douleur que je me sentis au bras. Chère *Nancy*, jugez de ma fureur quand je me vis dans ceux de l'odieux *Goodat*. Il me pressoit de toutes ses forces, & faisoit entier dans ma peau, sans s'en douter, une épingle, qui, par un heureux hasard, se trouva à la manche de ma chemise. Je voulus crier : le traître me ferma la bouche. Malgré ma foiblesse, je me défendois de manière à lui faire acheter chère l'accomplissement de son crime, lorsqu'il se fit un léger bruit sur l'escalier, qui l'engagea à fuir avec précipitation. C'étoit le Médecin. Je n'étois point encore revenue de mon trouble quand il entra ; il ouvrit ma porte doucement, & avec précaution : il marchoit sur la pointe du pied, & sembloit retenir jusqu'à sa respiration pour faire moins de bruit. — On m'a-

voit dit que vous dormiez, belle enfant ? — Je viens d'être réveillée. — Comment vous trouvez-vous ? Voyons ce poul. Mais cette main, mais ces bras me semblent brûlans. Voyons si l'estomac.... Et il glisse une de ses mains dans mon lit. — Arrêtez, je vous prie, Monsieur; je ne crois pas qu'un Médecin doive se permettre.... — Il se permet tout, mon ange; & je puis parcourir.... — Non, jamais je ne souffrirai que vous en usiez si librement avec moi. — Encore une fois, petite fille, cela nous est permis; & malgré vous.... — C'en est trop, Monsieur, sortez, ou je vais appeler du monde. — Bon ! Vous faites l'enfant, on ne vous entendroit pas : croyez-moi, charmante *Fanny*, cédez à mon amour. Je veux bien vous dire que je ne suis pas disciple d'Esculape, j'ai dû paroître à vos yeux sous ce titre emprunté : ne voyez en moi qu'un tendre amant qui peut & veut faire votre bonheur. Et de nouveau il prit des libertés qui excitèrent mes cris. *Goodat* accourut, & parla fort haut au Médecin supposé; celui-ci riposta par des injures, & tout en gesticulant

ils se trouvèrent tous deux hors de ma chambre. Je courus vite fermer ma porte aux verrouils. Je les entendis descendre en silence, & une heure après *Goodat* vint frapper, me suppliant de prendre une Lettre qu'il glissoit sous ma porte, & dont il m'assuroit que la lecture étoit nécessaire à mon repos. Je la pris effectivement; il me fut impossible de la lire dans l'instant; ma chambre est ordinairement obscure, & le jour tombant la rendoit absolument noire. — *Mistrees Goodat* monta pour m'apporter de la lumière. Je me hâtai de lui raconter ce qui venoit de m'arriver : elle haussa les épaules, fit un rire ironique, & sortit. Ce brusque départ me surprit dans une femme, qui, deux heures auparavant, me combloit d'amitié. Cependant je me disposai à lire la Lettre de son mari. Je ne puis me rappeler son contenu sans frémir. Il me marquoit que *Mistrees*, dont l'ame étoit basse & intéressée, avoit consenti de me vendre à un vieux Seigneur pour une grosse somme, & que les cadeaux que j'en avois reçus étoient un amorce pour me captiver. Il m'apprenoit

que le prétendu Médecin n'étoit autre que le débauché à qui l'on m'avoit promise, enfin après m'avoir peint sa femme avec les plus noires & les plus odieuses couleurs, il finissoit par me parler de sa tendresse, me priant de la payer d'un sincère retour.

Je ne puis vous exprimer, ma chère *Nancy*, l'excès de ma désolation en apprenant toutes les horreurs qu'on tramoit contre moi; sans hésiter, je me décidai à quitter sur l'heure cette maison maudite. Ma toilette ne fut pas longue : en descendant je rencontrai *Mistrees Goodat*; elle m'arrêta avec une espèce d'autorité. — Où allez-vous, *Mifs*? — Je ne suis pas obligée, je pense, de vous en rendre compte. — C'est ce que nous discuterons une autre fois; en attendant, remontez à votre chambre. — Non, non, *Mistrees*, il n'en fera rien; je veux sortir en cet instant, vous n'avez aucun droit pour me retenir. Je prévis un mouvement qu'elle alloit faire pour me barrer le passage, & sautant légèrement quelques marches, j'étois dans la rue avant qu'elle eût pû m'atteindre.

Comme la Marchande qui m'avoit

placée chez *Mistrees Goodat* demeurait fort près de sa maison, je me rendis d'abord chez elle. La pauvre femme me fit autant d'excuses que si elle eut été responsable des fautes de cette misérable. Après l'avoir assurée que j'étois bien éloignée de croire que sa façon de penser eut quelque analogie avec la sienne, je la priai de me faire conduire par une de ses demoiselles chez la bonne *Pikin*. Elle voulut m'y accompagner elle-même. Nous trouvâmes cette bonne femme prête à se mettre au lit : elle me reçut dans ses bras & versa des larmes de sang au récit de mes nouveaux malheurs. — Voilà, voilà, s'écria-t-elle, ce que j'avois prévue ; mais aussi, pourquoi me fuir ? Pourquoi m'avoir voulu ravir la douce satisfaction d'être utile à ma chère maîtresse ? Oh ! *Fanny*, si vous me quittez encore, je croirai que vous me haïssez. — Jamais, ma bonne, ce cruel sentiment n'est entré dans mon cœur. Comment ! vous que j'estime, que je révère, pourriez-vous me l'inspirer ?

Tout en me témoignant sa joie de me voir, elle s'occupoit à mettre des draps blancs dans son lit : comme c'étoit

le meilleur des deux qu'elle possédoit, il falloit toujours que j'y fusse placée. La Marchande prit congé de nous, en me promettant d'aller le lendemain traiter *Mistrees Goodat*, & son mari, comme ils le méritoient.

Ma nuit se ressentit de l'agitation de la journée. Je dormis peu, & fus levée de grand matin. Ma pâleur extrême effraya ma Bonne; &, me conduisant à mon lit, elle me força de me recoucher. — Reposez-vous, me dit elle, je vais chez *Mistrees Goodat*, chercher vos effets.

Je voulus vainement suivre son conseil. Le souvenir du passé se retraça si vivement à mon imagination, que mes yeux se remplirent de larmes. Je ne vous ferai pas part des réflexions amères qui m'affaillirent jusqu'à l'instant où *Mistrees Pikin* entra; elle étoit fort rouge, & me parut extrêmement émue. Sans attendre mes questions, elle m'apprit que la méchante *Goodat* ne vouloit rendre aucuns de mes vêtemens, disant que j'avois tout emporté, & qu'elle n'avoit rien à moi. Ce nouveau malheur accrût mon chagrin. Je me voyois sans linge, ni argent pour

m'en procurer. Ma Bonne fit son possible pour calmer ma douleur. En ce moment, nous vîmes entrer la Marchande de modes. Comme elle venoit d'être instruite par ma Bonne de la mauvaise foi de *Mistrees Goodar*, elle m'apportoit une pièce de toile. — Vous la payerez à votre aise, belle *Miss*; faites-vous les choses les plus nécessaires.

Mes remercîmens furent proportionnés à l'importance du service. Dès le lendemain je me suis remise à l'ouvrage; la même Marchande m'en procura: il est peu payé, mais enfin je ne suis point à charge à ma tendre Bonne.

Voilà mon sort actuel. Croyez-vous, chère *Nancy*, que je doive regretter le passé? Dans quelle mer de douleur nous plonge une fausse démarche! Félicitez-vous bien d'avoir toujours eu une conduite irréprochable: on vous aime, on vous estime, on s'empresse à vous être utile; & moi, je suis traitée comme si l'on sçavoit combien je fus coupable. Il semble que l'on devine les égards qui vous sont dûs; & moi combien je mérite de mépris. Adieu, belle *Miss*, adieu; soyez heureuse; c'est le vœu que je forme
sans

sans cesse. N'oubliez jamais l'infortunée

FANNY RAMCEY.

De Londres , ce..... 17

LIX^{me} LETTRE.

*Miss NANCY BODLEY ,
à Miss FANNY RAMCEY ;
à Londres.*

JE me reprocherois bien sincèrement les conseils que mon amitié m'a dictés dans ma dernière lettre , chère *Fanny* , si je croyois qu'ils eussent pu troubler votre repos , & vous causer du chagrin. Quel est l'être assez barbare pour vouloir ajouter à vos maux ? Malheureuse amie ! Conservez du courage & de la force d'esprit ; car il me paroît que vous n'êtes point encore au bout de vos peines : cependant espérez un

II. Partie.

G

fort moins rigoureux ; votre persévérance à la vertu vous promet une récompense.

Combien ces *Goodat* sont méprisables , & plus encore celui qui projettoit votre perte ! Une forte somme fût sacrifiée pour commettre une action infâme : c'est donc ainsi qu'on emploie l'or. On refuse de secourir un malheureux , & l'on prodigue son bien pour faire le mal.

Embrassez pour moi *Mistrees Pikin*. Cette femme a un cœur excellent ; elle vous aime ; il est tout simple qu'elle cherche à vous obliger ; c'est un devoir de l'amitié , quoiqu'il soit rarement rempli. Votre bonne mérite votre reconnoissance , & l'estime des honnêtes gens : je trouve aussi l'action de la Marchande de modes , fort belle , & je suis sûre qu'elle ne trouvera pas en vous une ingrate qui ne sçait point apprécier ce que l'on fait pour elle.

Wilton, mon amie , est un lieu délicieux. Je ne m'amuserai point à vous en faire la description , parce que j'ai des choses plus importantes à vous écrire. D'ailleurs , vous avez vu des châteaux , des jardins , des parcs ,

supposez tout cela en très-beau, & vous aurez une idée de la terre de *Milady Grandby*.

Nous sommes parties de *Bath* toutes les deux seules, *Sir Alworthy* étoit aller passer quinze jours chez sa sœur. Dès le lendemain de notre arrivée, *Milady* m'a proposé de me raconter les particularités de sa vie; comptant absolument sur votre discrétion, je ne crains pas de vous en faire part.

H I S T O I R E

De *CORALIE WESTERN*,

épouse de *Mylord GRANBY*.

» *MONSIEUR Western* perdit son
 » père & sa mère dès l'âge le plus
 » tendre, &, quoique restant orphelin,
 » son sort n'étoit point malheureux,
 » puisqu'il avoit beaucoup de fortune,
 » & une naissance très-honnête. Son
 » bien & le soin de son éducation fu-
 » rent confiés à un parent assez éloi-
 » gné, mais connu pour un honnête-
 » homme. Il se nommoit le Chevalier
 » *Granby*; le jeune *Western* vint occu-

» per à *Londres* , la maison du Cheva-
 » lier , qui eut pour lui les affections ,
 » & la tendresse d'un père , & quoi-
 » qu'il fut d'âge & de tournure à re-
 » chercher les plaisirs , il passoit pres-
 » que toute la journée avec son élève.
 » Il étoit témoin de ses leçons &
 » voyoit avec joie qu'il faisoit des pro-
 » grès rapides dans tout ce qu'il entre-
 » prenoit. Ce jeune homme , plus for-
 » mé qu'on ne l'est ordinairement à son
 » âge , (il n'avoit que seize ans) de-
 » manda instamment au Chevalier
 » *Granby* , de le conduire dans diffé-
 » rentes sociétés. Son entrée dans le
 » monde fut très - brillante. Sa char-
 » mante figure séduisoit : son caractère
 » docile & doux attachoit : il étoit
 » aimé & désiré partout. Le Che-
 » valier étoit ravi du succès de son
 » pupile , qu'il chérissoit de plus en
 » plus. Dans le nombre des maisons
 » qu'il fréquentoit le plus , il s'en trou-
 » voit une où on les fêtoit plus qu'ail-
 » leurs. Madame *Soffle* , veuve d'un
 » Officier de Marine , sembloit jouir
 » d'une fortune honnête. Elle n'avoit
 » pour tout enfant qu'une fille très-
 » jolie , quoiqu'un peu contrefaite ;

» au reste , pourvue de beaucoup
 » d'esprit , mais continuellement tourné
 » vers la méchanceté. Personne n'étoit
 » à l'abri de ses sarcasmes : sa mère
 » même , qui l'adoroit , n'en étoit pas
 » respectée. Telle étoit alors *Miss*
 » *Louise Soffle* , & telle elle a été toute sa
 » vie. La vue du jeune *Western* lui fit
 » sentir pour la première fois le pou-
 » voir de l'amour ; & comme son ca-
 » ractère la portoit à toutes les extré-
 » mités , elle l'aima à la fureur , &
 » désira ardemment être payée de re-
 » tour. Son espoir fut trompé. *Western*
 » vit ses charmes sans nulle émotion :
 » cependant son esprit l'amusoit. *Louise*
 » se méprit à ce petit mouvement de
 » plaisir ; elle s'imagina être aimée ;
 » sa passion accrut de nouvelles forces ,
 » & finit par troubler son repos. Par une
 » bisarrerie inconcevable , le Chevalier
 » *Granby* , qui jusqu'alors avoit vécu
 » dans la plus parfaite indifférence ,
 » adora dès le premier instant *Miss*
 » *Soffle* , au point de désirer d'en faire
 » sa femme. Il en parla à sa mère.
 » Celle-ci , qui vit dans cette alliance
 » une fortune & un nom pour sa fille ,
 » n'hésita pas à accepter une proposition

» qui flattoit autant son amour-propre ,
 » qu'il étoit convenable à son intérêt ;
 » elle promit d'en parler à *Louise* , ce
 » qu'elle fit le même jour. Quelle fut
 » sa surprise , quand au lieu de la joie
 » qu'elle s'attendoit à voir sur le visage
 » de *Miss Soffle* , elle n'y vit qu'un air
 » sombre & triste. Cependant elle étoit
 » encore loin de prévoir la réponse
 » qu'on alloit lui faire. — Je n'épou-
 » serai point le Chevalier , parce que
 » j'aime *Western*. — *Western* ! & que
 » prétendez-vous ? c'est un enfant —
 » C'est un enfant charmant. — On
 » ne l'établira pas de long-tems. — Hé
 » bien , j'attendrai. — Vous paye-t-il
 » de retour ? — Je le crois. — *Louise* ,
 » en refusant le Chevalier , vous faites
 » la plus haute de toutes les sottises.
 » — Je ne puis l'aimer. — Que vous
 » importe ! il est riche , & nous som-
 » mes si obérés , qu'il nous falloit une
 » aussi heureuse aventure pour revenir
 » sur l'eau ; on nous croit de la fortu-
 » ne , & c'est pour cette raison qu'on a
 » du respect & des égards pour nous.
 » Vos folies & mon peu de prudence
 » ont totalement absorbé notre bien.
 » Cette vérité une fois connue , adieu

» tous les plaisirs ; nous n'aurons que
 » le choix de mourir de honte dans
 » la capitale , ou d'ennui dans la Pro-
 » vince. Considérez , pesez tous ces
 » points , & voyez , ma chère fille ,
 » si vous devez hésiter à profiter des
 » bonnes dispositions du Chevalier
 » *Granby*.

» *Miss Soffle* , quoique la plus altière
 » des femmes , sentit la solidité des
 » conseils de sa mère : cependant elle
 » demanda du temps ; il fut employé
 » à sonder les dispositions du jeune
 » homme : œillades , doux propos ,
 » agaceries , rien ne fut épargné pour
 » le captiver. *Western* , peu sensible à
 » de pareilles avances , n'en devina
 » pas d'abord le motif ; à la fin pour-
 » tant , les choses devinrent si claires ,
 » qu'il comprit qu'on en vouloit à son
 » cœur. Sans effort , il se décida à le
 » conserver ou à le perdre dans une
 » autre occasion : celle-ci n'avoit nul
 » attrait pour lui ; cette triste convic-
 » tion terrassa la prévenante *Miss* ; &
 » par un mouvement de dépit , elle
 » accorda sa main au Chevalier *Granby*.

» *Western* , qui n'étoit point instruit

» de cette union , la vit se former avec
 » la plus grande surprise ; & sans en
 » rien dire à son cher Mentor , il prévît
 » que le bonheur ne présideroit point à
 » cet hymen. *Granby* , au comble de
 » ses vœux , se croyoit le plus fortuné
 » des hommes. Qu'il tarda peu à être
 » détrompé ! *Milady Granby* ne garda
 » pas long-temps le ton honnête &
 » doux envers son mari. Un rien la
 » contrarioit ; alors elle quittoit la mai-
 » son , ou elle ne rentroit que fort
 » tard , & toujours avec de l'humeur.
 » *Granby* , bon & pacifique , supportoit
 » toutes les irrégularités du caractère
 » de sa femme , sans lui en témoigner
 » aucun mécontentement ; & comme
 » il l'adoroit , il cherchoit sans cesse à
 » l'excuser. *Western* habitoit toujours
 » la même maison ; *Milady* essaya en-
 » core sur lui le pouvoir de ses charmes.
 » Ne pouvant réussir , elle conçut pour
 » ce jeune homme une haine qu'elle a
 » conservée jusqu'à sa mort.

» Un an après son mariage , elle
 » accoucha d'un garçon qu'elle allaita
 » elle-même : ce ne fut pas sa tendresse
 » qui lui suggéra ce sentiment mater-

» nel ; elle craignoit que cet enfant ,
 » en suçant un autre lait que le sien ,
 » ne conserva pas les sentimens qu'il
 » avoit dû puiser dans ses flancs.

» Le Chevalier *Granby* avoit dans la
 » Province un parent veuf, peu riche ,
 » mais plein d'ambition. Ce défaut le
 » conduisit à intenter nombre de procès
 » à plusieurs de ses voisins ; il les perdit
 » tous , & le dernier, qui le ruina en-
 » tièrement, le fit mourir de chagrin.
 » Peu d'heures avant d'expirer, il pria
 » le Vicaire, qui ne le quittoit pas ,
 » d'écrire sous sa dictée une lettre au
 » Chevalier *Granby*, son cousin, pour
 » lui recommander sa fille âgée de qua-
 » torze ans, qu'il laissoit dans la misère.
 » Le Vicaire fut aussi chargé de con-
 » duire la jeune *Clara* à *Londres*, &
 » de la présenter avec la Lettre au Che-
 » valier. *Milady* étoit en couches lors
 » de l'arrivée de *Miss Spincer*, qui fut
 » parfaitement reçue par son estimable
 » parent. — Regardez-vous ici, ma
 » chère cousine, comme dans votre
 » propre maison ; *Milady* que vous
 » verrez dans quelques jours, fera
 » ravie de vous posséder & de vous être
 » utile.

» Une pareille réception rassura *Clara*,
 » qui étoit tremblante un moment
 » auparavant. Le Vicaire fut remercié,
 » & , par les soins du Chevalier , obtint
 » à quelque temps de là , une bonne
 » cure.

» Dès que *Milady* fut instruite du
 » séjour de *Miss Spincer* dans l'Hôtel ,
 » elle voulut la voir. La beauté tou-
 » chante de cette aimable enfant lui
 » causa une horrible jalousie , qui pensa
 » même lui devenir funeste ; car ne
 » concevant rien foiblement , elle
 » éprouva une si forte révolution , que
 » son lait lui remonta à la tête. Cepen-
 » dant elle sçut cacher la cause de ce
 » fâcheux évènement , qu'elle rejetta
 » sur le souvenir de sa mère qu'elle
 » avoit perdue depuis trois mois.

» Le jeune *Western* éprouva bientôt,
 » en voyant *Miss Spincer* , que son
 » cœur n'étoit point inaccessible aux
 » traits de l'amour. L'extrême jeunesse
 » de *Clara* , ne l'empêcha pas de rendre
 » justice au mérite du séduisant *Wes-*
tern : tous deux s'aimèrent avec ido-
 » lâtrie , & tardèrent peu à se le dire.
 » *Milady* , plus clairvoyante que son
 » époux , se hâta de l'avertir de sa décou-

» verte : le Chevalier en parla à son élève
 » avec l'air peu satisfait. — Comment
 » pouvez-vous blâmer mon choix , lui
 » dit celui-ci ? *Miss Spincer* est belle ,
 » douce , aimable ; elle est de plus
 » votre parente : que de raisons pour
 » être adorée ! — Mais elle est sans
 » bien ! — Tant mieux , tous les avan-
 » tages ne feront pas de son côté , &
 » celui-là est bien frêle en comparaison
 » de ceux qu'elle possède. — Est-ce
 » ainsi que je répondrai à la confiance
 » de vos parens ? — Pourriez-vous leur
 » donner une meilleure preuve de vos
 » bontés pour moi , qu'en faisant mon
 » bonheur ? — Vous parlez en jeune
 » homme qui suit les premières im-
 » pulsions de son cœur. — Cher Men-
 » tor , ce sont là des mots ; vous ne
 » trouvez point de raison à alléguer
 » contre un penchant aussi raisonnable.
 » Laissez-vous fléchir , accordez-moi
 » sa main. — Vous êtes deux enfans.
 » — Nous aurons plus de temps à nous
 » chérir. — Mais sçavez-vous si vous en
 » êtes aimé ? — Je n'ai eu garde de le
 » lui laisser ignorer , dit en se montrant
 » la jeune *Miss*. (Elle étoit avec *Wes-*

» tern dans le salon de Musique , lors-
 » que le Chevalier *Granby* se fit enten-
 » dre. Ne voulant pas qu'il la vît en
 » tête à tête , elle s'étoit tenue cachée
 » dans un endroit sombre , ce qui l'a-
 » voit empêchée d'être apperçue par
 » son parent).

» Ce mariage pensa tourner la tête
 » à *Milady*. Toujours maîtresse des ap-
 » parences , on crut qu'elle en étoit
 » ravie. L'impatience des jeunes gens
 » étoient si forte que leur union ne fut
 » point retardée. L'amour les accom-
 » pagna à l'autel de l'hymen , & son
 » flambeau ne s'éteignit point pour
 » eux ; contre l'usage presque général
 » ils furent unis par ce double lien
 » jusqu'au dernier moment.

» Je ne m'amuserai point à vous
 » peindre les fureurs & la jalousie de
 » *Milady*. Comme elle n'en faisoit
 » part qu'à une nommée *Charlotte* , sa
 » fidelle suivante , le reste de sa mai-
 » son , en voyant ses caprices & ses
 » humeurs , n'en soupçonnoit pas la
 » cause. Son fils annonçoit déjà une
 » ressemblance parfaite de caractère &
 » de figure avec sa méchante mère.

» Impatient , criard , maussade , il
 » avoit tous les défauts des enfans de
 » son âge.

» *Mistrees Western* devint grosse à
 » la satisfaction de son tendre époux.
 » Hélas ! il ne prévoyoit pas que c'é-
 » toit le terme de sa félicité. Elle n'a-
 » voit pas encore quinze ans lorsqu'elle
 » donna le jour à une fille. Son extrême
 » délicatesse ne lui permit pas de sup-
 » porter tant de fatigues. L'infortunée
 » expira dans les bras de son époux ,
 » deux heures après m'avoir donné la
 » vie ; car c'est moi qui suis le fruit
 » de leur tendre & mutuel amour , &
 » la cause innocente de la douleur
 » éternelle de mon malheureux père.
 » Le Chevalier *Granby* me fit nour-
 » rir à la maison ; ma vue continuelle
 » rendit la raison à son jeune ami ;
 » mais son chagrin fut toujours le
 » même. Depuis ce funeste évène-
 » ment , jamais le sourire du plaisir
 » ne se présenta sur ses lèvres. Ma
 » présence même n'a pu faire naître
 » l'empreinte de la joie sur son visage ,
 » & pourtant jamais fille ne fut plus
 » tendrement aimée par son père.

» On imagina qu'étant resté veuf

» à dix-huit ans , il songeroit bientôt
 » à se remarier. Plusieurs Demoiselles
 » s'empressèrent pour obtenir la pré-
 » férence. Importuné de tant d'avances,
 » il se séquestra dans sa chambre, d'où
 » il ne sortoit que pour venir dans la
 » mienne. Quand j'eus atteint l'âge
 » de trois ans , on voulut que je
 » partageasse mes petits jeux avec le
 » jeune *Granby*, qui en avoit quatre.
 » Cet ordre me fut signifiée par
 » *Milady*. J'en tins peu de compte,
 » & fus moi-même fermer la porte
 » de ma chambre à mon cousin lors-
 » qu'il se présenta avec sa Bonne. Je
 » ne pouvois oublier que notre pre-
 » mière entrevue avoit été marquée
 » par un soufflet que j'en avois reçu ,
 » voulant lui prendre une pomme
 » qu'il tenoit. *Charlotte* conduisit l'en-
 » fant à sa mère , en lui disant l'af-
 » front que je venois de lui faire éprou-
 » ver. *Henry* crioit autant que ses forces
 » pouvoient le lui permettre. *Milady*
 » outrée , fut trouver mon père , on
 » me fit venir ; il me dit avec sa
 » douceur ordinaire : — *Coralie*, il faut
 » jouer avec votre cousin , vous me
 » ferez plaisir. Il n'en a jamais fallu

» davantage pour me faire obéir. Je
 » fus sur le champ prendre la main
 » de *Henry*, & nous ne nous quittâmes
 » plus que pour aller nous coucher.
 » Nous nous disputions tous les jours;
 » naturellement opiniâtre, il ne me
 » cédoit sur aucun point. Mes jou-
 » xux étoient souvent mis en pièces;
 » j'allois me plaindre, mon père me
 » regardoit, faisoit un signe, & ma
 » bouche restoit close.

» Ma haine pour mon cousin croif-
 » soit avec l'âge. Le tems de l'en-
 » fance disparoissoit, j'atteignois ma
 » onzième année, & ce sentiment
 » s'étoit tellement fortifié dans mon
 » cœur, que je ne perdois pas une
 » occasion de lui en donner des preuves.
 » Un jour, entre autres, il m'affuroit
 » qu'il m'aimoit beaucoup. — Je vous
 » plains, lui répondis-je; car je ne
 » vous aime pas. — Vous ferez pour-
 » tant ma femme. — Jamais. — Vous
 » le verrez, maman le veut. — Cela
 » m'est égal. — Et votre papa aussi.
 » Le feu me monta au visage. — Eh
 » bien, continua-t-il, vous ne dites
 » plus rien. — Mon père le veut
 » Cela n'est pas possible. — Possible

» ou non, s'il le veut ? — Il faudra bien
 » obéir , mais j'en mourrai . — A la
 » bonne-heure , vous pourrez mourir ,
 » mais du moins ce sera après la nôce ;
 » le lendemain , par exemple .

» Malgré mon extrême jeunesse , je
 » sentis toute l'horreur de son propos .
 » Le monstre ; m'écriai - je ! Notre
 » Maître de Musique qui survint , l'em-
 » pêcha de me répondre .

» C'est au milieu des tourmens qu'on
 » éprouve en voyant continuellement
 » l'objet de sa haine & de son mépris ,
 » que s'écoulèrent les seize premières
 » années de ma vie . Ils augmentoient
 » avec ma raison . La tendresse que
 » j'avois pour mon père me les faisoit
 » supporter : je lui cachois mes vérita-
 » bles sentimens sous le masque appa-
 » rent de l'amitié . Je sçavois que je l'af-
 » fligerois en le laissant lire au fond de
 » mon cœur . Il ne crut donc pas que je
 » me ferois un grand effort pour don-
 » ner ma main au jeune *Granby* ; & ,
 » sacrifiant ma volonté à la sienne , je
 » consentis à cette union qui devoit
 » faire le malheur de ma vie .

» Mon époux ne se donna pas la
 » peine de s'observer un seul instant :

» au contraire , il voulut se faire en-
 » tièrement connoître ; en confé-
 » quence , il me parla avec hauteur ,
 » & prit pour maitresse une jeune
 » Françoisse qui étoit veuve. Il m'or-
 » donna de la recevoir , & de lui
 » faire politesse , sans me laisser
 » ignorer que c'étoit ma rivale. Mon
 » père , qui vit ce désordre , s'en plai-
 » gnit. Le Chevalier *Granby* , retenu
 » au lit depuis long-tems par la goutte,
 » voulut aussi faire des représentations ;
 » il ne fut point écouté. Le fils , sou-
 » tenu hautement par la mère , se
 » permettoit tout. La mort du Cheva-
 » lier mit encore plus de liberté dans
 » les mauvais procédés de *Milady* &
 » de mon époux. Mon unique conso-
 » lation étoit d'aller pleurer avec mon
 » tendre père.

» *Milady* tomba malade ; le Médecin
 » qui fut appelé annonça un danger
 » éminent : le lendemain il la trouva
 » sans espérance , & lui annonça son
 » état sans aucun ménagement. J'étois
 » avec mon père ; on vint nous dire que
 » *Milady* nous faisoit prier de passer chez
 » elle : nous nous y rendîmes. — Ap-
 » prochez , asseyez-vous & écoutez-

» moi. On dit que je touche à l'instant
 » de ma mort : cet Arrêt ne me fait
 » aucune peine ; il ne me reste plus rien
 » à faire au monde que ma confession.
 » La voici :

» Je vous ai aimé, dit elle à mon
 » père , du moment où vous vous êtes
 » montré à mes yeux. Vous avez payé
 » mon amour par un mépris insultant :
 » j'ai juré de me venger ; j'ai réussi.
 » Apprenez de quelle manière je m'y
 » suis prise. En épousant le Chevalier
 » *Granby* , c'étoit renoncer à vous.
 » Votre mariage a doublé la barrière
 » qui nous séparoit. Votre femme est
 » accouchée d'une fille : j'avois un fils :
 » j'ai projeté de faire le malheur du
 » fruit de vos amours. Pour réussir , j'ai
 » laissé à mon fils tous ses défauts , qui ,
 » en grandissant , se sont métamor-
 » phosés en vice. Il a aimé votre fille ;
 » mais par mes soins , il a éloigné toute
 » délicatesse ; quand je l'ai trouvé assez
 » mauvais sujet pour faire le tourment
 » de sa femme , j'ai pressé son mariage.
 » C'est moi qui lui ai fait connoître
 » cette *Françoise* : C'est moi.... Je
 » n'en entendis pas davantage ; une
 » sueur froide se repandit sur tout mon

» corps ; je perdis connoissance. Mon
 » père allarmé se hâta de me secourir :
 » *Milady* sonna ; une femme parut. —
 » Aidez *Western* à emporter sa fille ,
 » lui dit elle , j'ai assez vu le spectacle
 » de leurs douleurs ; il commence à
 » m'importuner.

» Le désespoir de mon père fut ex-
 » trême. Il en donna dans l'instant
 » même les plus fortes preuves , en
 » accablant cette méchante femme
 » des reproches les mieux mérités.
 » Rendue dans mon appartement , je
 » négligeai mes propres maux , pour
 » chercher à consoler mon père , dont
 » les larmes ne tarissoient pas. Il se
 » reprochoit d'avoir fait mon malheur
 » par son aveugle crédulité. Je cherchai
 » à lui persuader que mon époux pou-
 » voit ne pas être incorrigible , & qu'é-
 » tant privé des mauvais conseils de
 » sa mère , il rendroit sûrement plus de
 » justice à ma tendresse & à ma dou-
 » ceur. Vain espoir ! *Milady* recouvra
 » la santé , & son fils se livra de plus
 » en plus à la débauche. Je passai deux
 » ans à gémir sur ses désordres. Pendant
 » ce laps de tems , ma belle-mère se
 » remaria à un jeune Officier sans

» naissance , ni fortune. Mon époux fut
 » outré de cette mésalliance , & n'osant
 » point témoigner son mécontentement
 » à sa mère , il jeta sur moi toute son
 » humeur ; elle fut enfin portée si loin ,
 » que ma présence lui devint à charge.
 » Il résolut donc de m'éloigner de lui.
 » Malgré le peu d'égards qu'il avoit
 » pour mon père , il craignit qu'il
 » ne s'opposât formellement à ce des-
 » sein ; en conséquence , il usa de
 » dissimulation. Tout-à-coup je le vis
 » changer ; il me témoigna plus de
 » tendresse : tout le monde s'en ap-
 » perçut , & m'en fit compliment. Ma
 » belle-mère en parut désespérée : sa
 » haine ne devoit mourir qu'avec elle.
 » — Tu avois raison , me disoit mon
 » père , *Mylord Granby* ne devoit pas
 » être toujours vicieux. L'exemple de
 » tes vertus l'a rendu meilleur.

» Ce bon père me tenoit serrée dans
 » ses bras , en me félicitant sur le bon-
 » heur dont il croyoit que j'allois jouir.
 » Les soins de mon époux ne dimi-
 » nuoient pas , mais sa gaité fit place
 » à une humeur sombre. Je lui en témoi-
 » gnai la plus vive inquiétude. — Je ne
 » veux point vous le dissimuler , me

» répondit-il , cette ville me déplaît au
 » dernier point : peut-être le souvenir
 » de mes égaremens.... — Hé bien ,
 » dis-je , en l'interrompant , qui nous
 » force à y rester ? — La crainte que
 » vous ne trouviez pas le séjour de la
 » campagne aussi agréable ; & je dois
 » sacrifier mon goût au vôtre. — Par-
 » tons , mon ami , tous les lieux du
 » monde me plairont quand nous y se-
 » rons ensemble. — La terre où je me
 » me propose de vous conduire est dans
 » une situation riante. — Mon père
 » fera du voyage ? — Sans doute , il
 » pourra venir quelquefois à *Wilton*.
 » Voulez-vous , ma chère amie , que
 » le départ soit fixé à quatre jours ? —
 » Mon ami , m'avez-vous vu jamais
 » avoir d'autres volontés que les vô-
 » tres ?

» Il me quitta fort satisfait de n'avoir
 » rencontré aucun obstacle de ma part.
 » Il avoit bien tort d'en craindre.
 » Mon père , à qui je fis part de ce
 » projet , l'approuva , & il s'effectua
 » au jour marqué.

« » Avant de monter en voiture , je
 » fus prendre congé de ma belle-mère :
 » elle m'embrassa avec un air de satis-

» faction que je ne lui avois jamais vu.
 » Monsieur *Brayton* (c'étoit le nom de
 » son nouvel époux) me parut fort
 » triste. Ses yeux , qu'il fixa sur les
 » miens , en me disant adieu , étoient
 » mouillés de larmes ; je n'y fis pas
 » grande attention pour lors ; mais par
 » la suite , mille circonstances me rap-
 » pelèrent ce moment.

» Nous partîmes : le voyage se fit
 » assez gaïement. A mon arrivée ici
 » je fus enchantée de la magnificence
 » du château , des jardins , &c.
 » Vous avez bien voulu , ma chère
 » *Nancy* , en faire l'éloge depuis que
 » vous l'habitez. Au bout d'un mois
 » *Mylord Granby* me dit avoir reçu
 » une Lettre de sa mère , qui l'obligeoit
 » à aller faire un voyage à *Londres*. Je
 » crus voir dans son ton celui de la
 » fausseté. Je m'en affligeai , sans ce-
 » pendant laisser percer ma douleur.
 » Mon père fut étonné de son départ ;
 » cependant , ni lui , ni moi , ne nous
 » y opposâmes. Il partit. Ses adieux me
 » confirmèrent dans mes soupçons. —
 » Il a sans doute voulu se défaire de
 » moi , & voilà la raison de mon séjour
 » ici. Cette terre fera le lieu de mon

» exil. Telles étoient les réflexions
» qui se présentoient à moi.

» Mon époux m'écrivit à son arri-
» vée, & je fus ensuite plus d'un mois
» sans recevoir de ses nouvelles. Chaque
» jour j'acquerrois par son silence une
» augmentation de certitude sur mon
» malheur.

» Malgré la rigueur de la saison,
» mon père prenoit souvent le plaisir
» de la chasse. Un jour qu'il étoit ab-
» sent, on m'annonça un homme qui
» demandoit à me parler : j'ordonnai
» qu'on le fit entrer; c'étoit une espèce
» de Postillon. Il me remit une Lettre,
» & sortit pendant que je la décachai-
» tois : elle contenoit un avertissement
» sur la conduite déréglée de mon mari.
» On m'apprenoit qu'il avoit repris
» son ancienne Maitresse, pour laquelle
» il se ruinoit; que sa mère approuvoit
» & même encourageoit les dépenses
» énormes de son fils; que le change-
» ment de *Mylord Granby* n'avoit été
» que simulé, afin de pouvoir me re-
» leguer à la campagne.

» Cet écrit, qui n'étoit point signé,
» finissoit par une promesse de me don-

» ner bientôt de nouveaux éclaircisse-
» mens.

» J'avois toujours entendu dire qu'une
» Lettre anonyme ne méritoit que du
» mépris pour son Auteur : en confé-
» quence, je voulois rendre celle-ci à
» l'homme qui me l'avoit apportée ;
» mais lorsque je le demandai , on me
» dit qu'après être sorti de mon appar-
» tement , il étoit monté à cheval ,
» & qu'on l'avoit bientôt perdu de
» vue.

» Je brûlai la Lettre , & tâchai d'ou-
» blier la lecture que j'en avois faite.
» Je me promis même de n'en pas par-
» ler à mon père : cependant je ne pus
» me défendre d'un mouvement de
» tristesse qui ne se dissipa que bien long-
» tems après.

» Mon père revint plus tard qu'à
» l'ordinaire. Je commençois même à
» en être inquiète , lorsqu'on me l'an-
» nonça : je fus surprise de le voir en-
» trer avec un inconnu sur qui il s'ap-
» puyoit. — Voilà , ma chère fille ,
» un aimable Cavalier à qui je dois
» presque la vie. Cette raison suffisoit
» pour m'engager à lui faire l'accueil le
» plus

» plus favorable. J'ordonnai qu'on ap-
 » prochât des sièges ; ensuite je témoi-
 » gnai à mon père mon inquiétude sur
 » ce qu'il me disoit avoir couru des ris-
 » ques. — Je revenois, me dit-il,
 » avec *Peters*, assez fatigué des courses
 » de la journée, lorsque mon cheval,
 » effrayé de je ne sçais quel objet, fit un
 » écart : comme je ne m'y attendois
 » pas, mon corps pencha ; le mouve-
 » ment que je fis pour me remettre en
 » selle, approcha mon éperon du ven-
 » tre de l'animal, qui se cabra avec tant
 » de violence, que je tombai par terre.
 » Débarrassé de mon fardeau, il se mit
 » à courir, & s'éloigna avec une vi-
 » tesse extrême. Ma chute, assez heu-
 » reuse du reste, m'avoit froissé le
 » pied, de façon que je ne pouvois
 » pas me tenir sur le cheval de *Peters*,
 » que j'avois essayé de monter. Las
 » comme j'étois, il me parut dur d'être
 » obligé d'attendre l'arrivée d'un car-
 »rosse qu'il se disposoit à aller
 » chercher ; nous étions encore à six
 » milles d'ici. C'est en ce moment que
 » *Sir Alworthy* passa dans sa voiture ; il
 » m'aperçut, se douta de mon em-
 » barras, & me fit offrir de me con-

» duire à la première poste ; j'acceptai
 » sa proposition. Monté dans son car-
 »rosse , je lui nommai l'endroit où
 » j'allois , & il eut la complaisance de
 » se détourner pour me reconduire jus-
 » qu'ici. Tâchons , ma fille , de le dé-
 » cider à y passer la nuit. Je joignis mes
 » instances à celles de mon père. *Sir*
 » *Alworthy* s'en défendit un peu , mais
 » enfin il céda à nos pressantes sollicita-
 » tions.

» Vous avez vu *Sir Alworthy* ; ainsi ,
 » ma chère *Nancy* , je me dispenserai
 » de vous peindre sa charmante figure.
 » Nous passâmes la soirée fort agréa-
 » blement : la douleur que mon père
 » ressentait étoit si légère , qu'il me
 » força à ne pas m'en occuper. La con-
 » versation du nouveau venu étoit bril-
 » lante ; nous l'écoutions avec le plus
 » grand plaisir , & je vous avouerai , mon
 » amie , que j'y mis plus d'attention
 » & d'intérêt que je n'aurois dû.

» *Sir Alworthy* avoit une sœur mariée
 » qui habitoit une terre distante de
 » *Willton* , de douze milles seulement.
 » Les éloges qu'il nous fit , me donnè-
 » rent le desir de connoître *Milady*
 » *Carbury* ; il me promit de l'amener

» avant peu. Je voulois prévenir sa
 » visite par la mienne. — Vous ne
 » connoissez pas ma sœur, me dit-il,
 » je lui peindrai votre amabilité, votre
 » honnêteté, votre douceur : ces qua-
 » lités, qu'elle n'a pu rencontrer dans
 » aucune femme de sa connoissance,
 » lui feront passer sur toutes les cérémo-
 » nies. Je lui ai entendu dire bien des
 » fois qu'elle feroit trois cent *milles* pour
 » aller chercher une amie telle que
 » vous. Je le remerciai de la bonne
 » opinion qu'il avoit de moi, & je me
 » promis d'avance toute sorte d'agré-
 » mens dans la société du frère & de la
 » sœur.

» *Sir Alworthy* prit congé de moi le
 » même soir, & partit le lendemain
 » bien avant mon lever. Mon père étoit
 » enchanté de lui, & chaque jour nous
 » en parlions ensemble.

» Le tems s'écouloit sans que je re-
 » çusse aucune réponse aux Lettres que
 » j'écrivois continuellement à mon
 » époux. Ce silence ne me permit pas
 » de douter de la vérité de ce qu'on
 » m'avoit marqué dans la Lettre ano-
 » nyme dont je vous ai parlée. Mon père
 » n'osoit se plaindre de la négligence

» de *Mylord Granby* ; il me croyoit
 » dans une sécurité qu'il craignoit de
 » troubler : le même motif fermoit ma
 » bouche ; ainsi , nous souffrions tous
 » deux des mêmes maux , sans jouir de
 » la consolation de nous confier nos
 » peines.

» *Sir Alworthy* n'oublia pas sa pro-
 » messe. Je le vis arriver quinze jours
 » après celui de notre connoissance ,
 » avec sa sœur & son beau-frère. Il ne
 » me fallut qu'un instant pour aimer
 » *Sophie*. Beauté , esprit , douceur ,
 » aménité , elle possède toutes les qua-
 » lités qui font adorer. La même sym-
 » pathie agit sur elle ; car elle n'e té-
 » moigna le plus vif désir de former
 » avec moi une étroite liaison. Jamais
 » notre mutuel attachement ne s'est
 » démenti ; même goût , même ca-
 » ractère , tout semble concourir à en-
 » ferrer les nœuds. J'ai éprouvé tout
 » cela , ma chère *Nancy* , la première
 » fois que je vous ai vue , & je jurerois
 » que notre amitié n'aura de terme qu'à
 » la mort de l'une ou de l'autre. *Mylord*
 » *Carbury* , quoiqu'aimable , me parut
 » fort au-dessous de sa femme pour
 » les qualités du cœur ; cependant il la

» rend assez heureuse ; il a de la roi-
 » deur dans le caractère, mais elle est
 » si douce, que jamais dans leur mé-
 » nage, on n'entend la plus légère al-
 » tercation.

» *Milady* resta trois jours à *Wilton*. En
 » nous quittant elle fit promettre à mon
 » père qu'il me conduiroit incessam-
 » ment à *Old-House*, (c'est le nom de
 » la Terre qu'elle habitoit alors).

» L'apparente tranquillité dont je
 » jouissois ne dura pas long-temps. La
 » haine immortelle de ma belle-mère
 » n'avoit semblé s'endormir que pour
 » signaler son réveil par une augmen-
 » tation de cruauté. Elle insinua à son
 » fils des soupçons odieux sur la ten-
 » dresse que mon père me portoit ; elle
 » lui peignit l'attachement le plus res-
 » pectable, le plus saint, comme une
 » inclination criminelle. Mon époux
 » crut le mal, parce que son cœur le
 » portoit à le faire ; sa jalousie devint
 » extrême, quoiqu'il fût sans amour :
 » & , dans le premier mouvement de
 » sa rage, il m'écrivit une lettre, dont
 » chaque mot me faisoit frissonner
 » d'horreur. Je la reçus en présence de
 » mon père. Dès la première page ,

» mon cœur se ferra , & le papier
 » échappa de mes mains. Monsieur
 » *Western* le ramassa. — Arrêtez , lui
 » criai-je , mon père , détournes les
 » yeux de ce tissu d'horreurs & de ca-
 » lomnies. — Je veux voir , me répon-
 » dit-il , jusqu'où la haine & la ven-
 » geance peuvent aller. Ne crains par
 » pour moi : puissai-je être le seul sa-
 » crifié !

» Non , ma chère *Nancy* , tout ce
 » que la méchanceté a jamais pu ima-
 » giner de plus atroce ne sçauroit être
 » comparé au contenu de cette abomi-
 » nable lettre. *Mylord Granby* , après
 » d'affreux reproches , & de plus af-
 » freuses menaces , m'ordonnoit de
 » quitter *Wilton* pour aller habiter une
 » terre située dans le fond de l'*Ecosse* ,
 » dont je ne le sçavois pas possesseur :
 » & il m'enjoignoit sur-tout de renon-
 » cer à toute communication avec mon
 » père. — Monstres , s'écria M. *Wes-*
 » *tern* , vous ferez sarisfaits ! C'est ma
 » mort qui peut seule assouvir votre
 » rage , ce dernier malheur va la hâter.
 » O , ma fille ! il faudra donc nous sé-
 » parer ? — Nous séparer ! dis-je , en
 » me jettant dans ses bras , mourons

» plutôt ensemble. Qui , moi ! je pour-
 » rois renoncer à la douceur de pleurer
 » avec vous ! Le sein de mon tendre
 » père ne recueillerait plus les larmes
 » que l'injustice me fait verser ! Encore
 » une fois , on l'espère vainement ;
 » qu'ils prennent ma vie , ou qu'ils me
 » laissent mon père.

» Cette scène de douleur & de ten-
 » dresse d'aurait depuis quelque-temps :
 » j'étois aux genoux de M. *Western* ;
 » ses bras me tenoient embrassés , &
 » mes pleurs ne tarissoient pas , quand
 » la porte s'ouvrit avec fracas : mon
 » époux se présente ; sa mère le suivait :
 » tous deux se jettent sur moi , m'arra-
 » chent des bras de mon père , qui fait
 » quelques efforts pour me retenir : la
 » force l'emporte : je suis conduite ,
 » plus morte que vive , dans une Ber-
 » line , qui m'attendoit dans la cour.
 » *Mistrees Brayton* s'y plaça avec moi.

» Vous pouvez penser , chère *Nancy* ,
 » quel fut alors mon état. Ma belle-
 » mère eut l'inhumanité de trouver une
 » jouissance à me faire souffrir. Mes
 » larmes ne couloient plus ; le déses-
 » poir sembloit en avoir tari la source.
 » Les plaisanteries ironiques de ma belle-

» mère la r'ouvrirent. — Pauvre petite ,
 » que vous êtes à plaindre ! Etre privée
 » de la douceur de voir , d'embrasser
 » ce tendre pere. Consolez-vous , belle
 » *Coralie* , on vous permettra peut-être
 » de lui écrire : *Tout vit par la chaleur*
 » *d'une lettre éloquente : le sentiment s'y*
 » *peint sous les traits d'une Amante.*
 » Nouvelle *Héloïse* , vous nous offrirez
 » un second tableau du véritable amour.
 » Vous pleurez. Quelle enfance ! Son-
 » gez donc que votre beauté en fera
 » moins brillante ; *Western* s'en apper-
 » cevra ; il deviendra volage. — Cessez ,
 » cessez , Madame ; que vous ai-je fait
 » pour me traiter avec tant de cruauté ?
 » — Ce que tu m'as fait , malheureuse !
 » N'es-tu pas la fille de l'indigne *Wes-*
 » *tern* ? Ta mère ne me fut-elle pas pré-
 » férée ? Et aujourd'hui il t'adore. L'a-
 » mour le plus vif étoit dans mon cœur ;
 » il a fait place à la haine , & celle-là
 » ne mourra jamais. Attends - toi à
 » ses effets les plus funestes. — Hé bien ,
 » arrachez-moi la vie. — Non , tu ne
 » souffrirois pas assez : le chagrin d'a-
 » voir quitté ton père , ce père tant
 » aimé , me prépare un spectacle bien
 » plus satisfaisant pour mon cœur : je

» jouirai de tes douleurs : je m'abreu-
 » verai de tes larmes, qui seront pour
 » moi le nectar le plus délicieux, je
 » sçaurai que *Western* languit, que tu
 » meurs mille fois par jour. O, ven-
 » geance ! que je te devrai de plai-
 » sirs.

» C'est ainsi que se passa tout le temps
 » de notre voyage. Le plus coupable des
 » hommes n'a jamais éprouvé un sup-
 » plice aussi cruel. L'idée d'être con-
 » duite dans un cachot à mon arrivée,
 » n'avoit rien d'effrayant pour moi,
 » pourvu que je fusse délivrée de la
 » présence de *Mistrees Brayton*. J'étois
 » mourante quand on me fit descendre
 » du carrosse. Pendant toute la route je
 » n'avois voulu prendre que du bouillon.
 » Ma belle-mère me fit porter dans une
 » salle basse & obscure. Le château étoit
 » entouré de fossés, qui répandoient
 » une humidité mal-saine. Je n'eus pas
 » même une femme pour me servir. En
 » me quittant, ma belle-mère me dit :
 » — C'est ici que tu expieras tes fautes,
 » & celles de ceux à qui tu dois le jour.

» Je restai trois mois dans la plus dure
 » captivité. Chaque matin *Mistrees Bray-*
 » *ton* venoit m'accabler par les propos

» les plus odieux. — Mon fils est heu-
 » reux & content, me disoit-elle, il a
 » fait rompre les liens qui l'attachoient
 » à toi ; il est libre, & va épouser une
 » personne charmante : ton père se dé-
 » sespère ; il dépérit à vue d'œil, il
 » meurt mille fois par jour : tout le
 » monde te maudit, parce que j'ai fait
 » courir le bruit que tu étois partie
 » avec un misérable sans nom & sans
 » mœurs. Voilà ton sort : juge si ma
 » haine n'est pas satisfaite ; j'aime à voir
 » que ceux qui m'ont offensée sont cent
 » fois plus malheureux que moi.

» Je gémissois sans répondre un seul
 » mot.

» Quinze jours s'étoient passés sans
 » que j'eusse vu ma belle-mère, lors-
 » que j'entendis ouvrir ma porte beau-
 » coup plutôt qu'à l'ordinaire. Au
 » lieu de la femme qui avoit coutume
 » de m'apporter ma nourriture, & qui
 » étoit absolument à la dévotion de
 » *Mistress Brayton*, je vis un homme
 » que je reconnus bientôt pour Mon-
 » sieur *Brayton*. — Infortunée *Lady*, s'é-
 » cria-t-il en me voyant, que je déteste
 » le monstre qui cause tous vos maux !
 » J'étois si peu accoutumée à m'en-

» tendre plaindre , que j'éprouvois la
 » plus grande douceur à l'écouter ; il
 » continua. — Depuis long-tems ,
 » *Milady*, je pleurs sur votre sort ; c'est
 » moi qui vous ai adressé une Lettre
 » sans signature. Je voulois que vous
 » vous tinssiez sur vos gardes. La mé-
 » diocrité de ma fortune m'avoit décidé
 » à épouser *Milady Granby* , j'étois
 » loin de lui soupçonner un caractère
 » aussi atroce : elle tarda peu à se faire
 » connoître : elle croyoit qu'il lui seroit
 » facile de me mettre de moitié dans
 » toutes les horreurs qu'elle se permet-
 » toit envers vous ; je m'y refusai
 » absolument , & dès - lors je
 » perdis sa confiance. Je ne sçus votre
 » départ que dans l'instant où vous
 » vintes nous faire vos adieux. Je vous
 » regardois alors comme une victime
 » qui alloit être sacrifiée ; le retour de
 » votre époux confirma mes soupçons.
 » La maison de *Mylord* devint le ren-
 » dez-vous de toutes les filles perdues
 » de *Londres* , & il s'attacha particu-
 » lièrement à une maitresse qu'il avoit
 » déjà eue , & à qui il prodiguoit son
 » bien. C'est alors que j'osai vous
 » écrire. Ma femme sçut que vous ne

» vous plaigniez point d'être reléguée
 » à *Willton*, & que Monsieur *Western*
 » paroïssoit aussi très-heureux. Sa haine
 » puisa de nouveaux traits dans sa jalou-
 » sie : elle partit avec son fils, sans m'en
 » prévenir. Je tardai peu à le suivre.
 » En arrivant à *Willton*, j'appris que
 » vous étiez partie avec *Mistrees Bray-*
 » *ton* ; on ne put me dire où vous étiez
 » allée. *Mylord* remontoit en chaise
 » pour retourner à *Londres*, tous vos
 » domestiques pleuroient ; je voulus
 » voir Monsieur *Western*, il s'étoit
 » enfermé ; & refusa de me recevoir.
 » Je revins à *Londres*, il me fut impos-
 » sible de sçavoir de votre époux où
 » étoit sa mère. Enfin j'en reçus une
 » Lettre ; elle me marquoit qu'étant
 » très-mal, & voulant m'embrasser
 » avant de mourir, elle me prioit de
 » partir sur le champ avec son fils pour
 » venir la trouver, & recevoir ses der-
 » niers adieux. *Mylord Granby* me dit
 » froidement que je pouvois partir seul,
 » qu'il ne vouloit quitter ni *Londres*, ni
 » sa maitresse. Digne fils de ta mère,
 » m'écriai-je en montant en carrosse,
 » je trouve sans cesse de nouveaux
 » sujets de te mépriser davantage. Arrivé

» ici, j'ai trouvai ma femme à l'extré-
 » mité : quatre jours que j'y ai passés
 » n'ont point vu de changement dans
 » son état. L'indifférence de son fils l'a
 » fort affectée.

» Je me doutois, *Milady*, que vous
 » habitiez ce château. Pour m'en assu-
 » rer je suivis les pas de la femme de
 » confiance de *Mistrees Brayton* : bien-
 » tôt j'eus la certitude que c'étoit dans
 » cette espèce de cachot où l'on vous
 » avoit mise. Je tentai de gagner par
 » mes libéralités votre cerbère, il ré-
 » sista deux jours ; enfin il céda, & l'on
 » me promit la clef pour aujourd'hui.
 » On m'a tenu parole ; il m'est bien
 » doux, *Milady*, de pouvoir vous témoi-
 » gner le vif intérêt que vous m'avez
 » toujours inspiré. Que ma femme vive
 » ou meure, avant huit jours je vous
 » faciliterai les moyens de sortir de
 » cette affreuse prison.

» Je remerciai le bon Monsieur
 » *Brayton*, & il me quitta. Les conso-
 » lations que j'en avois reçues me
 » firent passer une journée plus douce,
 » & une nuit plus tranquille. Hélas !
 » je ne prévoyois guère la scène abo-
 » minable dont j'allois être témoin ,

» ainsi que l'accroissement de douleur
» que j'allois recevoir.

» Le lendemain ma gardienne se fit
» accompagner par une autre femme
» pour venir chez moi. — Suivez-
» nous, me dirent-elles, *Mistees* veut
» vous parler. A ce nom je frémis de
» la tête aux pieds; j'étois très-foible :
» ces deux mégères me prirent rude-
» ment chacune un bras, & elles me
» traînèrent auprès du lit de leur mai-
» tresse. Monsieur *Brayton* étoit assis &
» venoit de prendre du *thé*. — Appro-
» chez; comme vous voilà changée!
» Qu'est devenue cette beauté dont
» vous étiez si fière? Au reste, vous
» la regretterez moins quand vous sçau-
» rez que votre père est mort. — Mon
» père! Ah Dieu! il me prit un tremble-
» ment, & je tombai sur mes genoux.
» Monsieur *Brayton* jeta un cris
» douloureux : je crus que c'étoit
» relativement à moi; mais en levant
» les yeux sur lui je fus effrayée de son
» état. Il se tordoit les bras, ses yeux
» étoient renversés, & sa bouche écu-
» mante maudissoit sa femme. Je dis-
» tinguois le mot de poison dans son
» articulation gênée. — Oui, oui, s'é-

» cria la malheureuse femme ; c'est moi
 » qui t'ai empoisonné. As-tu cru échap-
 » per à ma vengeance , puisque tu aimes
 » cette misérable qui ne te survivra pas ?
 » Elle tira alors de son lit un pistolet
 » qu'elle lâcha sur moi. Son époux , tout
 » mourant qu'il étoit , prévint son mou-
 » vement , & se précipitant devant moi ,
 » il reçut le coup au milieu de sa poi-
 » trine , & tomba mort.

» Ma belle-mère désolée de n'avoir
 » pu exécuter que la moitié de son hor-
 » rible projet , se livra à l'excès de la
 » plus forte rage , & elle mourut dans
 » l'accès au bout de quelques minutes.

» Cette scène d'horreur , toujours pré-
 » sente à mon imagination , remplit
 » encore mon cœur d'amertume. Per-
 » mettez , ma chère *Nancy* , que je
 » remette à demain la suite de ce
 » récit ».

O ! ma chère *Fanny* ! combien cette
 femme charmante a éprouvé de maux !
 Non , je ne dois plus me plaindre.
 Tout ce que j'ai souffert peut-il être
 comparé aux chagrins de mon aimable
 amie ? Que ne donnerois je pas pour
 lui procurer le bonheur ! Il me tarde
 d'apprendre où en sont les intérêts

de son cœur. Ce *Syr Alworthy* auroit dû lui plaire. La mort de son époux a rompu l'obstacle qui s'opposoit..... Cependant *Alworthy* l'a quittée pour aller avec sa sœur..... Je ne comprends pas bien tout cela. Je suis sûre que vous seriez ravie de voir réunir ces deux êtres. *Syr Alworthy* me semble en tout digne de *Milady Granby*; si elle étoit heureuse, je regretterois moins de ne l'être pas.

Adieu, ma chère *Fanny*, prenez courage, ayez confiance en moi; & espérez un meilleur sort.

N A N C Y B O D L E Y.

De Wilton, ce..... 17



A
pou
Peu
mo
voi
lez-
mo
fis
mo
voy
don
le c
qui
tim
mou
fam
voy
aim

L X^{me} LETTRE.

EDMONT COLWAL,
à Monsieur DE BONVAL;
à Besançon.

A IMABLE ami , zélé consolateur ! pourquoi n'ai-je pas suivi vos avis ? Peut-être le temps auroit apporté dans mon cœur un changement dont je me vois plus éloigné que jamais. Rappelez-vous ce temps où , persuadé de l'amour & de la vertu de *Fanny* , je vous fis part du bonheur qui m'attendoit à mon retour à *Londres*. Détestable voyage , cause de tous mes maux ! Pardon , mon ami , c'est à lui que je dois le charme de vous connoître. Le sort qui sembloit nous destiner à la plus intime liaison , conduisit vos pas à *Portsmouth* dans l'instant où des affaires de famille m'obligèrent d'y aller. En nous voyant nous sentîmes le besoin de nous aimer : de l'attachement à la confiance ,

il n'y a qu'un pas ; nous l'eûmes bientôt franchi. Je reçus avec reconnoissance & intérêt le secret de vos malheureuses amours ; & je versai dans votre sein celui de ma félicité prochaine. Le chagrin de vous quitter fut un peu modéré par l'espoir d'aller rejoindre une maîtresse adorée. Tout étoit changé pour moi à mon arrivée : *Fanny* avoit disparu ; sa sœur étoit absente. Un bruit confus m'apprenoit que *Miss Ramcey* avoit fui avec un nouvel Amant. Je ne pus rester à *Londres* après cette affreuse perfidie. J'allai à *Portsmouth* ; vous n'y étiez plus. L'amitié, comme l'amour , a un sentiment d'attraction. J'avois perdu ma maîtresse ; je fus trouver mon ami. Combien de fois je me suis félicité d'avoir cédé à mon penchant. J'ai trouvé près de vous l'adoucissement aux maux cruels dont j'étois dévoré. Encore une fois , pourquoi vous ai je quitté ? Comment ai-je pu résister à vos instances , à vos raisons ? La petite vérole a changé mes traits ; mais elle n'a pas changé mon cœur : j'avois compté mal-à-propos sur mon indifférence. J'ai revu *Fanny Ramcey* , mon ami , & n'ai senti que mon

amour ; mais elle est coupable , & je m'impose le plus rigoureux silence ; elle est pauvre , elle gémit sur sa faute , & mon devoir me force à l'abandonner. Je faisais tout : son cœur , que je croyais posséder , étoit à *Burlington* : elle s'est donnée à lui. Une liaison criminelle a produit une suite de honte & de dishonneur que le temps ne pourra jamais effacer.

Elle logeoit chez une Lingère. A son aspect , j'ai cru que la porte du bonheur m'étoit encore ouverte : un souvenir amer a fait disparaître le prestige. Mon cœur battoit ; mais la raison en arrêtoit le mouvement. Au son de ma voix , ses yeux se sont levés sur moi. Elle a méconnu mon visage : tant mieux ; je n'aurai à combattre que moi-même. Pourrois-je résister à sa tendresse ? Sa tendresse ! Qui peut me faire penser qu'elle ait conservé ce sentiment pour moi , quand un autre.... Jamais , jamais *Fanny Ramcey* ne sera la femme de votre ami.

En sortant de la boutique où elle travailloit , je me suis fait la violence de ne la pas regarder. Mon ami , cet

effort m'a beaucoup coûté. O , Amour ! que tes blessures sont profondes ! Pendant quinze jours j'ai combattu le désir de passer dans sa rue : enfin le hasard.... Est-ce bien le hasard qui m'y a conduit ? *Fanny* n'étoit pas à la place où je l'avois vue : j'entre ; en faisant quelques emplettes je bégaye le nom de *Fanny*. — C'est une misérable , me dit promptement la maîtresse. — C'est une charmante personne , reprit le mari. — Et je la crois bien honnête , ajoute tout bas une de ces filles qui me servoient. L'éloge de cette dernière détruisit l'apostrophe de la maîtresse ; mais cet homme , qui trouvoit *Fanny* si aimable , me déplut au dernier point. Mourant d'envie de faire des questions , je scus contraindre ma curiosité , & je sortis sans reparler de celle qui inspiroit aux habitans de cette maison des sentimens si contraires.

Le sort même semble vouloir me forcer à l'oublier. J'ignore où elle est , & je dois conserver mon ignorance : cependant j'éprouve une certaine douceur à habiter le même lieu. Pour l'univers entier je ne m'absenterois pas de

[189]

Londres : voilà , mon cher *Bonval* , l'état actuel de mon cœur. Plaignez-moi , car mon malheur ne finira jamais.

EDMOND COLWAL,

De *Londres* , ce..... 17

LXI^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY

à *Miss* NANCY BODLEY ;

à *Wilton*.

J'AI reçu , avec reconnoissance , vertueuse *Nancy* , les preuves de votre confiance. Vous me rendez justice en comptant sur ma discrétion : c'est causer avec vous-même , que de me laisser lire dans votre cœur. Les confidences de *Nancy* ne sortiront jamais du sein de *Fanny*. D'après cette certitude , ne craignez jamais de penser haut avec moi. Pauvre *Lady Granby* ! Si l'innocent

souffre autant , que ne doit pas redouter le coupable ! Cette réflexion me remplit d'épouvante pour la punition qui doit m'être réservée.

Je suis à poste fixe , chez la bonne *Pikin*. Je travaille avec tant d'assiduité , que mon gain suffit , & par-delà , à mon entretien , & pourtant je ne suis point heureuse : mon ame ne jouit pas du calme ; les remords me tuent ; mes jours se passent dans les regrets ; & comment pourrois-je regagner l'estime du monde , puisque je suis forcée de me refuser la mienne ? Si l'on pouvoit revenir sur ses pas , jamais , non jamais je n'en ferois de contraires à la vertu. Il faudra donc que je meure sans avoir obtenu mon pardon de ma sœur ! sans avoir pu dire à celui que j'ai tant offensé , en quittant la vie je te laisse toutes mes affections ! Idée déchirante pour mon cœur..... Chère *Miss* , je vous accable de mes douleurs. Excusez-moi ; voyez mon sort. O , *Nancy* ! que vous êtes heureuse ! Vous n'excitez pas ma jalousie ; mais bien le desir de vous imiter. Pourquoi n'est il plus temps ? Je quitte la plume ; ce papier , imbibé

de
vici
a la

De l

à

V
ami
été
l'av
du l
un r
que
aup
plus
des
raiso

de mes larmes , vous dit assez que le vice , en passant dans mon cœur , n'y a laissé aucune trace.

FANNY RAMCEY.

De Londres , ce..... 17

LXII^{me} LETTRE.

NANCY BODLEY,
à *Miss* FANNY RAMCEY;
à Londres.

VOUS êtes pour vous-même , mon amie , un Juge trop sévère. Vous avez été coupable ; oui , sans doute , vous l'avez été ; mais croyez que la clémence du Dieu qui nous protège est infinie : un repentir sincère , tel enfin que celui que vous faites paroître , trouvera grace auprès de lui ; vous ne devez pas non plus tant vous défier de l'indulgence des hommes : ils sont foibles ; cette raison les rend moins exigeans les uns

envers les autres ; cependant vous ne pouvez pas espérer de regagner leur estime aussi promptement que vous l'avez perdue. Il ne faut qu'un jour pour ternir la réputation la mieux établie , & il faut des années pour lui rendre son lustre.

Milady a eu la complaisance d'achever le récit qui intéressoit tant mon amitié. Celle que vous avez pour cette charmante femme m'engage à le transcrire promptement.

SUITE DE L'HISTOIRE

de *CORALIE WESTERN*,

Epouse de Mylord GRANBY;

« Vous vous rappelez , sans doute ,
 » ma chère *Nancy* , la scène ter-
 » rible dont je venois d'être témoin &
 » presque victime. Un des gens de ma
 » belle mère m'aida à gagner une autre
 » pièce. Après les formalités nécessaires
 » en pareille occasion , je partis de ce
 » lieu d'horreur. La crainte de déplaire
 » à mon époux m'empêcha d'aller à
 » *Londres* : je me rendis à *Wilton* , où
 l'on

» l'on me confirma la mort de mon père.
 » Je n'essayerai point de vous peindre
 » quel fut mon désespoir : je perdois
 » mon unique ami , le seul être en qui
 » je trouvois des consolations dans ma
 » peine. Mon premier soin fut d'écrire
 » à *Mylord Granby* , pour sçavoir quels
 » étoient ses intentions à mon égard ,
 » & dans quel lieu il desiroit que je
 » fixasse ma demeure. Il me répondit
 » que je pouvois rester à *Willton* , où
 » il auroit soin que je ne manquasse de
 » rien ; mais qu'il renonçoit à toute liai-
 » son avec moi , attendu qu'il lui se-
 » roit impossible de voir & de vivre
 » avec une femme , qui , quoiqu'invo-
 » lontairement , avoit causé la mort
 » de sa mère. Je ne m'avisai pas de
 » m'opposer aux volontés de mon
 » époux : c'est l'unique fois où elles se
 » trouverent conformes à mon incli-
 » nation.

» Absorbée dans ma douleur , je me-
 » nois la vie du monde la plus retirée.
 » J'avois oublié l'univers : *Milady*
 » *Carbury* ne fut pas exceptée. Son
 » amitié plus attentive sçut me tirer
 » du tombeau que je comptois habiter

II. Partie.

I

» toujours. Elle avoit été instruite de
 » mes malheurs , & elle avoit souvent
 » gémi , avec son frère , sur mon sort.
 » Pendant mon absence , elle étoit
 » venue voir mon père , qu'elle n'avoit
 » pas quitté pendant sa maladie. Cette
 » circonstance me la rendit plus chère.
 » Nous devîmes inséparables. Elle
 » étoit à *Willton* , où j'étois à *Old-*
 » *Houfe*. Son mari , qui aime beaucoup
 » la chasse , étoit peu avec nous. Son
 » frère faisoit souvent le sujet de nos
 » conversations. Il étoit alors avec sa
 » femme aux eaux de *Bristol* ». Vous
 paroissez étonnée , ma chère *Nancy* ;
 vous ne vous doutiez pas qu'il fût ma-
 rié ? Je l'avouai à *Milady* , & elle con-
 tinua ainsi : « Plût à Dieu , mon amie ,
 » que votre doute eût été une certitude.
 » On l'avoit forcé d'épouser une veuve
 » riche , d'une très-mauvaise santé. Joi-
 » gnez à ces désagrémens celui du plus
 » détestable caractère. Une semblable
 » union ne lui promettoit pas un sort
 » bien doux. L'aimable jeune homme
 » vit parfaitement qu'il étoit sacrifié à
 » la cupidité de ses parens , & il eut
 » le bon esprit de se résigner. Heureu-

»
 »
 »
 »
 »
 » j
 » e
 » j
 » to
 » ru
 » fi
 »
 » da
 » mi
 » tier
 » cou
 » née
 » me
 » reve
 » don
 » rois
 » seanc
 » à exe
 » impo

» sement que son caractère naturelle-
 » ment gai lui donne des ressources
 » contre l'ennui & l'impatience.

» Au commencement de l'Automne
 » *Sir Alworthy* vint passer deux mois avec
 » sa sœur. Une connoissance plus en-
 » tière de ses qualités doubla mon es-
 » time ; il n'étoit point heureux. Les
 » malheurs rendent sensibles : ceux que
 » j'avois éprouvés , & ceux dont j'étois
 » encore la proie , excitèrent sa pitié ;
 » je ne cessois moi-même de m'api-
 » toyer sur son sort ; & , par de mu-
 » ruelles consolations , nous adoucif-
 » fions la rigueur de notre position.

» Pendant les six années que je passai
 » dans la société de cette aimable fa-
 » mille , (car *Sir Alworthy* étoit les deux
 » tiers de l'année à *Old-House*.) je re-
 » couvrai le calme des premières an-
 » nées de mon enfance. Mon époux
 » me faisoit toucher exactement un
 » revenu honnête : du reste , il ne me
 » donnoit jamais de ses nouvelles. J'au-
 » rois pu en apprendre par la chronique
 » scandaleuse , à qui il donnoit matière
 » à exercer sa malignité : mais je m'étois
 » imposée la loi de ne point écouter

» les rapports vrais ou faux qui le re-
» gardoient.

» J'appris sa mort il y a trois ans
» par l'homme chargé de me rendre
» compte de mon bien. *Mylord Granby*
» avoit dissipé une grande partie du
» sien. Mais celui de mon père étoit
» dans le meilleur ordre possible. Je
» n'osai faire aucune question sur la
» mort prématurée de mon époux. J'y
» donnai quelques larmes , que l'amitié
» & la raison ont séché.

» Je fus obligé de faire un voyage
» à *Londres* pour mes affaires. Le peu
» de bonheur que j'avois goûté dans
» cette ville m'en rendit le séjour insup-
» portable ; je crois même que j'y ai
» puisé le germe d'une maladie de
» poitrine dont je me suis sentie affec-
» tée. On m'ordonna les eaux de *Bath* ;
» je m'en suis si bien trouvée que j'y
» retourne tous les ans. Combien je
» m'applaudis de ma persévérance ,
» puisque c'est à elle que je dois le
» bonheur d'avoir rencontré ma chère
» *Nancy* !

» Pendant mon voyage à *Londres* ,
» *Lady Carbury* fut obligée de suivre

V
g
r
L
le
fa
lé
di
for
se
qui
je
pas
vez
rien

» son époux dans une terre beaucoup
 » plus éloignée , où la chasse procure
 » des plaisirs ravissans à *Mylord Carbury* :
 » il a pourtant la complaisance de venir
 » passer trois mois chaque année à
 » *Old-House* ».

Milady Granby finissoit à peine lorsqu'on vint la prier de passer dans son cabinet , où elle étoit attendue avec impatience. Nous étions dans le jardin ; elle me quitta pour renrrer. Au bout d'un quart-d'heure , je la vis revenir , tenant la main d'un homme vêtu dans le plus grand deuil ; l'éloignement m'empêcha d'abord de le reconnoître : bientôt je distinguai *Sir Alwori*. *Milady* , d'un air qu'elle vouloit rendre triste , me le présenta sous le titre de veuf. Je me hatai de lui faire mon compliment de condoléance : le premier mot suffisoit , me dit-il , en s'approchant. Puis posant son doigt sur sa bouche , il reprit , en se tournant vers *Milady* , un sérieux qui pensa me faire rire. — Tenez , dis-je , mes bons amis , ne vous dissimulez pas davantage le plaisir que vous devez éprouver , par la rupture des barrières qui vous séparoient. Vous vous

aimez ; & puisque vous êtes libre l'un & l'autre , livrez-vous à la douceur que vous promet le plus heureux avenir. Ce conseil me valut un baiser de *Milady* : ce baiser fut un aveu que *Sir Alworthy* sçut fort bien entendre.

Ces deux amants seront époux dans quelques mois : la décence exige qu'on retarde une félicité bien attendue , & bien méritée.

Le bonheur de mon amie semble rejaillir sur moi ; je crois , en vérité , *Fanny* , que je sens moins le poids de mes peines. *Lady Carbury* doit arriver incessamment. Je brûle d'envie de la connoître ; elle est l'amie de *Milady* ; puis-je ne la pas aimer !

Telle longue que soit ma Lettre , je ne la terminerai pas sans vous avoir répété , mon intéressante amie , que rien au monde ne pourra altérer mon attachement pour vous

NANCY BODLEY.

LXIII^{me} LETTRE.

FANNY RAMCEY,

à Miss NANCY BODLEY;

à Willton.

LE bonheur de *Milady Granby*, sûrement aujourd'hui *Lady Alworthy*, vous a tellement occupée, ma chère *Nancy*, que vous avez négligé, & peut-être oublié la pauvre *Fanny*, de qui le silence étoit forcé par une longue & dangereuse maladie.

Tout est changé dans le sort de votre amie ; & si son cœur n'étoit pas toujours le même elle pourroit être encore heureuse. Heureuse ! sans.... lui.... impossible ! jamais je ne serai sa femme, mais jamais je ne serai celle d'un autre.

Je vous dois le détail des événemens qui ont éloigné de moi la misère.

Une amie de la bonne *Pikin*, femme de chambre d'une Dame absente depuis longtems de *Londres*, vint la voir

il y a environ trois mois. Cette fille admira mon ouvrage , & me promit d'engager sa maitresse à m'occuper : elle tint parole , & dès le lendemain elle vint me chercher pour aider à *Milady Dordon* à terminer une robe qu'elle avoit commencée à broder. Je balançois , dans la crainte d'être vue dans cette maison. *Charlotte* , (c'est le nom de sa femme de chambre) me promit que je ne quitterois pas la chambre à coucher de sa maitresse , où elle ne permettoit jamais à personne d'entrer. *Pikin* fut la première à m'y engager , d'autant que chaque soir elle devoit venir me chercher pour me ramener coucher chez elle.

Milady me fit un gracieux accueil , & me confia l'ouvrage qu'elle tenoit dans ses mains. Je fus assez heureuse pour réussir selon son goût , ce travail de longue haleine me parut une ressource essentielle pour ma bonne , & pour moi. Depuis quinze jours que j'étois dans cette maison , je n'avois vu qui que ce soit , excepté *Milady* , & ses femmes.

Un jour que j'étois seule , la porte s'ouvrit précipitamment ; je vis entrer

un jeune homme , qui dit en me montrant à un autre qui le suivoit , mais que je ne voyois pas encore : — Vois , si elle n'est pas charmante. Ma tante a bien ses raisons pour la cacher si soigneusement. Alors il s'approcha , & son ami entra. Cet ami , *Nancy* , étoit l'inconnu dont je vous ai parlé dans une de mes Lettres : de qui la ressemblance..... celui enfin qui m'a occasionné vos reproches. Il parut surpris de me voir. Bientôt l'air d'étonnement fit place à celui de la galanterie. Ces Messieurs me firent à l'envie nombre de complimens : je n'y répondis point ; & , doublant d'attention pour mon travail , ma tête se trouva presque sur mon ouvrage , lorsque *Charlotte* parut. Son arrivée me rassura , & , levant les yeux , je rencontrai ceux de l'inconnu , qui paroissoit me fixer avec complaisance. Il les détourna cependant très-vîte , & invita son ami à nous laisser libres.

A son retour , *Milady* parut fort irritée contre le Colonel *Byk*. — De quel droit ce jeune audacieux , disoit-elle , ose-t-il entrer chez moi en mon absence ? & pourquoi m'amene-t-il

quelqu'un que je ne connois pas, sans m'en avoir demandé la permission ? J'eus quelque chagrin de ne pouvoir sçavoir le nom de l'inconnu. Je dois vous avouer, chère *Mifs*, qu'il m'a inspiré, dès la première vue, un intérêt qui, croyez-en ma franchise, ne ressemble pas à l'amour. Plusieurs jours se passèrent sans que le Colonel *Bike* reparut.

Milady passoit toutes les matinées entre sa femme de chambre & moi. Son ton étoit toujours très-doux : mais je remarquai vis-à-vis de moi un changement que je mis d'abord sur le compte de la froideur : bientôt je fus obligée d'en prendre une toute autre opinion.

Un petit accès de fièvre me força un jour à garder le lit. La bonne *Pikin* fut en prévenir *Charlotte*, & la charger de faire mes excuses à *Milady*. Cette dernière témoigna un intérêt très-vif sur ma santé, & recommanda qu'on eut de moi le plus grand soin. Ma Bonne n'avoit pas besoin d'être excitée. En la quittant, *Milady* lui remit dix guinées. — Je lui dois beaucoup d'argent à cette chère enfant ; prenez toujours cela pour lui procurer des douceurs.

Cette générosité excita la joie de la *Pikin*, & ma reconnoissance en doubla pour les bontés de *Milady*. Le lendemain je me sentis assez bien pour retourner à mon ouvrage : l'aimable Dame me serra la main avec affection. — Comment vous trouvez-vous, *Fanny*? — Beaucoup mieux, *Milady*, l'excès de vos bontés... — Laissons cela, mon enfant, je m'intéresse à vous; je veux, je prétends vous être utile. — Ma reconnoissance. — Je la mériterai, *Fanny*, je vous le promets.

Elle me laissa avec *Charlotte*, qui, à compter de ce jour, me traita avec une sorte de respect. Surprise, & flattée intérieurement de tant de déférence, je vivois dans une tranquillité que je n'avois pas éprouvée depuis long-tems. Elle fut troublée par une proposition à laquelle j'étois loin de m'attendre. *Milady* fit signe à *Charlotte* un jour de nous laisser seules. — Je vous aime, *Fanny*, presque autant que si vous étiez ma fille; ainsi, je me félicite de l'heureuse nouvelle que je vais vous apprendre. Le Monsieur qui accompagnoit mon étourdi de neveu, le jour où il vous surprit ici, a pris pour vous une

forte inclination, & hier il est venu me dire qu'il étoit dans l'intention de vous épouser, si vous vouliez consentir à lui accorder la main. — Moi ! quoi, ma main pourroit encore être désirée, *Milady* ? L'ami de Monsieur votre neveu ne connoît pas la femme qu'il veut honorer du titre de son épouse ; il ne sçait pas. . . . Le rouge & la honte couvrirent mon front : cette émotion, vivement sentie, arrêta mon indiscretion sur le bord de mes lèvres ; cependant je repris la parole. — Non, il ne sçait pas, *Milady*, que je suis sans parents, & sans fortune. — Il le sçait, & n'en persiste pas moins : il est riche, & maître de lui ; enfin, ma chère enfant, tout sera bientôt conclu, si vous y consentez. Voilà pour son compte : quant à moi, voici mes arrangemens. Vous & votre époux habiterés un appartement dans mon hôtel ; je n'ai point d'enfants : mon neveu, qui est mon héritier, trouvera à ma mort plus de fortune qu'il n'en mérite. Sur le contrat, je dote ma *Fanny* de huit mille livres sterlings. — Arrêtez, noble & généreuse Dame, réservez vos bienfaits pour une autre plus digne que

moi.... Mon mérite est si borné.....
 & vos bontés si étendues ! Pardon :
 mais je ne puis accepter.... Je dois
 renoncer.... Oui, *Milady*, j'ai fait
 vœu de ne pas me marier. — Enfance
 que tout cela. — *Milady*, c'est un
 ferment sacré ; l'honneur me force à
 n'être point parjure : je n'en sens pas
 moins toutes les obligations que je vous
 dois. Je tombe à vos genoux pour vous
 moigner ma gratitude : toute ma vie je
 conserverai le souvenir de votre pré-
 cieuse amitié. — Levez-vous, *Fanny*,
 vous m'affligez. Quoi ! vous refuse-
 riez.... Monsieur *Muller* n'a rien de
 rebutant ; il est bien. — Très-bien,
Milady, je n'ai pas un mot à dire con-
 tre son personnel. — Son caractère,
 peut-être. — Je le crois aussi fort bon.
 Mon refus, *Milady*, n'a rapport qu'à
 moi. Ce Monsieur *Muller* trouvera sans
 peine une compagne aimable & ver-
 tueuse. J'ai une amie, par exemple,
 s'il la connoissoit, s'il s'en faisoit ai-
 mer, ah ! qu'il seroit heureux ! voilà
 la femme qui convient à un homme es-
 timable ; mais moi, qui suis-je, pour
 exciter, pour justifier son goût ? Il
 seroit blâmé de l'Univers entier. —

Permettez-lui, *Fanny*, de plaider sa cause lui-même. — Sa cause ! il la perdrait sans appel. Sans parler de l'imprudente démarche qu'il feroit, & que la raison doit empêcher, je ne puis lui donner ma main ; mon vœu est inviolable. — Je vais bien l'attrister par une réponse si décisive. — Qu'il ne me hâsse pas ; je fais mon devoir. — Et moi, *Fanny*, éprouverai - je aussi un refus formel ? — *Milady*.... — Eh bien ! *Milady* ? — C'étoit à *Mistrees Muller*, & non à *Fanny*, que.... — Ma jeune amie ; vous me comblez de joie. Plus d'ouvrage, s'il vous plaît, que pour votre amusement. Venez, venez prendre possession de l'appartement que je vous ai fait préparer. — C'est pour *Fanny*..... — C'est elle que j'aime ; c'est elle que je ne veux jamais quitter.

Dès le même jour je m'établis dans cette maison. La bonne *Pikin* pria *Milady* de permettre qu'elle fût à mon service, ce qu'elle lui accorda avec joie ; & le lendemain cette respectable Dame me força à recevoir un contrat de huit mille livres.

Monsieur *Muller* ne reparut pas, & ma chère bienfaitrice m'a dit qu'il

s'étoit absenté de la capitale pour tâcher d'oublier mes rigueurs.

Je suis , comme vous voyez , heureuse , mon amie , autant qu'on peut l'être avec des remords , des regrets , & une forte inclination dans le cœur. Je vis très - retirée. *Milady* aime peu le grand monde ; nous sommes presque toujours ensemble ; cependant mon secret en est encore un pour elle ; je crains de perdre son estime. Son neveu s'est présenté plusieurs fois à sa porte ; elle lui est toujours fermée : sa tante lui faisoit une assez forte pension ; elle lui a écrit qu'elle la doubloit , mais qu'il eût à se dispenser de lui faire aucune visite , attendu qu'elle l'aimoit beaucoup plus de loin que de près.

Un mois s'étoit écoulé , j'attendois de vos nouvelles avec la plus vive impatience , & enfin je me decidois à vous écrire , lorsque je fus attaquée d'une fluxion de poitrine qui me conduisit en peu de tems aux portes du tombeau. La maladie fut longue , & la convalescence encore plus. Les quinze premiers jours du danger , j'étois presque toujours dans le délire. Souvent mon imagination égarée me

présentoit l'homme que j'ai si affreusement offensé. Il paroissoit attendri de mon état, ses yeux peignoient plutôt l'intérêt que la colère; j'ouvris les bras; je joignois les mains pour implorer ma grace. Plusieurs fois il tomba à genoux devant mon lit, des larmes couloient de ses yeux; prestiges délicieux! pourquoi n'étiez-vous qu'une illusion? En recouvrant la raison, je perdois le bonheur. Je fis vainement des questions sur ce que j'avois cru voir, on me répondit comme à quelqu'un dont l'esprit est frappé, & qu'on ne veut pas contrarier.

Milady Dordon passoit presque toutes les journées au chevet de mon lit. Jamais on ne fut plus constamment attentive. La crainte de perdre sa santé ne pouvoit l'empêcher de donner ses soins à la mienne, enfin le danger a cessé, mais ma foiblesse étoit extrême; & ce n'est que d'aujourd'hui que je puis me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous. Ce plaisir, mon amie, est troublé par des inquiétudes que votre silence justifie. Vous seroit-il arrivé de nouveaux malheurs? Rassurée sur mon sort,

[209]

faudra-t-il que je tremble sur le vôtre ?
Aimable *Nancy*, hâtez-vous de rendre
le calme à mon cœur ; je ne puis vous
dire avec quelle impatience j'attends
de vos nouvelles. Adieu , mon esti-
mable amie ; croyez à mon attache-
ment inviolable.

FANNY RAMCEY.

De Londres , ce..... 17



 LXIV^{me} LETTRE.

Miss NANCY BODLEY,
 à *Miss FANNY RAMSEY;*
 à Londres.

CE n'est pas sur mon compte qu'il falloit être inquiète, ma chère *Fanny*. *Milady*, ma tendre amie, a éprouvé deux accidents terribles. Peu de jours après le départ de ma dernière Lettre, cette chère Dame fut conduite par son bon cœur dans la maison d'une payfanne attaquée d'une fièvre maligne, elle la visitoit souvent; elle gagna sa maladie, qui la mit aux portes du tombeau. *Mylord Alworthy* voulut partager avec moi les soins dus à cette chère malade. Les Médecins les plus habiles furent appelés. Au bout de douze jours, ils la condamnèrent d'une voix unanime. Ma douleur égaloit celle de *Mylord*, & tous deux nous nous imposâmes la loi de la réleguer au fond de nos cœurs,

pour en éviter le spectacle à *Milady*. Son état lui fut connu , & cédant à sa tendresse pour *Alwerty*, elle me témoigna le desir le plus vif de mourir avec le titre de son épouse. J'en parlai au jeune veuf qui accepta sans balancer une proposition si conforme à son inclination. La cérémonie se fit, & depuis ce jour, mon amie se trouva de mieux en mieux. Les Médecins sont encore à comprendre par quel miracle elle a pu être rappelée à la vie. — Tel est l'effet du bonheur, disoit *Milady* à son époux. O ! ma chère *Nancy*, que je vais être heureuse !

J'occupois un lit dans sa chambre, que je n'avois pas quittée depuis le commencement de sa maladie. Un jour, un seul jour, je m'en étois éloignée dans l'intention de vous écrire ; j'avois laissé mon amie dans un fauteuil. Son mari étoit parti la veille pour aller au-devant de sa sœur. A peine étois-je assise devant mon secrétaire, que j'entendis des cris douloureux. Je courus à *Milady*, elle avoit voulu gagner, sans l'aide d'une femme-de-chambre, une fenêtre d'où elle espéroit voir

arriver *Mylord*, & sa belle-sœur. Sa foiblesse étoit encore extrême. Elle avoit fait une chute si malheureuse, qu'elle s'étoit cassée la jambe. L'infortunée étoit étendue sur le parquet sans connoissance, lorsque j'entrai. J'envoyai chercher le Chirurgien le plus proche. La pauvre *Milady* reprit ses sens dans la douloureuse opération, & pas un cri ne lui échappa. Quel courage !

Depuis deux heures elle étoit replacée dans son lit, lorsque *Lady Carbury* & *Mylord Alworthy* arrivèrent. Il me fallut les prévenir de ce funeste accident. Ah ! *Fanny*, c'est dans ce moment que j'ai vu combien *Milady* est aimée de son époux ; il pâlit, chancela, & sans pouvoir proférer un seul mot, il se laissa tomber sur un siège. L'aimable *Lady Carbury* partagea & soulagea la douleur de son frère. L'entrevue fut dangereuse pour mon amie ; mais elle étoit indispensable, car elle commençoit déjà à être inquiète. Pendant quarante jours, *Mylord*, sa sœur & moi ne quittâmes point *Milady Alworthy*. Elle commence à marcher ; mais elle est un peu boiteuse, & en vérité,

ma chère *Fanny*, cela ne lui méfied pas du tout. Son mari semble même l'en aimer davantage. — C'étoit pour me voir plutôt qu'elle alloit à la fenêtre, c'est une nouvelle preuve d'amour dont le mien lui tient compte. Voilà ce qu'il nous dit, & je suis bien sûre qu'il le pense.

Les raisons de mon silence trouveront sans doute grace devant vous, ma chère *Fanny*. Il en falloit d'aussi importantes pour arrêter une correspondance qui a pour moi infiniment de charmes. Tout le bonheur qui vous arrive me remplit de joie. Je ne blâme point votre refus, vous le deviez à l'homme qui vous a tant aimée ; à vous-même ; je dis plus, à celui qui vouloit vous épouser. Pour prix de son amour, de ses bienfaits, vous n'auriez pû lui offrir que l'indifférence d'un cœur prévenu en faveur d'un autre. On a beau le prêcher, je ne sçaurois croire que le devoir puisse tenir lieu d'amour ; & l'homme assez peu délicat pour dire, *ma femme a l'air de m'aimer, cela me suffit*, n'obtiendrait de moi que du mépris.

Milady Dordon mérite bien d'être

comparée à *Milady Alworthy*. Que d'analogie dans leur façon de penser & d'agir ! Il semble , en vérité , mon amie , que nos protectrices nous sçavent gré d'avoir accepté leurs bienfaits. Votre sort , le mien , quelle ressemblance ! & cependant , point de bonheur pour vous ; point de bonheur pour moi. Vous avez perdu une sœur , un amant ; moi , une mère , un frère. Pertes irréparables , que le tems-même ne peut faire oublier ! Mais , dites - moi , mon amie , que pensez-vous de mon frère ? Son silence me fait craindre qu'il ne soit mal instruit du malheur qui m'est arrivé. Mon frère pourroit-il m'accuser , me croire coupable ? Peut-être a-t-il succombé à l'excès de son chagrin. La mort de ma mère , l'incertitude de mon sort Vainement *Milady* cherche à me rassurer : elle m'a demandé la permission de confier mon secret à son époux. J'y ai consenti sans peine , car je ne doute nullement de sa discrétion. Il espère faire faire des démarches plus fructueuses. Je remets mes intérêts entre ses mains ; puisse-t-il réussir ! que je retrouve mon frère , & je cesse d'importuner le ciel de

mes
form
V
lady
prom
Une
citer
ter n
donc
les af
ment

De W

mes vœux. Je n'en aurai plus à former.

Voilà deux heures que j'écris : *Milady* trouve le tems long ; je lui avois promis de la rejoindre sous une heure. Une de ses femmes vient de me solliciter de la part de sa maitresse de hâter mon retour auprès d'elle. Adieu donc, mon aimable amie, recevez les assurances de mon sincère attachement.

NANCY BODLEY.

De Willton, ce..... 17



LXV^{me} LETTRE.

Mylord CARBURY,
à Milady CARBURY, sa femme ;
à Willton.

ARRIVE vite, ma chère *Sophie*, si tu veux recevoir mon dernier soupir. Mon goût déterminé pour la chasse, a hâté l'instant de ma mort. L'aventure est affreuse, & je l'ai bien mérité. Le peu de vie qui me reste est un bienfait de l'homme du monde le plus aimable. Tu apprendras jusqu'où j'ai poussé la fureur. Arrive, que j'expire dans tes bras, après avoir obtenu un généreux pardon de toutes les fautes dont je me suis rendu coupable envers toi.... ma foiblesse ne me permet pas d'écrire davantage.

WILLIAMS CARBURY.

De Longtow, ce....., 17

LXVI^{me}

H
 que
 il n
 av
 Ma
 de
 de
 fait
 enco
 porte
 vœux
 plis ;
 d'heu
 Avec
 que t
 conce
 son dé
 Éco
 II.

 LXVI^{me} LETTRE.

Mylord ALWORTH,
à Milady ALWORTH, sa femme ;
à Wilton.

HÉLAS! ma chère bien aimée, quelque diligence que nous ayons faite, il ne nous a pas été possible d'arriver avant la mort du malheureux *Carbury*. Ma sœur ne s'est pas donné le tems de respirer : elle prioit les postillons de si bonne grace qu'ils nous ont fait aller le plus grand train ; mais encore une fois, eussions-nous été portés sur les aîles du vent, nos vœux ne pouvoient pas être remplis ; *Carbury* avoit cessé d'exister peu d'heures après avoir écrit son billet. Avec ton cœur, & la connoissance que tu as de celui de ma sœur, tu concevras facilement quel a dû être son désespoir.

Écoute les particularités de l'acci-

II. Partie.

K

dent qui lui a causé la mort. *Carbury*, comme tu sçais, ne connoissoit d'autre bonheur que de chasser. Un jour en poursuivant quelques pièces de gibier, il dépassa les bornes de sa terre, & malgré les représentations de son garde qui l'accompagnoit, il continua de tirer çà & là. Deux gardes de la terre où il se trouvoit, se présentèrent pour lui faire observer qu'il n'étoit plus chez lui. Il leur répondit avec hauteur : la querelle s'échauffa de part & d'autre. Un jeune Cavalier qui chassoit aussi, s'approcha, & fut reçu des gardes avec respect. Il s'informa de l'objet du différend : *Carbury* continua de parler avec un ton très-malhonorable. Ce jeune homme, sans donner tort aux gardes, se contenta de leur imposer silence. *Carbury* échauffé par sa colère, crût que c'étoit à lui que s'adreffoit l'ordre du jeune Chasseur, & sans autre réflexion, il le couche en joue, tire, & le manque. Il s'apprêtoit à tirer son second coup, lorsqu'un des gardes adversaires, outré d'une pareille vivacité, se mit en devoir de le prévenir. Le jeune homme qui s'aperçut de ce mouvement, s'a-

J'a
que
même

vance pour prévenir ou déranger le coup. Il n'eût pas assez de tems pour empêcher l'action ; mais il changea la direction du coup. Il porta sur le bras gauche de *Carbury* , & le cassa. Le jeune homme s'empressa de le secourir : il refusoit ses soins ; mais lorsque son garde lui eût expliqué combien il avoit de tort , & à quel point l'inconnu avoit poussé la délicatesse , il lui fit des excuses , & se laissa porter chez lui. Le seul coupable étoit *Carbury*. Arrivé au Château il fut visité par un Chirurgien , qui jugea qu'il falloit couper le bras. Il fit appeller un de ses confrères. L'amputation se fit. Le lendemain la gangrène y étoit déjà ; il voulut absolument écrire lui-même à sa femme , & le soir du même jour il mourut. Voilà mon amie où conduit une vivacité , quand on ne sçait pas la maîtriser.

Continuée à sept heures du soir.

J'ai été interrompu par une visite que je n'attendois pas : c'étoit ce même jeune homme qui s'est conduit

avec tant de prudence envers mon beau-frère. Il venoit s'informer des nouvelles de la santé de ma sœur , & sçavoir s'il étoit vrai qu'elle vouloit se défaire de *Longtow* , parce qu'il pourroit s'en accommoder : & sur l'assurance que je lui en donnai , il me pria de lui accorder la préférence. Je croyois qu'il étoit possesseur de la terre voisine ; il m'apprit qu'elle appartenoit à *Mylord Damby* , un de ses amis , chez qui il passe presque toute sa vie. Son nom ne m'est point absolument inconnu : il me semble que je l'ai entendu prononcer à *Miss Nancy* : au reste , le Chevalier *Hill* est infiniment aimable , & je suis très-fâché qu'il persiste à rester dans ce canton : sa société me feroit plaisir ; mais il paroît qu'il a des liens qui le retiennent ici.

J'espère que nous en partirons incessamment. Je ne puis vivre loin de toi ; & si-tôt que ma sœur aura terminé ses affaires les plus pressées , nous revolerons à *Willion*. Chère bien-aimée , tu sens sûrement comme moi les rigueurs de l'absence. Ménage ta santé ; de la prudence dans tes promesses

nades. *Miss Nancy*, au nom de Dieu ,
 veillez sur cette chère moitié de moi-
 même ! employez les prières de l'a-
 mitié pour obtenir qu'elle ne s'expose
 ni à la fatigue , ni au ferein. Adieu ,
 femme adorable , permets à ton fidèle
 époux de te jurer un amour éternel.

Mylord ALWORTY.

De Longtow , ce..... 17.



 LXVII^{me} LETTRE.

Mylord ALWORTY,
à Milady ALWORTY, sa femme;
à Willton.

AU reçu de ta Lettre *, ma bien-aimée, j'ai fait seller un cheval, & suis allé à *Birlai* : c'est le nom de la terre de *Mylord Damby*. On m'a conduit à l'appartement du Chevalier *Hill*, qui m'a témoigné bien de la reconnaissance de mon attention. Dans la conversation, & avec ménagement comme tu me l'as recommandé, je lui ai demandé s'il avoit connu *Miss Nancy Bodley*. Il a changé de couleur, & m'a répondu avec un feu, une action bien naturelle, quand il est question de cette aimable personne. — Si je l'ai connue; oh! oui; mais *Mylord*, en

* Cette Lettre ne s'est point trouvée; on peut aisément deviner son contenu.

auriez vous vous-même des nouvelles ? Cette question renferme quelque mystère ; au nom de tout ce qui vous est cher , dites-moi si vous sçavez où elle est. — Non pas précisément ; cependant je puis le sçavoir. — Vous éludez , *Milord* , vous êtes plus instruit que vous ne voulez le paroître : ce n'est pas pour moi : le ciel m'est témoin que mon intérêt personnel n'entre pour rien dans le désir que je vous témoigne. C'est pour elle : c'est pour.... Oui , pour son bonheur : encore une fois vous ne sçavez pas combien je puis la rendre heureuse.

Oubliant en ce moment tes défenses , n'écoutant que les intérêts de *Miss Nancy* , j'ai tout dit ; oui , tout. Sa joie , ses transports devinrent extrêmes. Des chevaux : une chaise : dans une heure je veux partir. Heureux *Bodley* ! Tu vas renaître. Voilà la récompense de tes vertus ; vous serez heureux , & moi.... Qu'importe ! mon sort ne peut être malheureux : j'aurai fait la félicité de mon ami , de son aimable sœur. — Quoi ! lui dis-je , vous sçavez où est le frère de *Miss*

Nancy? — Son frère , reprit-il en souriant ; oui , je sçais où il est : c'est vers lui que je vole ; je le ramènerai sous peu aux pieds de sa.... sœur , ne lui en parlez pas encore ; c'est à lui que doit être réservé le plaisir de lui apprendre qu'il n'est pas.... Mais vous l'ignorez vous-même. Dites donc à cette aimable fille que ses vœux seront bientôt comblés. — Du moins , *Mylord* , instruisez-moi mieux. — Je ne le puis , je n'en ai pas le droit ; ce n'est pas mon secret : il cessera bientôt d'en être un pour tout le monde : nulle raison ne le forcera au silence , & mille l'inviteront à le rompre. Adieu *Mylord* , permettez-moi que j'aille embrasser mon ami *Damby*. Dans un quart-d'heure je ferai en route. Dites bien à la belle *Nancy* , que je ne jouirai d'aucun repos avant d'avoir assuré son bonheur.

Voilà , ma chère *Coralie* , tout ce qu'il m'a été possible de tirer de ce jeune homme , dont le zèle excite mon admiration. C'est à ta prudence à juger si *Miss Bodley* doit prendre lecture de cette lettre.

Ma sœur cède enfin à mes instances :

elle laisse sa procuration entre les mains d'un homme dont la probité lui est connue , & consent à partir Jeudi. Son aimable condescendance lui a valu le plus tendre baiser de ma part. — Ne va pas , m'a t-elle dit , vouloir persuader à ma sœur , que notre prompt retour n'est dû qu'à ton impatience ; si je n'ai pas celle d'un tendre époux , d'un amant , j'ai du moins celle de la sincère amitié , qui se manifeste plus modérément à la vérité ; mais qui , j'ose l'affurer , ne le cède point à l'autre. J'ai souri , & la bonne *Sophie* a crû m'avoir persuadé. Entre nous , ma belle amie , son raisonnement n'a pas le sens commun. Oser comparer la brûlante passion de l'amour , à la froide amitié : quel blasphême ! ma sœur t'aime , rien n'est plus certain ; mais moi , ma chère *Coralie* , je t'adore , & la différence dans les sentimens , est la même que celle des mots : amour , estime , amitié , respect , vénération même , voilà ce que je sens pour toi. O , mon amie ! que je suis heureux de te posséder , & que je sçais bien apprécier mon bonheur ! Adieu , chère moitié

de moi-même. Qu'il me tarde de te
presser dans mes bras !

EDWARD ALWORTHY.

De Longtow , ce..... 17

LXVIII^{me} LETTRE.

GEORGES BURLINGTON.

à *Miss* SARRA FLEMING.

à Staury , près Portsmouth.

JE désire bien vivement , *Miss* Sarra ,
que ma Lettre fasse sur vous l'effet qu'a
produit dans mon cœur l'exemple de
la vertu. Depuis la dernière fois que
je vous ai écrit , combien n'ai-je point
éprouvé d'humiliations , & surtout de
remords ! mes fautes , que dis-je ! mes
crimes me poursuivent. Vous avez par-
tagé les unes & les autres , partagez
aussi mon repentir , & l'expiation que
j'en offre à Dieu. Rongé par la mi-
sère , & flétri per la débauche , j'ai

traîné de pays en pays ma triste existence. Il sembloit que l'on devinoit combien j'étois indigne du plus léger bienfait. L'on m'a rejeté partout avec mépris ; tous les cœurs se sont fermés pour moi. Mon oncle , dont j'appris la mort , m'avoit entièrement déshérité. Il ne me restoit pas dans le monde un seul être à qui je fusse en droit de demander des secours. Il m'est impossible , *Miss* , de pouvoir vous peindre l'horreur de la position où j'étois.

Le Ciel ! oui , c'est le Ciel qui m'a conduit à Bordeaux. J'y pris le logement le plus modeste dans le quartier le moins brillant. Un homme âgé , décoré d'une croix qu'on accorde en France aux militaires qui se sont conduits avec distinction , logeoit dans la même maison. Sa figure, quoique triste, m'intéressa. Je lui plus sans doute aussi ; car nous liâmes bientôt connoissance. L'habitude de vivre ensemble donne de la confiance : mon cœur étoit gonflé , je voulus lui confier mes peines. — Arrêtez , me dit-il , je ne suis pas digne de vos aveux. Plus coupable sûrement que vous , il me seroit impossible de vous donner des conseils , encore moins des

consolations ; mais demain je vous conduirai chez un homme , qu'à juste titre on nomme le Sage ; c'est à lui qu'il est réservé de changer le cœur des méchans , & de rendre le calme à ceux que les remords poursuivent. Si vous avez des reproches à vous faire , il vous reconciliera avec vous-même.

Mon nouvel ami ne manqua pas de venir me prendre le lendemain matin. Il me conduisit chez Monsieur de *Frages*, de qui je fus fort bien accueilli , malgré le délabrement de mes habits. Sa conversation me parut douce. Dans cette première visite il ne fut question que de lieux communs ? Je revins le lendemain seul : de *Frages* me témoigna le plus vif intérêt : ce dévouement excita ma confiance ; je lui racontai mon histoire avec l'attention , cependant , de déguiser les noms. — Pauvres hommes , s'écria-t-il , que vous êtes fragiles ! Vos crimes sont énormes , mon ami ; mais l'abandon où l'on vous a laissé , la misère dans laquelle vous avez vécu , sont pour vous des leçons plus fortes que les reproches : que dis-je , que les punitions les plus affreuses. L'école du malheur est un creuset dans lequel

s'épure le cœur le plus gâté. Venez souvent chez moi , vous y verrez le tableau du bonheur & de la tranquillité. Ma fille , que vous n'avez point encore vue , est élevée par moi. Son éducation m'a coûté des soins , que ses efforts & son envie de bien faire encourageoient. J'ai voulu que l'amabilité la dédommageât des charmes qui lui manquent. Je crois avoir réussi , & je recueille aujourd'hui le fruit de mes peines. Elle m'est tendrement attachée , & c'est en parlant souvent de sa mère que nous nous consolons ensemble de l'avoir perdue : il y a quatre ans que la mort nous l'enleva.

Je l'ai vue , *Miss* , cette aimable Demoiselle ; sa laideur (car elle est fort laide) , m'avoit d'abord éloigné d'elle. Pendant long-tems elle m'avoit inspiré un dégoût , que ses vertus , sa douceur & ses talents ont changé en une inclination très-vive. Je n'éprouve point les sentimens que la beauté me faisoit autrefois ressentir. Mon respect égale mon amour , sa présence remplit mon ame d'une charmante émotion. Que l'homme honnête , qu'elle épousera , sera heureux ! Tant de bon-

heur ne m'est pas réservé! Un monstre
 tel que moi ne peut être uni à la
 vertu. Peut-être son père m'aimeroit
 assez..... Peut-être aussi Mademoiselle
 de *Frages* ne regretteroit pas..... Non,
 non , jamais , j'en suis indigne. Ma
 femme auroit trop à rougir de son
 époux. Qui sçait, d'ailleurs, si mon
 cœur si corrompu autrefois ne repren-
 droit pas ses anciennes habitudes ?
 Je dois aux gens respectables , qui
 m'accueillent avec tant de bonté , le
 sacrifice de mes sentimens..... Qui !
 Moi ! je ferois le malheur de la per-
 sonne que je révère , que j'adore. Je
 veux la fuir , je veux expier par une
 pénitence éternelle les erreurs qui
 m'ont conduit de précipice en préci-
 pice. C'en est fait , *Miss* ; je vais
 quitter cette famille , cette Ville :
 je vais me retirer dans une maison
 religieuse , y prononcer des vœux
 qui me sépareront du monde que j'ai
 épouvané par mon affreuse conduite.
 Je suis décidé : je partirai sans en
 prévenir Monsieur de *Frages* , sans
 voir sa fille. Ils ne sçauront le parti
 que j'ai pris que lorsqu'il ne sera plus
 tems de faire un pas en arrière. Imi-

tez moi , *Miss Sarra* , songez à la désolation que nos passions iniques ont portée dans une famille estimable. Deux amants que l'amour , que la vertu devoient unir , séparés peut être pour jamais ; une mère tendre , sensible , perdue pour ses enfans , pour l'univers qui l'admiroit ; & moi , lâche corrupteur de l'innocence..... O , *Fanny* ! Cruel souvenir ! Tu maudis l'être méprisable qui abusa de ta candeur , de ta crédulité..... Mon cœur se brise , & j'oserois encore me livrer à l'espoir d'un avenir heureux ! Loin , loin de moi toute idée de bonheur ! Subis , misérable , le châtiment réservé aux scélérats. L'homme dont j'entends crier la sentence de mort , qu'on accuse d'avoir volé le trésor de son voisin , est moins coupable que moi. En dérochant un peu d'or au riche , il n'afflige que sa cupidité ; mais celui qui se fait un plaisir de la séduction , qui ravit sans remords l'honneur à la confiante innocence , mérite une punition plus rigoureuse , plus exemplaire *. Je vou-

* *Sir George Burlington* , en changeant de

drois , oui , je voudrois , si cela pouvoit être utile au genre humain , qu'on me fit servir d'exemple. Je mourrois du moins avec la consolation que le monde deviendrait meilleur.

Le changement que vous remarquerez dans mon style vous assure qu'il y en a un total dans mon cœur. Quittez ainsi que moi le chemin du vice. Celui que je vais prendre nous offre à tous deux une paix que nous ne pouvons espérer dans le monde. Écrivez-moi chez Monsieur de *Frages* ; dans quelques mois il faudra où je serai , & me fera passer votre Lettre. Adieu , *Mifs* , prenez pitié de vous-même ; c'est le vœu le plus ardent de

GEORGE BURLINGTON.

De Bordeaux , ce..... 17

conduite , a adopté une morale bien âpre. Veut-il donc qu'on fasse de nos superbes Cités des cimetières affreux ?

L X I X^{me} L E T T R E.

Miss FANNY RAMCEY,
à Miss NANCY BODLEY;
à Willton.

PARTAGEZ mon bonheur , chère *Nancy* ; oui , je suis la plus heureuse des femmes. *Edmond* sera mon époux ; il m'a pardonné ; il m'aime ; il m'a toujours aimé : il veut bien oublier mes fautes. Aimable *Miss* , vous n'aurez plus à rougir en me donnant le titre de votre amie. Dans huit jours je serai la compagne du plus vertueux , comme du plus tendre des hommes ; je puis ajouter du plus chéri ! *Milady Dordon* est mon Dieu tutélaire. Vous ne sçavez pas , excellente amie ! mon inconnu c'étoit lui ! La petite vérole a changé ses traits ; mais mon cœur ne pouvoit le méconnoître. Content de ma conduite , content de mon repentir , il veut bien regarder notre union

comme un bonheur. Une bien triste nouvelle trouble ma joie : ma sœur n'est plus : elle a quitté la vie, sans avoir vu mon repentir, & son dernier soupir a été un cri de tendresse pour la coupable *Fanny*. Sa fortune toute entière a été déposée entre les mains de *Milady Dordon*, qu'elle a connue en France. Cette bonne sœur l'avait priée de s'informer de moi, &, si elle étoit assez heureuse pour me retrouver, (voilà les expressions dont son attachement se servoit encore) de me la remettre comme une preuve qu'elle mouroit sans haine pour moi, & avec le desir que je fusse encore heureuse. Je vous ai marqué avec quel empressement *Milady* m'a mise en possession de ce bien. *Colwall* vouloit y joindre la moitié du sien ; elle s'y est opposée : — Non, non, la sœur de mon amie ne peut, & ne doit rien accepter que d'un époux. — Eh bien ! *Milady*, elle recevra de moi : veuillez vous charger de lui offrir ma main. — Est-il bien vrai, *Mylord* ? & le souvenir de ses erreurs..... — Est totalement effacé. Elle les a expiées depuis long-tems.

Je
est
elle
fero
n'è
dou
fero
éter
ne f
reco
ma
chè
être
sent
fien
form
dans
mari
ce t
les c
men

De L

Je ne la perds pas de vue. Sa conduite est exemplaire , & je serai heureux si elle ne refuse pas mes offres.

Je les ai acceptées avec ivresse : nous ferons l'un à l'autre. O ma sœur ! que n'êtes-vous témoin de ma félicité ! elle doubleroit à mes yeux , & votre cœur seroit satisfait. Mais , au sein du bonheur éternel , vous nous voyez. Mon cœur ne sçauroit contenir les élans de ma reconnoissance , de mon amour , de ma joie. Notre sort s'est suivi , ma chère *Nancy* , le bonheur ne doit pas être loin de vous. J'ai d'heureux pressentimens. Grand Dieu ! s'ils se justifient , tu ne me laisses aucun vœu à former. Adieu , mon estimable amie ; dans huit jours , le lendemain de mon mariage , je vous écrirai. Je puis avant ce tems recevoir de vos nouvelles. Je les desirerai toujours avec un empressement bien vif. Votre affectionnée

FANNY RAMCEY.

De Londres , ce..... 17



L X X^{me} LETTRE.

*Le Chevalier H I L L ,
à Mylord D A M B Y ;
à Birlay.*

IL semble , mon ami , que je sois né pour éprouver des contrariétés à tous mes desirs. Je pars avec la célérité que l'on doit à l'ami qu'on va servir ; tout semble seconder mes vues ; le tems est beau ; les postillons se pressent ; les chevaux volent ; un ressort casse ; une glace se brise ; des éclats me sautent au visage , & m'y font plusieurs blessures : en un instant je suis couvert de sang. Mon valet-de-chambre s'allarme , & , contre ma volonté , on me porte dans une maison peu distante du lieu où l'accident étoit arrivé. La perte de mon sang , jointe aux douleurs que je ressentais , me firent perdre connoissance. Lorsque je la recouvrai , je me trouvai sur un lit entre les mains d'un Chirurgien occupé

à sonder mes plaies pour en retirer les éclats qui auroient pu y rester. La nuit a calmé les premières douleurs : mes blessures n'étoient pas dangereuses ; & je n'eus besoin que de quelques jours de repos pour reprendre les forces que j'avois perdues avec mon sang. Les plaies sont refermées : le Chirurgien assure que je puis me mettre en route : mon départ est fixé à demain.

Willdam est le nom du château où je suis : c'est aussi celui de la maitresse qui l'habite. Elle est mère de deux demoiselles qui ont partagé avec elle les soins qu'elle a eus pour moi. Je leur ai demandé la permission de leur faire mes remerciemens & mes adieux ; & j'éprouve , le croirois-tu , une espèce de chagrin à me présenter à leurs yeux avec un visage balafré. Depuis que j'ai perdu l'espoir de plaire à *Miss Nancy* , il ne m'est point arrivé de m'occuper du peu d'agrémens que je dois à la nature. Aujourd'hui , pour la première fois , je regrette d'être défiguré. Ce changement m'étonne , m'afflige. S'il eût été décent de partir sans les voir.... Elles ont eu tant d'attentions , que ce

erre

seroit manquer aux égards les plus ordinaires.

Si *Mylord Alworthy* a fait part à *Miss Nancy* du sujet de mon voyage, combien elle doit avoir d'impatience ! Je voulois écrire à *Bodley*, mais il vaut mieux que je sois moi-même le porteur de cette nouvelle ; le sacrifice que je leur fais de mon amour doit m'être payé par le plaisir d'être témoin de leur bonheur. *Mistrees Willdam* me fait prier de descendre dîner avec elle. Je ne puis refuser. Je finirai cette Lettre avant de me coucher.

Continuée à sept heures du soir.

Mistrees Willdam est extrêmement aimable : ses deux filles me le paroissent aussi beaucoup. Elles ne se ressemblent guères à l'extérieur. L'aînée est belle, grande, bien faite ; & la cadette, disgraciée de la nature, ajoute encore à sa laideur les désagrémens d'une taille contrefaite. *Miss Amélie Willdam* est modeste, sérieuse & polie. *Miss Betsy* est prévenante, folle & fort cauteuse. Au reste, je n'ai qu'à

me louer de l'accueil de ces Dames ; elles ont bien voulu me faire des instances pour m'engager à demeurer encore quelques jours chez elles ; l'amitié commande ; j'ai persisté pour partir demain. *Miss Amélie* n'a pas paru désirer beaucoup que je cédaſſe aux pressantes ſollicitations de ſa mère & de ſa ſœur. Si ma préſence lui eſt à charge , je dois hâter mon départ. En vérité , mon ami , je ſerois très-fâché de cauſer de l'humeur à cette charmante perſonne. Je voudrois qu'elle te fût connue. Je ne vois que la belle *Nancy* qui puiſſe lui être comparée. *Mistrees Willdam* va ſouvent aux eaux de *Bath* avec ſes deux filles : la figure charmanne d'*Amélie* , ſa taille agréablement priſe , cet enſemble ſi deſiré , mais ſi rare , & que je n'ai vu qu'à elle , doivent y exciter l'admiration. Le *thé* qu'elle m'a verſé m'a paru meilleur que le tien , que le mien ; je n'en pris jamais d'aussi bon. Cette ſociété te conviendrait infiniment : je crois auſſi que je m'y plaindrois. *Amélie* ! ce nom me rappelle celui de ma femme , & ce ſouvenir m'arrache un ſoupir. Mon cœur ſe ſerre. Infortunée !

c'est son malheur qui m'avoit conduit vers elle. *Miss Willdam* a beaucoup de ses traits ; elle est mieux , pourtant. En voilà trop sur ce sujet : il alimente dans mon cœur un sentiment que je voudrois en déraciner pour la vie.

Je suis toujours décidé à partir demain au point du jour , & je ne m'arrêterai qu'à *Bruxelles*. Mes forces ne sont pas encore revenues : mon courage y suppléera. Adieu , mon cher *Damby* , je t'embrasse comme je t'aime.

Le Chevalier H I L L.

De Willdam, ce..... 17



LXXI^{me} LETTRE.*Le Chevalier HILL,**à Mylord DAMBY;**à Birlay.*

JE ne suis point à la fin de mes voyages. *Bodley* n'est plus ici : il en est parti depuis longtems , & l'on ne sçait où il est allé. Pauvre *Nancy* ! je vous ai promis le bonheur , faudra-t-il que je manque à ma parole ? Il me reste cependant encore un espoir : il avoit en *Hollande* un homme qui lui étoit fort attaché. Je viens de lui écrire : peut-être en sçaura-t-il des nouvelles. L'express que j'ai envoyé m'a assuré qu'il seroit de retour dans trois jours. J'attendrai son arrivée pour fermer ma Lettre. Je vais profiter de cet intervalle pour fortifier ma santé qui est encore chancelante. J'ai grand besoin aussi d'être éclairé sur l'état de mon cœur. Tu as depuis assez longtems ma confiance , & mon amitié , pour sçavoir

II. Partie.

L

qu'il ne peut éprouver une atteinte légère. Mon amour pour *Miss Bodley* a pris naissance au premier instant qui l'offrit à ma vue. Les obstacles ne l'avoient pas ralenti : l'impossibilité même d'être jamais aimé d'elle , n'a pu guérir une blessure aussi profonde. Malheureux par l'amour , je ne me plaignois pas de lui rendre les armes : la cause en étoit si belle ! Toi seul as continuellement lû dans mon âme dévorée par le chagrin : toi seul as sçu combien cette passion me rendoit malheureux , & combien je désirerois qu'elle fit place à la douce amitié. O , *Miss Nancy* ! votre souvenir précieux ne m'a jamais quitté. Votre absence , l'incertitude de votre sort , étoient pour moi une source éternelle de larmes. Votre présence m'en eut fait verser d'un autre genre ; mais la vertu m'auroit prêté son secours pour les essuyer. Tu sçais , mon ami , avec quelle ardeur j'ai volé pour réunir ces deux tendres amans. En partant pour remplir un devoir aussi sacré , je sentoais mon cœur se briser. Je courois au malheur , & mon empressement n'en étoit pas moindre.

L
c
l
i
fa
jo
a
ja
Q
vo
So
pré
mo
par
eût
O,
reux
bien

Depuis mon séjour à *Willdam*, depuis que j'ai vu la belle *Amélie*, la félicité de *Richard* ne me fait plus envie ; & c'est avec un chagrin bien réel que je vois prolonger l'incertitude de mon ami. L'image de *Miss Willdam* n'a pas effacé dans mon cœur celle de *Miss Nancy* : mais il l'en éloigne , & rapproche avec délices celle d'*Amélie*. Est-ce donc à une nouvelle blessure que je devrai ma guérison ? Car , puis-je espérer d'être aimé de cette charmante personne ? Ma présence l'importunait : elle étoit fâchée des instances que sa mère & sa sœur me faisoient pour rester encore quelques jours avec elles : sans doute un autre a sçu lui plaire ; & moi... Je suis déjà jaloux ! & jaloux sans en avoir le droit. Que dis-je ? je n'en ai pas même la volonté. Regarde quel est mon sort. Sous quelque forme que l'amour se présente à moi , c'est toujours pour mon tourment. Cependant si c'étoit par timidité , par modestie , qu'*Amélie* eût paru indifférente à mon départ. O , espérance ! consolation du malheureux , laisse luire à mes yeux un rayon bienfaisant. L'incertitude me tue ; je

la ferai cesser ; c'est un parti irrévocablement pris ; dès que le sort de *Bodley* sera fixé , je vole à *Willdam*. Je demanderai à *Miss Amélie* son cœur & sa main : si je les obtiens , je serai au comble de la félicité ; si prévenue pour un autre , elle me refuse , je retourne à *Birlay* , d'où je fais vœu de ne jamais sortir.

Ce que je viens d'écrire m'a ému ; ma foiblesse est encore grande : l'esprit est aussi malade que le corps. J'oubliois de te dire que mes blessures n'ont laissé sur ma figure que des marques très-légères. Le ciel en soit loué : la belle *Amélie* auroit eu , peut-être , de la répugnance à s'unir à la laideur. Adieu , mon ami , je terminerai cette lettre au retour de mon courier.

Continuée cinq jours après.

Mon exprès n'est arrivé que ce matin : il m'apprend que *Richard* est en *Irlande* chez son ancien gouverneur , nommé *Jarvis*. Il a écrit depuis peu à la personne à qui je me suis adressé. Je partirai demain pour *Dublin* , d'où tu recevras de mes nou-

velles. N'en attends pas plutôt. Je ferai cette longue route avec la légèreté d'un oiseau. Je te charge de mander à *Mylord Alworthy* que je ne perds pas un instant pour remplir la promesse qu'il a dû faire de ma part à *Miss Nancy*. Ne parle ni du lieu où je vais, ni de celui où je suis. Adieu, chère *Damby*, tu sçais combien t'aime, le

CHEVALIER HILL.

De Bruxelles, ce..... 17.



L X X I I ^{me} L E T T R E.

Miss SARRA FLEMING,
à Milord BURLINGTON;
à Bordeaux.

DANS quel instant votre Lettre me parvient-elle , *Mylord* ! lorsque mon cœur dévoré de remords, vient d'être témoin de l'évènement le plus funeste.

Une amie bien chère , celle qui partageoit mes vices & mes plaisirs dès l'âge le plus tendre, (*Mistrees Horney*) vient de subir un supplice exemplaire , presque sous mes yeux. La malheureuse a été convaincue d'avoir empoisonné son époux : lui-même l'a accusée avant de mourir. Une fille qu'elle avoit mise dans sa confiance , a servi de témoin. *Mistrees Horney* a désiré me voir , il a fallu que je me rendisse à *Portsmouth*; quelle entrevue ! — *Sarra*, *Sarra* , s'est-elle écriée en m'apercevant , c'est vous qui m'avez perdue.

Votre exemple , vos conseils , m'ont rendue la plus misérable des créatures. J'ai tout osé pour vous imiter. Je ne vous hais point ; mais au nom du Dieu devant lequel je vais bientôt paroître , changez de vie : le chemin que nous avons suivi ensemble conduit dans d'horribles précipices. J'y suis tombée ; s'il en est tems encore , détournes-vous ; revenez sur vos pas ; implorez la clémence d'un Dieu plein de bonté. Que je meure avec l'espoir que vous renoncerez à vos affreux principes. *Sarra* , répondez à votre amie. — *Lucie* , vous me percez le cœur ; ce Dieu que j'ai tant offensé , daignera-t-il prêter des forces à la foible créature ? oui , infortunée *Lucie* ; je jure d'abhorrer tout ce que j'ai chéri : de fuir le monde ou j'ai laissé tant de traces de mes énormes fautes : votre sort me remplit d'épouvante : ma poitrine se gonfle , *Lucie* , dites que vous me pardonnez. — Puisse le Ciel , vous pardonner de même. Adieu *Sarra* , quittez un spectacle qui doit vous faire frémir ; mais en en détournant vos yeux , n'en perdez pas le souvenir. Songez que sans la vertu il n'est point

de bonheur réel. Le vice, pensez-y bien, conduit au crime. Si l'on échappe à la vengeance humaine, celle de Dieu nous attend. On ne sçauroit la fuir. Je serrois cette malheureuse dans mes bras : il me sembloit que je lui devois la réparation de mourir avec elle : le supplice qu'elle alloit subir m'effrayoit moins que la punition divine qui devoit lui être réservée : enfin je succombai à l'excès de ma douleur : on m'emporta presque expirante ; & depuis ce jour terrible, il n'est plus de repos pour moi, mes larmes coulent sans cesse ; elles creusent mes joues, les remords me consomment ; je sens que j'approche du moment si justement redouté par les coupables. Il ne me reste pas un ami vertueux, qui puisse gémir avec moi. Je suis seule dans l'Univers : malgré ma fortune, les honnêtes-gens s'éloignent de moi : on me méprise : on m'exécra, & je vis encore !

Votre repentir, *Mylord*, est un adoucissement à mes peines. S'il étoit possible de réparer les maux que nous avons causés, que l'argent ne nous arrête pas. Je joins à cette Lettre un

es
vo
qu
vo
de
av
pa
dé
ell
ter
ce
vo
tar
co
est
j'av
pas

De

effet de deux mille *guinées*. Partez, volez pour rendre le bonheur à ceux que nous avons trahis. J'approuve votre retraite. Mais il est plus pressé de faire sécher les larmes que nous avons fait couler. J'attends avec impatience quelle sera l'issue de vos démarches. Veuillez m'en instruire. Si elles ont du succès, je mourrai contente. Adieu, *Mylord*, secondez en ce moment mes vues honnêtes, comme vous fîtes autrefois dans des circonstances bien différentes. O ! vertu ! compagne & ornement de l'être qu'on estime, pourquoi m'as-tu quittée ? Si j'avois sçu vivre avec toi, je ne serois pas aujourd'hui la méprisable.

SARRA FLEMING.

De Staury, ce..... 17.



LXXIII^{me} LETTRE*Milady COLWAL,**à Miss NANCY BODLER;**à Willon.*

MON bonheur est assuré , ma chère *Nancy*, notre union s'est célébrée hier, & ce qui me comble de joie , c'est que *Colwal* paroïssoit aussi content que moi. Avant la cérémonie, je me suis mise à genoux, pour le prier de me pardonner mes fautes passés. Il m'a prise dans ses bras, en me priant, à son tour, de ne lui en parler de sa vie, à moins que je n'eusse le dessein de lui faire la plus grande peine. Cet excès d'indulgence a fait couler mes larmes. — Homme unique ! Je t'obéirai ; mais mon cœur n'oubliera pas cette bonté délicate. Un tendre baiser fut sa seule réponse. Je ne finirois pas, ma tendre amie, si je vous détaillois jusqu'où mon époux

a poussé ses attentions. Parures, diamants, équipages, tout cela m'est prodigué ; & à sa modestie, on croiroit que c'est lui qui me doit de la reconnoissance. Nous logeons avec *Milady Dordon*, qui continue à avoir pour moi la tendresse d'une mère. Oh ! ma chère *Miss Bodley*, si vous étiez heureuse, mon bonheur seroit à son comble. Si j'osois, je vous ferois une demande bien chère à mon cœur, aimable amie ! Ne me procurerez-vous pas l'avantage de connoître ma bienfaitrice ? Depuis l'heureuse époque de notre délivrance, nous nous écrivons ; nous nous sommes consolées mutuellement ; j'ai reçu vos avis avec reconnoissance, & jamais nous ne nous sommes parlé. Je suis à même de vous offrir un appartement. Quel bonheur pour moi, si *Miss Nancy* consentoit à vivre, à habiter avec sa *Fanny*. Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, ne me refusez pas. *Milady Alworthy* ne peut s'y opposer : elle a depuis si long-tems le bonheur de vous posséder ! En vérité, mon desir est une justice. Mon bonheur à part, chère *Nancy*, vous seriez plus

à portée ici de sçavoir des nouvelles de votre frère. Malgré mon zèle & le desir que j'ai de vous servir, mes démarches ne peuvent avoir autant de succès que si elles étoient faites par une partie intéressée. Vous voyez bien que votre séjour à *Londres* vous fera utile, & me comblera de plaisir. Adieu, ma tendre amie, dans tous les tems, dans toutes les positions vous ferez chérie de

FANNY COLWAL.

De Londres, ce..... 17



LXXIV^{me} LETTRE.

Monfieur DE FRAGES,
à Mifs SARRA FLEMING;
à Staury.

JE remplis en ce moment , *Mifs* , un devoir bien affligeant pour mon cœur. L'infortuné *Burlington* me charge de répondre pour lui à la Lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire. Il est hors d'état de le pouvoir faire lui-même. Ce malheureux garçon méritoit par son repentir sincère une fin moins rigoureuse. Son fort est fixé ; demain , ce soir , dans une heure peut-être , il cessera d'être.

Avant de vous détailler ce funeste accident , je dois vous rendre compte de ses sentimens actuels. Le plus méchant des hommes , en est devenu le meilleur. Doux , humain , compatissant ; voilà ses qualités ordinaires , celles qu'il avoit apportées en nais-

fant, & que l'exemple du vice avoit entièrement ternies. J'ai lû dans son cœur. Ses excès m'ont révolté d'abord. Mais bientôt ramené par ses remords, j'ai cru devoir lui accorder mon secours contre lui-même. J'ai fait plus encore, j'ai voulu lui faire épouser ma fille, qui m'est plus chère que la vie. Il l'aimoit, & , le croiriez-vous, *Miss*, il refusoit un bonheur dont il se jugeoit indigne; & malgré nos instances, il s'étoit décidé à nous fuir pour se retirer dans une maison religieuse? J'avois obtenu de lui un mois de délai: il n'étoit point encore expiré, lorsque votre Lettre lui parvint. Son parti fut bientôt pris. — Oui, s'écriait-il, *Miss Sarra*, je seconderai vos desirs. Demain, je me mettrai en route, & je n'épargnerai ni soins, ni démarches pour servir les malheureuses victimes de notre dérèglement. Dieu juste! guide mes pas, & fais que mon repentir ne soit pas infructueux. Il se coucha avec ce doux espoir.

Vers les deux heures du matin je fus réveillé par des cris. Je me lève, j'accours: le feu avoit pris dans la maison en face de la nôtre, il étoit

c
g
y
ge
de
co
fu

da
où
vo
fon
s'é
dan
ture
pré
lier
s'ap
mes
gée
jette
les b
ensu
flam
les co
de se
rateu
Plusie
retire

considérable : mes gens m'accompagnent pour y porter secours, *Burlington* y étoit déjà. Un Vieillard respectable gémissoit devant la porte. — Au nom de l'humanité, disoit-il, volez au secours de mes deux petits enfans : je suis sans force : ayez pitié de moi.

Ces deux enfans étoient couchés dans une chambre si voisine de celle où avoit pris le feu, qu'on n'y pouvoit aller sans un danger certain. Personne n'osoit se présenter ; *Burlington* s'échappe, franchit l'escalier, arrive dans la chambre, saisit les petites créatures qui dormoient encore, & revient précipitamment. O, malheur ! L'escalier se détruit, il ne perd pas la tête, s'approche d'une croisée que les flammes n'avoient point encore endommagée : il fait signe qu'on s'approche, jette avec précaution un enfant dans les bras qu'on avoit tendus, puis l'autre ; ensuite il se précipite au milieu des flammes. Son action avoit ému tous les cœurs. Le Vieillard tenant les mains de ses enfans, recommande leur Libérateur : il excite la générosité du peuple. Plusieurs personnes s'empressent, on retire notre pauvre ami grillé jusqu'aux

os. Nulle plainte ne lui échappe ; mais il se félicite d'avoir pu être utile à ses semblables. — Dieu clément ! dit-il , avec une véhémence qui m'a fait tressaillir , ce jour est le plus beau de ma vie : j'ai rempli un devoir sacré , j'ai servi l'humanité. Je meurs content. En effet , il perdit connoissance. Je le fis porter chez moi : un Chirurgien prononça qu'il n'en pouvoit revenir. Vingt personnes ont passé la nuit près de son lit. Il a repris l'usage de ses sens , mais il souffre au-delà de tout ce que l'imagination peut concevoir. Il n'en dit rien ; son courage étonne tout le monde.

Ce matin il m'a prié de faire venir plusieurs personnes notables de la ville , & dont la probité fut reconnue ; j'ai rempli ses desirs. Faites-moi la grace , m'a-t-il dit , d'écrire. Voici la copie de ce qu'il m'a dicté.

« Je jure que *Nancy Bodley* étoit
 » aussi pure en sortant d'une maison de
 » *Grenwich* où je l'ai tenue captive
 » pendant plusieurs mois , que lors-
 » qu'elle y est entrée , & que toutes
 » les tentatives que j'ai osé faire contre
 » sa vertu , ont tourné à ma honte &

» à sa gloire. Cette affirmation ne peut
 » être suspectée , puisque l'heure où je
 » dois rendre compte de tous mes cri-
 » mes est arrivée , & que ma sincérité
 » peut me rendre un peu moins cou-
 » pable aux yeux du Dieu clément que
 » j'ose invoquer. *Miss Sarra Fleming*,
 » habitante de *Staury*, près *Portsmouth*,
 » a reçu de moi plusieurs Lettres écri-
 » tes dans le désespoir de voir rejeter
 » mon amour. Elles confirmeront ce
 » que je dis en ce moment. J'étois loin
 » de penser alors que je solliciterois
 » *Miss Fleming* de les montrer. O *Miss*
 » *Nancy* , pardonnez un misérable qui
 » ne se pardonne pas lui-même ».

Ce papier est signé de sa main. Il nous
 a engagés à en faire de même. Ensuite
 il vous pria de faire sçavoir à *My lord*
Bodley, que la certitude de l'innocence
 de *Miss Nancy* est dans mes mains....
 J'entends des cris.... je vais.....

Il n'est plus. Chacun le pleure. Ce
 vieillard, ses enfans, sa famille se lamen-
 tent ; & moi je bénis le ciel de lui
 avoir procuré , avant de quitter la vie ,
 une occasion de faire une belle action.
 O , *Miss* ! quel exemple ! & combien il
 doit épouvanter le vice ! L'indulgence

du Tout-puissant est grande ; mais celui qui ose en abuser doit s'attendre à éprouver les effets terribles de sa colère. Vous êtes dans le chemin du repentir, *Miss*, ne vous en écarter pas, & tâchez, s'il est possible, d'appaier la justice divine que vous avez tant offensée. Adieu, *Miss Sarra*, que la mort affreuse de *Georges*, ses remords & mes vœux, ne s'effacent jamais de votre souvenir.

DE FRAGES.

De Bordeaux, ce..... 17

P. S. Je joins à cette Lettre le billet de deux mille guinées que vous aviez envoyé à *Mylord Burlington*.



* Il
Milady
ques pa
à sa fem

LXXV^{me} LETTRE.

Milady COLWAL,
à Miss NANCY BODLEY ;
à Willton.

Ainsi que vous , ma belle amie , *
je ne conçois rien aux discours très-
obscurs du Chevalier *Hill* , à *Mylord*
Alwerty , cependant si j'en crois mes
présentimens , ils annoncent quelque
chose de favorable pour vous. — *C'est*
à lui que doit être réservé le plaisir de
lui apprendre qu'il n'est pas Et
tant de demi-mots. Cette discrétion
paroît forcée , & elle renferme un se-
cret que vous brûlez de sçavoir. Mon
impatience , je vous jure , mon estima-
ble amie , ne la cède point à la vôtre.

* Il est aisé de voir que Miss Nancy a écrit à
Milady Colwal , & qu'elle lui a transcrit quel-
ques passages de la Lettre de *Mylord Alwerty*
à sa femme.

Encore quelques jours , & tout sera éclairci. Ne négligez pas , chère *Miss* , de m'écrire sitôt que vous ferez mieux instruite.

Monsieur de *Bonval* , Français très-aimable & ami de mon époux , est arrivé ici il y a quatre jours. Il compte passer un mois avec nous. Leur liaison s'est formée à *Portsmouth* où des affaires appellent quelquefois Monsieur de *Bonval*. Il en arrive , & nous a raconté un événement affreux qui s'est passé près de cette ville , pendant le séjour qu'il y a fait. Je vais vous en instruire , parce que vous avez connu *Miss Sarra Fleming*.

Cette fille habitoit un Château à six milles de la ville : elle y vivoit très-retirée : il paroît qu'elle étoit généralement méprisée dans tous les environs , quoiqu'étant très-riche *. Une de ses amies venoit très récemment de perdre la vie d'une manière ignomi-

* *Milady Colwal* a raison d'être étonnée qu'une personne riche puisse être méprisée. Si la fortune n'en imposoit pas , le mot estime seroit moins prodigué.

nieuse. On l'accusoit d'avoir donné la mort à son époux.

Miss Sarra n'avoit pour tout domestique , qu'un valet de chambre , & une servante : cette dernière étoit aussi honnête que le domestique l'étoit peu. On prétend même que c'est aux mauvais conseils de cet homme que *Miss Fléming* doit une grande partie des fautes qu'elle a commises.

Un matin *Sarra* fut éveillée par des plaintes , elle se lève & passe dans la chambre de sa femme de chambre peu éloignée de son appartement. Plus elle approche & plus les gémissemens se font entendre : elle croit même reconnoître la voix de sa suivante. La porte n'étoit que poussée ; elle entre. Quel spectacle s'offre à ses yeux. La malheureuse fille étendue & liée dans son lit ; le corps percé de deux ou trois coups de couteau , le valet debout lui présentant un pistolet , & la menaçant de lui brûler la cervelle , si elle ne cessoit ses plaintes. *Miss Fléming* fit un cri. Le valet surpris , tire son pistolet sur sa maitresse , qui tomba sur le coup. Alors le misérable s'effraye , sort , ferme la porte dont il emporte

la clef, & se sauve de la maison. Peignez-vous, mon amie, l'état horrible de ces deux infortunées, toutes deux blessées mortellement, & hors d'état de se donner aucun secours, n'en pouvant même espérer de longtems, puisque le Château n'étoit habité que par elle. Quelle journée ! quel sort ! mes larmes coulent à l'idée de ce qu'elles ont dû souffrir.

Le Jardinier à qui la femme de chambre portoit chaque jour le reste de son dîner, surpris de son oubli, monte chez elle. La porte est fermée ; il frappe : quelques soupirs se font entendre ; il questionne, point de réponse, & toujours des gémissemens. Les malheureuses exténuées, mourantes, n'avoient pas la force de parler. Le Jardinier descend, parcourt le Château, ne rencontre personne ; il va à l'appartement de sa maitresse ; le Secrétaire est brisé, il soupçonne qu'on l'a volée, & va avertir le Juge du village, qui se rend au Château avec main forte. La porte de la femme de chambre est brisée. On trouve cette fille baignant dans le sang qui sortoit par flots de ses blessures : elle étoit

sans nul sentiment : *Miss Sarra* étendue sur le plancher (le coup de pistolet lui avoit fait sortir un œil de la tête) respiroit encore. Un Chirurgien fut appelé , il ne voulut panser ni l'une , ni l'autre , assurant qu'elles passeroient dans l'opération ; cependant il leur rendit la connoissance. Elles ne vécurent qu'une demie heure ; mais c'en fut assez pour recevoir & écrire leur déposition. La femme de chambre dit que depuis longtems le domestique la poursuivoit , qu'après avoir cherché vainement tous les moyens de tenter sa vertu , il lui avoit offert de l'épouser , mais que l'horreur qu'elle avoit conçu pour lui , lui avoit fait rejeter cette proposition avec dédain , & qu'aparemment outré de son refus , il s'étoit décidé à avoir recours à la force : que le matin il étoit entré dans sa chambre , lui avoit renouvelé ses instances , & que les voyant toujours si mal accueillies , il avoit voulu user de violence ; qu'elle s'étoit défendue avec force & succès , ce qui avoit excité tellement la fureur du scélérat , que prenant son couteau il l'en avoit frappée de plusieurs coups ,

& qu'après l'avoir liée avec ses draps , il alloit consommer son crime , lorsque réunissant toutes ses forces elle s'étoit mise à faire de douloureuses plaintes. C'est en ce moment que le monstre tira de sa poche un pistolet , dont il s'étoit pourvu , & qu'il lâcha sur la malheureuse *Fléming*. Cette dernière confirma la déposition de l'autre , & toutes deux expirèrent presque ensemble.

Ce recit que ie vous rends très-exactement , ma chère *Nancy* , a rempli mon ame d'une tristesse affreuse ; mon chér *Colwal* a grondé son ami , de n'avoir pas ménagé ma sensibilité. Je commets la même faute envers vous , mais elle est excusable , en ce qu'ayant connu cette fille , il n'est peut-être pas déplacé que vous sçachiez qu'elle n'est plus.

Chargez-vous , mon aimable amie , de faire mes remerciemens à *Milady Alworthy* , pour son agréable invitation que j'aurois accepté avec bien de la joie , si ma santé me le permettoit ; mais un commencement de grossesse me cause de fréquentes incommodités , mon époux & *Milady Dordon* m'ont engagée

engagée à rester ici. Je leur dois trop pour les désobliger ; & , surtout , lorsqu'ils me témoignent l'intérêt le plus tendre. Adieu , chère & aimable *Miss* , vous sçavez comme je vous aime ; & certes les sentimens que vous inspirez , sont aussi durables que le tems.

FANNY COLWAL.

De Londres , ce..... 17

LX^{me} LETTRE.

Mylord BODLEY ,

à M. JARVIS ;

à Dublin.

JE vous dois trop de reconnoissance , mon cher Mentor , pour tarder à vous rendre compte du plaisir délicieux que j'ai éprouvé en revoyant mon adorable sœur , la maitresse chérie que mon cœur s'étoit choisie dès mes plus tendres années. L'attachement

II. Partie.

M

que vous avez pour moi vous fera écouter avec plaisir les détails dans lesquels je vais entrer. Ils intéressent mon amour : je dois en rendre l'amitié dépositaire.

Vous avez été témoin de l'arrivée du Chevalier à *Dublin*, vous avez vu avec quel transport j'ai reçu de lui la certitude que ma *Nancy* n'étoit pas perdue pour moi. La réflexion que votre attachement vous suggéra fut bientôt repoussée par un argument sans réplique. Elevée par ma mère, *Nancy* pourroit-elle n'être pas vertueuse ? Mon départ guidé par mon impatience ne fut différé que jusqu'au lendemain. Point de repos pendant la route. Dieu ! qu'elle m'auroit semblé longue, sans l'aimable conversation de l'ami qui m'accompagnoit : avec quel plaisir il me félicitoit sur mon bonheur prochain ; & qu'il m'a été facile de voir qu'effectivement il étoit guéri de son amour pour ma sœur ? (Je ne veux quitter cette douce expression que pour en prendre une plus douce encore).

Nous arrivâmes à *Willton* le soir. *Hill* demanda à parler à *My lord Alworthy*.

qui fit un cri de joie en nous voyant. — Soyez les bien venus, nous dit-il ; mais que votre absence, Chevalier, a été longue ! *Miss Bonley* est dans une impatience de revoir son chère frère, qui a un peu nui à sa santé. — Dieu ! feroit-elle malade ? — Non pas précisément malade, mais indisposée. — Au nom du Ciel, *Mylord*, conduisez-moi près de cette aimable fille. — Ne craignez-vous pas qu'une forte révolution.... — Non, non, dit le Chevalier *Hill*, un grand bonheur n'en cause que d'agréables. Ne différez donc pas à nous annoncer. *Alworthy* nous conduisit dans l'appartement de sa femme, elle étoit assise à côté de ma *Nancy*. Dès qu'elle m'aperçut, elle vola dans mes bras. Ivre d'amour, ivre de bonheur, je crus que le Ciel s'ouvroit pour me recevoir. — O ! mon frère, mon cher *Richard*, je vous revois donc encore. Jour à jamais heureux pour moi ! Chère *Lady* ; voilà l'objet de mes regrets : voyez combien il en est digne. J'avois osé jeter les yeux sur lui pour contribuer à la félicité de mon amie, un autre plus heureux.... Te voilà, je te tiens dans mes bras,

je ne forme plus aucun desir. — Quoi! aucun , dit le Chevalier en souriant? — Pardon , *Mylord* , reprit ma charmante sœur , je ne vous avois point apperçue : je l'avoue , l'extrême joie que j'éprouve me trouble au point.... Chère *Lady* , excusez mon délire. Il y a si long-tems que nous sommes séparés , & ce moment me fait éprouver tant de plaisir ! — Oh ! comme je le partage. — Tu ne me quitteras plus , fais-en le serment. — Je le fais surtout ce que j'aime : sur toi.

Cette soirée délicieuse s'est passée en assurance d'amitié de sa part , & du plus violent amour de la mienne. Je vous l'avouerai , respectable Mentor , plus intéressé à bien lire dans son cœur , je n'ai pu y méconnoître l'amour. L'honneur lui fascinoit les yeux. Qu'il m'étoit doux de voir dans les empressemens d'une sœur , les transports d'une amante. Sa vive tendresse n'aura aucun effort à faire pour m'aimer comme un époux. En nous séparant , elle m'a prié de permettre le lendemain matin que *Mallé* me rendit compte de la malheureuse aventure qui nous a séparés. — De ton côté , ma *Nancy* , tu

voudras bien lire un manuscrit qui doit t'intéresser. La femme-de-chambre de *Milady* te le portera à ton réveil.

Je passai une nuit délicieuse. *Mallé* entra dans ma chambre à huit heures ; son récit me fit éprouver tour-à-tour les tourmens de la rage & ceux de la douleur. Ce scélérat de *Burlington* ! pauvre *Nancy* ! Que de peines ! que de chagrins ! J'en étois certain , ami , cette personne est pure comme le regard de la tendre colombe. J'ai prié *Mallé* d'écrire cette fâcheuse histoire ; je la joindrai à ma Lettre. Je vois d'ici vos larmes couler : pour les sécher , respectable Mentor , songez que ce méchant n'a point recueilli le fruit de son atrocité , & qu'une honte éternelle doit exciter tôt ou tard des remords cuisans dans l'ame de ce lâche suborneur. * Je ferai peut être assez heureux pour le rencontrer un jour. En lui arrachant la vie , je purgerai le monde d'un fléau bien redoutable. O , innocence ! c'est une fleur que j'attacherai à ta couronne.

* Mylord Bodley n'étoit point instruit de la fin tragique & des remords de *Burlington*.

J'étois passé depuis deux heures chez *Milady Alworthy*. Elle & son aimable Epoux me faisoient l'éloge de ma sœur. Le Chevalier les avoit instruits que n'étant que ma cousine, j'avois le plus grand desir de l'obtenir pour femme, & tous trois me félicitoient sur mon prochain bonheur. — *Nancy* tarde bien à paroître, dis-je à *Milady*; depuis long-tems elle a dû avoir achevé la lecture du manuscrit que je lui ai envoyé. Si nous passions dans son appartement; qu'en pense *Milady*? — Volontiers.

Elle se lève : je la suis ; nous trouvons ma sœur le visage baigné de larmes. A ma voix, son premier mouvement semble la porter à voler à ma rencontre. Un mouvement contraire la retint. — Ah! *Mylord*, me dit-elle en soupirant, je n'ai donc pas le bonheur d'être votre sœur. — Chère *Miss*, si vous y consentez nous serons unis par des liens encore plus forts ; puis me jettant à ses pieds : belle *Nancy*, veuillez recevoir ma main. Ma tendresse étoit trop vive pour que je ne dusse ce sentiment qu'à la nature : je pourrai donc m'y livrer sans aucune réserve, si vous approuvez ses

transports. — Si je les approuve ! grand Dieu ! ils font mon bonheur. O , vertu ! si je t'offense par ce sincère aveu de mes sentimens , pardonne ; accoutumée à l'aimer , à le lui dire , puis-je cacher ma joie , quand j'éprouve un si grand plaisir à être vraie ? Oui , *Richard* , vous m'êtes plus chère encor depuis que j'ai appris que mon sort peut être lié au vôtre. Ces larmes que je répands , je les donne au souvenir de mon infortunée mère , à sa perte cruelle , à celle de mon père. Les bontés de ma tante , sa tendresse ; que de raisons pour exciter ma sensibilité. Vous demandez ma main : je ne puis ni ne veux vous la refuser ; mais , mon cousin , ce n'est pas de moi seule qu'elle dépend. Il me reste un grand-père sans l'aveu duquel je ne puis disposer de moi. Il faut le voir. Letens aura affoibli sa haine pour une famille qu'il a rendu malheureuse. N'allez pas croire que tentée par l'espoir d'une haute fortune.... *Richard* me connoît trop bien pour me juger si mal ; ne m'interrompez pas , chère frère : j'ai bien des choses à dire : ce devoir rempli , je vois encore un obstacle à cet hymen que je désire sûrement autant que vous.

Vous avez vu *Mallé*. Les éclaircissements qu'elle vous a donnés suffisoient à mon frère pour le rassurer sur ma vertu : il en faut de plus certains à mon époux ; il me seroit impossible de vivre heureuse si je croyois qu'il put vous rester quelques doutes. L'affirmation de *Mallé*, d'une jeune fille trouvée dans la maison d'un libertin , doit-être suspecte : chér cousin , je ne serai à vous que quand j'aurai pu vous prouver que mon innocence n'a point eu à souffrir pendant le séjour que j'ai fait chez le misérable *Burlington*.

Le ton que *Nancy* mit dans cette condition me fit bien voir que je tenterois vainement de la faire changer. Mes amis se joignirent inutilement à moi. — Il m'en coûte beaucoup pour vous refuser , disoit-elle , mais la bonté de ma cause vous force à m'approuver. *Milady* à ma place n'agiroit pas autrement.... Son silence me justifie , mon chér cousin ; ce n'est point assez d'être aimée de son époux , il faut aussi en être estimée : & l'estime ne marche guère avec les soupçons.... Je vois , je partage votre douleur : elle me perce l'ame.... Je ne suis plus

ta sœur , *Richard* , mais je suis toujours ton amie. S'il survient des difficultés , je te consolerais , je t'aiderais à les vaincre. Avec une amie tendre & sincère peut-on se dire , se croire malheureux ? — Femme céleste, ordonnez de mon sort , je vous obéirai. Au moins que ma *Nancy* se souvienne que jamais le soupçon n'approcha de mon cœur. Chère sœur , tu me demandes un effort au-dessus de mes forces. L'attente me consume : hélas ! si tu persistes , je sens que je succomberai. Prends pitié des maux que j'endure depuis si longtems , & fixe du moins un terme à mon impatience. Mes amis , & vous, *Milady* , priez , obtenez de *Nancy* qu'elle accède à ma prière. — *Richard* , vous le voulez. Eh , bien , dès que j'aurai vu mon grand-père , & que j'en aurai obtenu la permission de m'unir à vous , je promets de vous donner ma main au bout d'une année , quand bien même pendant ce laps de tems , vous n'auriez acquis aucune nouvelle certitude sur l'objet dont il est question. — Une année ! *Nancy* , quel terme ! — Soyez satisfait , dit alors *Milady Alworthy*. Vous seriez

injuste de la blâmer. Parlons de son voyage à *Londres*, il doit se faire sans délai. Je voudrois bien, chère amie, vous y accompagner; mais des raisons que vous connoissez, me font désirer ne jamais retourner dans cette ville : j'y ai tant essuyé de peines; cependant comme ma *Nancy* a besoin d'une amie, je vais envoyer un exprès à *Old-house*, pour engager *Lady Carbury*, ma belle-sœur, à vouloir bien faire ce voyage.

La proposition fut acceptée des deux côtés avec joie, & empressement. Le départ est fixé à Lundi. *Alworthy* reste avec sa femme : le Chevalier *Hill* a des affaires qui l'appellent à *Birlai*, près de *Dorchester*, & je pars avec mon ange. & *Milady Carbury*, jeune veuve infiniment aimable.

Voilà une Lettre énorme; & votre ami n'y parle que de lui; pardonnez, cher Mentor; mon ivresse est si naturelle, si excusable, vous en connoissez l'objet; croyez cependant que vous occupez souvent ma pensée. Le bonheur dont vous jouissez par votre constante douceur, est une leçon que je n'oublierai jamais; tant il est vrai que

la femme la moins docile , la plus impérieuse, se corrige tôt ou tard , par l'exemple continuel d'une complaisance infatigable. *Mistrees Jarvis* en est une preuve bien convaincante. Une femme belle & douce ! quelle plus délicieuse possession ! mon sort égalera le vôtre , quand ma charmante cousine aura rempli des devoirs qui me la font admirer , autant que je l'adore. Aussi-tôt mon arrivée à *Londres* , je vous écrirai. Fasse le Ciel que ce grand-père , s'il vit encore , n'ait pas conservé contre les *Bodley* la haine qu'il avoit si injustement conçue ! Adieu , mon respectable ami , vous avez partagé mes douleurs , permettez que je dépose dans votre sein les plaisirs dont la perspective me charme.

RICHARD BODLEY.

De Wilton , ce..... 17

P. S. Voulez-vous bien que *Mistrees Jarvis* trouve ici l'assurance de mon sincère hommage.

M 6

LXXVII^{me} LETTRE.

Le Chevalier HILL,
à Mylord BODLEY ;
à Londres.

COMBIEN cette Lettre , cher *Bodley* va vous causer d'étonnement ! Dans huit jours je me marie. Cette *Amélie Willdam* , dont je vous ai tant parlée pendant notre route , avoit fait une vive impression sur mon cœur. Je vous quittai pour aller retrouver *Mylord Damby* : jugez de ma surprise comme de ma joie. En arrivant chez lui , je trouve *Mistrees Willdam & Miss Amélie*. Sans me donner le tems de me reconnoître , *Damby* me présenta à la jeune personne sous le titre d'un époux futur ; puis me serrant dans ses bras ! — Mon cher Chevalier , me dit-il , c'est de vous que j'ai appris comment on doit servir l'amitié. Pendant que vous travailliez au bonheur de *Mylord Bodley* , je me suis occupé

des moyens de cimenter le vôtre. J'ai été trouver *Mistrees*, je lui ai montré votre Lettre ; elle venoit de perdre *Betzy*, sa fille cadette, le séjour de *Willdam* augmentoit sa douleur : je lui ai offert de venir passer quelques mois dans ma Terre : elle a accepté ; & je l'ai amenée avec *Miss Amelie*. Il est inutile de vous dire comment je m'y suis pris pour sçavoir si vous aviez plû à cette aimable fille. Qu'il vous fût d'apprendre que l'offre de votre main est accueilli, & que la conclusion du mariage ne dépend que de vous.

Consultez votre cœur, *Richard*, il vous dira s'il est une félicité comparable au bonheur de posséder l'objet qu'on adore. Je ne m'amuserai point à vous peindre la touchante modestie que mon *Amelie* laissa paroître au discours de *Damby* : elle est vertueuse & sensible : ces deux sentimens, quoiqu'habitants souvent la même ame, se combattent presque toujours. Combat délicieux pour un amant, délicat ! Adieu, mon ami, hâtez-vous de terminer aussi heureusement que moi l'importante affaire qui doit influencer

fur le reste de notre vie. Mes premiers nœuds furent tissés par la douleur : ceux-ci m'annoncent une continuité de plaisirs. Dieu juste ! Je n'aurai qu'à te remercier de la compensation que tu auras mise dans le cours de mon existence. Recevez l'assurance de mon éternel attachement. Tout à vous

LE CHEVALIER HILL.

De Birlay , ce..... 17



J
q
tr
av
be
vo
me
co
vé
la
me
des
nat
J
furs
—
★
Nanc

LXXVIII^{me} LETTRE.

*Miss NANCY SEYMOUR,**

à Milady ALWORTHY ;

à Willton.

JE ne vous dirai point, chère amie, que le chagrin de vous avoir quittée trouble le plaisir que je trouve à être avec mon aimable frère. J'aimerois beaucoup mieux, sans doute, que vous fissiez nombre avec nous ; mais mon bonheur est si grand, que mon cœur peut à peine le contenir, & en vérité il n'y sçauroit rester de place pour la tristesse. Vos desirs & mon amitié me font la loi de ne vous rien cacher des démarches que l'amour & la nature m'obligent à faire.

Je n'ai pas eu de moyens plus surs & plus prompts pour sçavoir

* En apprenant qu'elle doit la vie à Seymour, Nancy a quitté le nom de Bodley.

des nouvelles de mon grand-père , que la voix des papiers publics , ressource immanquable dans ce pays , comme vous sçavez. J'ai donc fait annoncer que les personnes qui auroient connoissance de la demeure actuelle de *Mylord Seymour*, étoient priées de la faire sçavoir à *Mylord Bodley, Graffton Street, N°. 17* ; c'est où mon cousin s'est logé. Nous sommes dans l'attente de l'effet que produira cette nouvelle. Si mon grand-père est mort , il est impossible que tout le monde l'ignore ; à moins qu'il ne se soit absolument séquestré des humains. Peut-être aussi qu'habitant une terre éloignée..... Mais on lit nos papiers par-tout..... Les presentimens les plus flatteurs se présentent en foule à mon imagination. Je vois dans l'avenir des jours délicieux.

J'ai reçu de *Milady Dordon* un accueil bien agréable : ma *Fanny* est une charmante personne. Son mari en rafolle , & en vérité , mon amie , c'est ici comme chez vous , le séjour du bonheur. On a voulu absolument que *Lady Carbury* & moi prissions

un
aff
n'y
de
Co
noi
je l
fero
que
épo
que
tou
réfl
dér
suiv
con
pare
& n
êtres
faisa
solen
ange
com
Sans
jamai
duite
fatigu
que la

un appartement dans l'hôtel, qui est assez vaste pour que notre présence n'y cause nul embarras.

Au reste, vous êtes sans cesse l'objet de nos plus doux entretiens ; *Lady Colwal* se meurt d'envie de faire connoissance avec son aimable parente, je lui ai fait promettre que dès qu'elle seroit accouchée elle viendrait passer quelques mois à *Willton*, avec son époux & sa bienfaitrice ; c'est ainsi que la reconnoissante *Fanny* nomme toujours *Milady Dordon*. Un mot de réflexion, chère amie, j'admire les décrets de la divine Providence. Pour suivies *Fanny*, & moi, par un malheur continuel, des évènements à-peu-près pareils nous rapprochent, nous lient & nous conduisent à la félicité. Deux êtres que le Ciel créa pour la bienfaillance, nous protègent, nous consolent. O ! *Milady*, vous fûtes mon ange, mon soutien, mon espoir, comme *Lady Dordon* le fut pour *Fanny*. Sans vous, sans elle, notre sort à jamais misérable nous auroit conduites par des chemins pénibles & fatiguans au terme inévitable, mais que la main du bonheur éloigne, ou

couvre de fleurs. Votre délicate générosité a toujours imposé silence à ma reconnoissance ; ce que ma bouche taisoit par obéissance, étoit vivement senti par mon cœur, par ce cœur où l'amitié vous a élevé un trône où vous régnerez éternellement. Pardon, mon amie, si j'ose enfreindre..... Hé bien ! je me tairai ; mais j'y penserai sans cesse. Adieu , chère *Milady*. *Bodley* m'attend , je le sçais ; & j'écris toujours. Cette preuve d'amitié n'est point équivoque ; car il n'y a que vous au monde que je ne quitterois pas pour lui.

NANCY SEYMOUR.

De Londres, ce..... 17

P. S. Mille complimens à *Mylord Alworthy*.



LXXVIII^{me} LETTRE.

*Monfieur STRAFORD , Juge de
paix de Portsmouth ,
à Mylord BODLEY ;
à Londres.*

MY LORD,

A la mort de *Miss Sarra Fleming*, causée par une affreuse catastrophe, je fus appelé à *Staury* pour prendre connoissance des faits. Parmi ses Lettres, j'en vis une récemment reçue, & qui me parut devoir être d'une grande conséquence. J'eus soin de la soustraire aux regards curieux, ainsi que beaucoup d'autres qui traitoient le même sujet. Je me proposois d'en faire mention dans un papier public, lorsque j'y lus une demande, pour la réponse de laquelle il falloit s'adresser à vous, *Mylord*. Votre nom est précisément celui que renferme les Lettres que je conserve. Faites-moi la

grace de me marquer si vous êtes le frère de *Miss Nancy Bodley*, & si vous connoissiez *Mylord Burlington*; selon votre réponse, je vous ferai passer le paquet, ou je me bornerai à ce que je viens de dire. Mes éclaircissemens ne doivent être précieux que pour les parties intéressées.

Je suis, avec respect, en attendant l'honneur de votre réponse,

MYLORD,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CHARLES STRAFORD.

De Portsmouth, ce..... 17



LXXIX^{me} LETTRE.*Miss NANCY SEYMOUR.**à Milady ALWORTHY;**à Willton.*

TOUT répond à nos vœux, ma tendre & respectable amie. Mon grand-père habite *Londres*. Il a fait prier mon cousin de passer chez lui. Ce matin *Bodley* s'y rendit; il avoit le dessein de sonder les dispositions du vieillard avant de lui confier notre sort; mais il l'a trouvé si honnête, si doux, qu'il n'a pas cru devoir lui rien cacher. Au souvenir de son fils, *Charles Seymour*, ses yeux se sont remplis de larmes. — Infortunée victime de mon aveuglement, de mon indigne foiblesse, s'est-il écrié! ah! que tu es bien vengée! Les remords consument mes derniers jours. Hélas! j'ai reconnu mes torts trop tard pour pouvoir les réparer.

Bodley eut beaucoup de peine à calmer sa douleur. — Je viens, *Mylord*,

vous offrir un sujet de consolation. *Charles* a laissé un enfant qui réclame votre tendresse. — Qu'il vienne, *Mylord*, elle lui est due ; je la lui donne toute entière. Cet enfant m'est déjà bien cher ; conduisez-le dans mes bras ; ils retrouveront des forces pour pouvoir le presser. Permettez-moi une question, *Mylord*, a-t-il continué ; votre nom ne m'est pas inconnu ; il me semble que mon fils avoit l'honneur d'être uni à une *Miss Bodley*. — C'étoit ma tante, *Mylord*, & elle a perdu la vie peu de tems après le départ forcé de son époux. — Votre famille, *Mylord*, doit bien me détester ? & vous-même — Non, jamais la haine.... Moi, vous haïr ! Ah ! *Mylord*, peut-être vous devrai-je le bonheur. — Parlez, que dois-je faire ? Quoi ! je pourrois réparer.... Vous m'intéressez plus que je ne puis l'exprimer ; & cet enfant... ah ! qu'il me tarde de le voir : achevez votre ouvrage, répandez sur mes vieux jours une douceur que je ne connus jamais. Mes passions furent violentes : je ne sçus pas leur commander, & ma vie se passa dans de véritables convulsions. Les autres ont fait le mal ; mais j'y ai consenti, & je partage leur

crime. — Encore une fois , *Mylord* , il est un moyen d'oublier toutes vos peines passées , & demain , oui , demain en fera le terme.

Il sortit en laissant à mon grand-père cette douce espérance.

C'est donc demain , mon amie , que je serai sous la puissance de *Mylord Seymour*. Nuls fâcheux pressentimens ne troublent la joie que j'éprouve. Non , mon grand-père ne fut jamais coupable ; & , sans sa femme & son fils , ô , mon père ! ô , ma mère ! je n'aurois pas le chagrin de pleurer votre mort : je serois encore dans vos bras.

J'attendrai , pour terminer ma Lettre , que l'entrevue ait eu lieu. *Lady Carbury* & *Fanny* pensent comme moi sur le compte de *Mylord Seymour*. L'âge affoiblit les sensations de l'ame comme celles du corps. Sa vieillesse , son délaissement , tout l'invite à seconder nos desirs.

Continuée le lendemain à dix heures du soir.

C'est de la maison de mon grand-père

que je vous écris, ma chère *Milady* ; il ne veut plus que sa petite-fille habite ailleurs. Les larmes de ce bon vieillard ont coulé avec les miennes : il approuve tous nos projets : *Bodley* en est adoré ; mon choix le comble de joie. Votre aimable sœur, qui m'accompagnoit, a pleuré avec nous. *My lord Seymour* l'avoit engagée à demeurer aussi chez lui ; elle a voulu retourner chez *Milady Dordon*. La manière honnête dont elle en a été reçue, sembloit l'exiger ; je n'ai pu la désapprouver. Mon cousin l'a reconduite après le souper. Toute la journée s'est écoulée en regrets sur le passé, & en projets de bonheur pour l'avenir. — Malgré mon aveugle tendresse pour deux êtres qui s'en sont rendus bien indignes, nous disoit mon grand-père, je suis encore fort riche, ainsi, mes enfans..... — Nous l'avons interrompu. — Votre amitié nous suffit, dîmes nous ensemble. Il tenoit nos mains ; il les pressa, & je vis bien qu'il étoit flatté que l'intérêt seul ne nous eût pas conduits vers lui. Vous le savez, mon amie, si cet objet entra pour rien dans mon desir de le retrouver.

La

La fortune de mon cousin est plus que suffisante pour nous. Je ne rougirai pas de lui tout devoir ; je l'aime assez pour payer sa tendresse ; & voilà la seule compensation que l'on doit souhaiter dans le mariage. Le plus ou moins d'argent peut-il dédommager de l'amour qu'on n'a pas ?

Dès que mon cousin a été parti , *My-lord Seymour* m'a demandé à quand notre hymen étoit fixé. Je lui ai dit la condition que ma délicatesse m'avoit forcée d'y mettre : j'ai eu le plaisir de l'entendre approuver ma conduite. Vous avez pensé de même , chère *Milady* : c'est une grande consolation pour celui qui s'impose une loi pénible , de pouvoir dire : j'ai fait mon devoir , & tous les honnêtes gens m'applaudiront.

Adieu , mon amie , félicitez-moi : voilà déjà un obstacle surmonté. Il me tarde que l'autre.... En vérité , le desir de retourner à *Willton* entre pour beaucoup dans mon impatience. Accoutumée à vivre avec vous , (quelle douce habitude !) je compte tous les instans qui doivent m'en rapprocher. J'ose croire , *Milady* , que vous ne me faites

II. Partie.

N

pas l'injustice de douter de mon tendre
& sincère attachement.

N A N C Y S E Y M O U R .

De Londres , Soho-Square , ce..... 17

P. S. Ne m'oubliez pas , je vous
prie , auprès de *Mylord*. J'attends de
vos nouvelles & des siennes avec im-
patience.



B
ma
fer
me
ne
pu
vo
cel
fui
épr
vue
per
gen
foi
dec
le c
vis

LXXX^{me} LETTRE.

NANCY SEYMOUR,

à *Milady ALWORTHY*;à *Willton*.

BONHEUR ! bonheur ! ma charmante amie ; dans huit jours mon sort fera lié à celui du plus aimable des hommes. L'instant en est fixé. Me pardonneriez-vous le silence que j'observe depuis un mois ? Oui, sans doute, quand vous en sçauvez le motif.

Les sensations de la joie, comme celles de la douleur, peuvent avoir des suites fâcheuses. Mon grand-père l'a éprouvé. Le lendemain de notre entrevue, il fut forcé de garder le lit ; &, pendant trois semaines, il a été en danger. Je n'ai pas quitté sa chambre : mes soins, aidés des secours d'un bon Médecin, ont accéléré sa guérison, & je le crois totalement hors d'affaire.

Pendant le cours de sa maladie, je vis chaque jour mon cousin. Son inquié-

tude sur la santé de *Mylord Seymour*, sembloit céder de tems en tems à des mouvemens de joie qu'il avoit peine à réprimer. Je lui en demandai plusieurs fois la cause ; il éluda toujours de me répondre positivement. Ne voyant rien d'affligeant dans son silence, je pris le parti de l'observer moi-même.

Le premier jour où l'on permit à mon grand-père de se lever, *Bodley* desira l'entretenir seul. Je me retirai un peu triste de tous ces airs de mystères ; mon cousin s'en aperçut ; il courut sur mes pas. — *Nancy* seroit-elle fâchée contre son cher *Richard* ? — Non : mais je suis affligée de votre peu de confiance. — Chère sœur, vous sçavez tout ; encore quelques jours, &.... — Encore quelques jours, dis-je en l'interrompant ! mais c'est un siècle, & mon impatience est extrême. — Si *Nancy* l'ordonne, je vais satisfaire ses desirs. Vas, crois, mon amie, que je ne veux que te ménager une surprise agréable. Il baïsa tendrement ma main, & rentra dans la chambre de *Mylord Seymour*.

Le vendredi j'étois montée chez moi pour répondre à votre dernière Lettre : *Malle* vint me dire de descendre, de la

part de mon grand père : *Bodley* étoit avec lui. — Victoire ! s'écria *Mylord Seymour* dès qu'il me vit; victoire ! Tout est éclairci. Ton innocence est connue. Le misérable *Burlington* l'a déclarée à l'article de la mort. Le ciel est juste ; il n'a pas permis que cette vérité restât sans conviction *. Te voilà , a-t-il continué , pleinement justifiée aux yeux de ton amant. — Justifiée ! reprit *Bodley* : ma *Nancy* sçait bien que je n'ai jamais eu aucun doute. Elle avoit exigé , j'ai obéi ; mais ce n'a pas été sans gémir. Enfin , chère cousine , il ne reste plus d'obstacles ; daignerez-vous mettre un terme à mon impatience ? — Dites à la nôtre ; oui , *Richard* , je la partage , & je souscris d'avance à tout ce que *Mylord Seymour* voudra ordonner. — Hé bien ! mes enfans , je ne demande que huit jours pour faire les préparatifs de votre nôce. Je veux qu'elle

* *Nancy* raconte à *Milady Alworthy* comment le Juge de paix de *Portsmouth* a trouvé chez *Miss Sarra Fleming* les Lettres de *Burlington* , & celles de *Monsieur de Frages* , qui se disoit possesseur du certificat de *Burlington*.

soit la plus brillante de celles qu'on a vues dans les trois Royaumes. C'est un foible dédommagement pour tous les maux dont je suis la cause.

Depuis ce jour fortuné il s'en est écoulé deux. Le moment approche, & je le vois arriver avec un plaisir sans mélange. J'ai beaucoup souffert, pendant le cours de ma vie ; mais le présent me paroît si charmant, que je ne crois pas l'avoir trop acheté. *Lady Carbury, Colwall & Dordon*, ne me quittent pas. Elles ont la complaisance de présider aux achats continuels que mon grand-père me force à faire. La maison est remplie de marchands & d'ouvrières ; mon secrétaire, mes fauteuils, tout est occupé par des bijoux & des étoffes. En vérité, mon amie, il y auroit de quoi enrichir dix familles. Si je suivois mon inclination, ces monceaux d'or seroient bien mieux employés ; mais *Mylord* le veut, & mon cousin ne le désapprouve pas ; il a même ajouté à tous ces présens deux écrins des plus beaux diamans. Tant de magnificence flatte peu mon amour-propre. L'attachement de mon mari, la tendresse de mon grand-père, l'amitié

de ma chère *Milady Alworthy*, l'estime de mes amis, voilà où se bornent mes desirs. Il en est encore un, cependant, que je remercie le ciel de m'avoir mise à portée de pouvoir satisfaire : c'est la possibilité d'être utile à mes semblables. Le plaisir de faire du bien doit être un besoin pour les cœurs sensibles.

Je termine ici ma Lettre & notre correspondance ; car devant partir six jours après mon mariage, je vous en ferai moi-même les détails. Adieu, ma tendre & sincère amie, croyez à l'éternel attachement de

NANCY SEYMOUR.

De Londres, ce..... 17



LXXXI^{me} & dernière LETTRE.

Milord B O D L E Y ,

au Chevalier H I L L ;

à Birlay.

MA félicité est assurée , mon cher Chevalier. Je suis l'heureux époux de ma *Nancy*. Rien au monde ne pourra plus nous séparer. C'est un bonheur que je vous dois , ami précieux à mon cœur , je n'en aurois pu jouir , si , conservant vos premiers sentimens pour elle..... mais ma joie ne vous coûte pas un regret : ainsi que moi , vous êtes au comble de vos vœux. Ma *Nancy* veut absolument connoître votre charmante épouse. Demain nous partons pour *Willton* , & , dans un mois , je vous conduirai mon aimable sœur. Ce mot m'échappe encore. Mais autrefois il étoit toujours accompagné d'un soupir de douleur ; aujourd'hui

[297]

d'hui , c'est celui du plaisir. Adieu , *My-
lord* , disposez-vous à partager l'yvresse
de

RICHARD BODLEY.

De Londres , ce..... 17

F I N.



